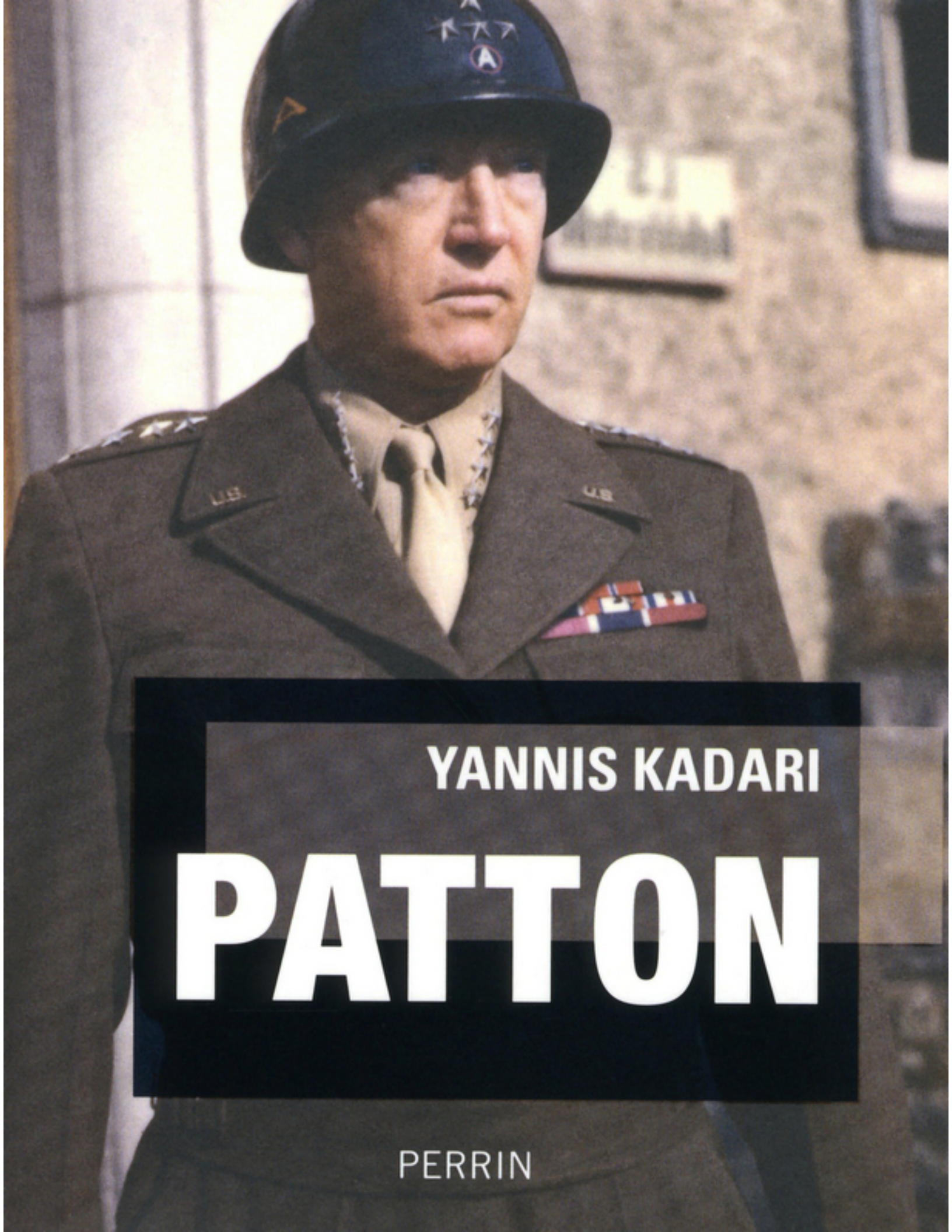


YANNIS KADARI

PATTON

PERRIN

PATTON

À tous les miens.

YANNIS KADARI

PATTON

PERRIN

MAÎTRES DE GUERRE
une collection dirigée par
FRANÇOIS KERSAUDY et YANNIS KADARI

dans la même collection :
HITLER, François Kersaudy

© Éditions Perrin, 2011
ISBN : 978-2-262-03692-8
www.editions-perrin.fr

1

UNE ÉPOPÉE AMÉRICAINE

« Onze juillet 1913, Saumur, France. Faits, dates et événements clefs de ma vie qui, je l'espère, auront un jour une importance pour la postérité, même si je crains que ce ne soit jamais le cas. »

Ces quelques mots d'introduction sont griffonnés dans un cahier d'écolier par un officier américain qui vient de fêter son premier quart de siècle ; ils trahissent une certaine ambition, celle d'assumer pleinement sa destinée et de laisser dans l'histoire une trace indélébile. Mais ils révèlent aussi chez leur auteur un manque de confiance en sa valeur, en ses choix et son avenir. Contradictoire ? Certes, mais sa vie durant, celui qui se cache derrière ces mots ne sera jamais à un paradoxe près.

Cet homme, c'est George Smith Patton Jr, troisième du nom, qui vient au monde le 11 novembre 1885 dans la demeure familiale de Lake Vineyard, près de Los Angeles. George, surnommé « Georgie » par les siens, est un bébé aux grands yeux clairs, aux cheveux blonds et à l'apparence chétive, qui souffre très vite de nombreuses maladies infantiles. Au point que Mary Scally, sa nurse irlandaise, craint une issue fatale et prie Dieu avec ferveur pour qu'il soit épargné [1]. Ses suppliques seront entendues : l'enfant s'avère résistant, il marche tôt, se développe bien, grandit harmonieusement et ne manque de rien, car à défaut de compter parmi les grandes fortunes californiennes, les Patton sont des notables qui vivent confortablement dans leur propriété de San Gabriel.

L'origine connue de la famille remonte au XVIIIe siècle et à la rude Écosse ; c'est d'Aberdeen, la « cité de granit », qu'un ancêtre de « Georgie » embarque à bord d'un trois-mâts en partance pour le Nouveau Monde. Selon la légende familiale, il aurait souhaité se faire oublier des autorités à la suite de démêlés avec la justice, à moins qu'il ait tout simplement voulu chercher fortune aux Amériques, comme tant d'autres. Se présentant sous l'identité de Robert Patton [2], l'aventurier débarque en Virginie et s'établit en 1769 à Fredericksburg, où il fait fortune dans l'import-export. En 1792, il épouse Anne Mercer, la fille d'un fidèle compagnon de George Washington [3]. Le couple a un fils, John, puis un

petit-fils, George Patton, premier du nom, qui occupera une place essentielle dans la mythologie du clan et dans la vie du futur général.

« Frenchie » en uniforme de général.

Surnommé « Frenchie » en raison des origines françaises de sa mère, George, né en juin 1833 à Fredericksburg, est charismatique, élégant, cultivé, enjoué et plutôt hautain ; l'archétype du jeune homme de la bonne société sudiste. Sorti lieutenant à dix-neuf ans du *Virginia Military Institute* de Lexington, avocat à vingt-quatre ans, il s'installe à Richmond avec son

épouse Susan « Sue » Glassell [4], qui donne naissance en 1856 à un fils : George, deuxième du nom. Pour cette nouvelle famille, la vie s'écoule paisiblement, le bonheur semble parfait et d'autres enfants naissent bientôt. Mais lorsqu'éclate la guerre de Sécession en avril 1861, « Frenchie » s'engage aussitôt dans l'armée sudiste à la tête de sa propre milice, les *Kanawha Rifles*, dont il avait lui-même dessiné l'élégant uniforme. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel du *22nd Virginia Regiment*, il s'illustre dans de nombreuses batailles, dont un raid téméraire sur Washington, qui manque d'aboutir à la prise de la Maison-Blanche.

Hélas ! Ce héros de guerre est mortellement blessé en septembre 1864, lors d'une retraite dans la vallée de la Shenandoah, en tentant de rallier ses troupes sous un feu d'artillerie particulièrement intense. Après la défaite du Sud en avril 1865, sa veuve et ses enfants entament une période d'errance et de misère qui ne fait que renforcer leur chagrin et leur haine des nordistes. Mais l'espoir renaît l'année suivante : un frère avocat installé en Californie propose à « Sue » de le rejoindre avec sa famille. La jeune femme brade le peu qui lui reste, se recueille une dernière fois sur la tombe de son mari et part pour le Grand Ouest. Dans ses malles, le sabre de « Frenchie », sa selle et une boîte en fer-blanc contenant sa montre, sa bible, une pièce en or de 10 dollars porte-bonheur et la chemise ensanglantée qu'il portait le jour de sa mort – des reliques qui seront religieusement conservées par les générations futures.

Au terme d'un éprouvant périple, la famille arrive à Los Angeles. Ce qui, pour nombre d'Américains s'apparente à un eldorado est pour eux une contrée sauvage et crasseuse, où Mexicains, Indiens et colons se côtoient malaisément et s'affrontent fréquemment. Susan ouvre un cours privé pour jeunes filles, où elle enseigne en échange d'une poignée de dollars. Mais la vie est dure et les Patton souffrent autant de la pauvreté que de la nostalgie. Susan pense toujours à cette Virginie « à laquelle son âme demeure éternellement attachée », à sa vie d'antan et surtout à « Frenchie » : chaque année, l'anniversaire de sa mort la plonge dans une profonde dépression.

C'est en 1870 qu'apparaît sous les cieux californiens un cousin éloigné des Patton, nommé George Hugh Smith. Juriste et colonel de la cavalerie confédérée, il s'était réfugié au Mexique après l'effondrement du Sud. À présent, il ouvre à Los Angeles un cabinet d'avocat, retrouve Susan et lui fait une cour empressée, à laquelle cette veuve de trente-cinq ans ne se montre pas insensible. Ce prétendant protecteur et prévenant, doux avec les

enfants et respectueux de la mémoire de leur défunt père, améliore considérablement la situation matérielle et affective de la petite famille. Un mariage est bientôt célébré, et Smith adopte légalement les enfants, qui s'appelleront désormais Smith Patton.

En 1872, George, le fils aîné, repart pour cette Virginie qui lui manquait tant. Après un long exil, c'est le retour de l'enfant du pays, et la société locale lui fait fête. Marchant sur les traces de son père, il entre au *Virginia Military Institute* (VMI) et y réussit admirablement. Devenu un officier compétent et respecté, il entame son droit, comme « Frenchie ». Orateur doué, il envisage de s'installer à Richmond pour exercer dans un grand cabinet d'avocat, mais la maladie de sa mère le contraint à repartir pour Los Angeles ; Susan est emportée par le cancer en 1883, et c'est à Los Angeles que George achève ses études, puis travaille comme avocat aux côtés de son père adoptif.

En 1884, ce membre distingué du barreau s'éprend de la jeune Ruth Wilson. Elle est brune, charmante, timide, douce, et son père n'est autre que le fabuleux Benjamin « Don Benito » Wilson [5], une véritable légende en Californie.

Les jeunes gens se marient le 28 décembre 1884, s'installent dans la propriété paternelle de Lake Vineyard [6], et c'est moins d'un an plus tard que Ruth donne naissance à George Smith Patton, troisième du nom.

L'héroïsme en héritage

C'est donc à Lake Vineyard, la somptueuse demeure familiale de San Gabriel, que « Georgie » va passer une grande partie de son enfance [7]. Ces années de bonheur et d'insouciance, le petit garçon va les traverser aux côtés des fantômes de ses glorieux ancêtres : Robert l'Écossais, fondateur de la dynastie des Patton en Amérique ; Hugh Mercer, valeureux compagnon d'armes de Washington et martyr de la guerre d'Indépendance ; « Sue », cette courageuse grand-mère prête à tous les sacrifices pour ses enfants ; « Don Benito », le grand-père maternel qu'il n'a jamais connu et auquel on le comparera souvent, pour son allure comme pour son caractère ; le colonel George Hugh Smith, second mari de « Sue » et véritable encyclopédie vivante de la guerre de Sécession, qui a su captiver « Georgie » avec ses innombrables anecdotes militaires ; et surtout

« Frenchie », le grand-père paternel qui occupe une place d'autant plus considérable dans la mémoire du clan qu'il est décédé en pleine gloire, à seulement trente ans. Ce héros de la guerre de Sécession au destin tragique, son petit-fils l'idéalisera jusqu'à en faire un modèle de tous les instants.

« Georgie », « Nita » et Ruth.

L'extraordinaire épopée de ces personnages, véritables figures de proue familiales, le petit George l'entendra souvent conter par son père, qui s'inscrit lui-même dans la transmission intergénérationnelle ; au point que toutes ces vies éteintes vont façonner celle d'un garçonnet qui comprendra très tôt que le passé de ses ascendants est intimement lié à l'histoire de la jeune nation américaine. De cette réalité, « Georgie » tirera une immense fierté, mais aussi la certitude qu'il a le devoir de se montrer digne du nom qu'il porte et du sang qui coule dans ses veines, comme si être un Patton devait se mériter. C'est là un héritage bien lourd à porter…

2

RÊVES DE GRANDEUR

Jours heureux

Lake Vineyard est un havre de paix où il fait bon vivre et grandir. Bâtie par « Don Benito » Wilson sur les ruines d'une église brûlée par les Indiens, la résidence se distingue par son architecture singulière, empruntant à la fois aux styles hispanique et victorien. Devant la maison s'étend une agréable pelouse qui court jusqu'au bourg de San Gabriel ; un poulailler, une grange, des écuries, un pâturage boisé et une étendue d'eau achèvent de faire de l'endroit un véritable petit paradis. L'intérieur de la maison est tout aussi avenant : dans chaque pièce, des tapis colorés, de nombreux bibelots, des livres, des horloges et des statuettes, avec aux murs d'imposants tableaux. Certains évoquent des paysages de Virginie et du Vieux Sud, mais les plus impressionnants restent les portraits des ancêtres du clan. « Georgie » grandira sous leur regard grave et perçant, ainsi que sous ceux des généraux confédérés Robert Lee et Thomas « Stonewall » Jackson, dont l'allure et la barbe lui feront longtemps penser à Dieu et Jésus.

Outre sa chambre, la pièce qu'affectionne le plus « Georgie » est le grenier : « Si quelqu'un vient à chercher un objet perdu, écrira-t-il, c'est au grenier qu'il doit se rendre. On y trouve de tout : des cannes, des épées, des coffres et des malles, des selles, des fusils, des sommiers et des matelas, des chaises, des vêtements, des papiers, des livres… et des rats. » Le jeune explorateur passe des heures à fouiller dans ces masses d'objets poussiéreux, dont chacun a son histoire. C'est ainsi que l'enfant découvre la selle au pommeau et au troussequin tachés de sang sur laquelle « Frenchie » fut mortellement blessé en 1864 ; et c'est sur cette selle de cavalerie sudiste empreinte de toute une symbolique familiale qu'il va s'initier à l'équitation, une passion qui ne le quittera plus jamais. Le sabre du grand-père sera également transformé en jouet, avec l'assentiment d'un père heureux de voir revivre entre les mains de son fils les plus précieuses reliques familiales.

George, Ruth et leurs enfants vivent en compagnie d'une dizaine de serviteurs mexicains, d'une nurse et surtout d'Annie, la sœur aînée de Ruth Patton. « Tante Nannie » passe pour être une vieille fille fragile et timide, mais elle est aussi possessive, manipulatrice, angoissée, cyclothymique et hypocondriaque. Bien que boudant le plus souvent dans sa chambre, où elle lit les Saintes Écritures et tient son journal intime, elle joue un rôle essentiel à Lake Vineyard, car elle entretient une relation fusionnelle avec sa sœur, tout en étant secrètement amoureuse de son beau-frère [8].

Lake Vineyard, théâtre des exploits du jeune Patton.

Omniprésente durant la grossesse de Ruth, « Nannie » s'est emparée de son neveu dès la naissance. S'autoproclamant mère de substitution, elle s'est chargée de son éducation [9], et prenant prétexte de ses maladies infantiles, elle a décrété que l'enfant ne devait pas aller à l'école, car il risquerait d'y contracter des affections mortelles. Les parents ont exprimé des doutes, mais ils se sont inclinés comme à l'accoutumée, et « Georgie »

s’est mis à suivre les leçons de sa tante. Au programme : des poésies, la Bible, Walter Scott et Rudyard Kipling. Le petit garçon étudie aussi quelques classiques de la littérature américaine, tout en se familiarisant avec l’histoire, la géographie et surtout la religion chrétienne, qui rythme la vie du clan ; « Georgie », qui croira fermement en Dieu toute sa vie, prie chaque soir aux côtés de sa mère et se charge souvent de dire le bénédicité avant les repas.

« Georgie » à douze ans, avec l’un de ses amis..

Les journées d’étude sont entrecoupées de longues récréations dans le jardin, où l’enfant se défoule en commettant à l’occasion quelques frasques mémorables. Ainsi, voulant expérimenter une tactique d’assaut découverte

dans un livre sur les guerres puniques, le garnement, aidé de sa sœur et de ses cousins, dévale la colline sur une vieille carriole transformée en char antique ; l'engin se fracasse contre un mur du poulailler, blessant légèrement son équipage après avoir fauché toutes les dindes de la basse-cour ! L'intrépide capitaine de ce raid audacieux sera gratifié d'une sévère fessée, suivie d'une journée d'arrêts de rigueur. Bien que ravi de son équipée, il regrettera les dégâts collatéraux occasionnés par son assaut. Quant à la famille, elle en sera quitte pour déguster de la dinde pendant plusieurs jours…

C'est que « Georgie » a une tendresse particulière pour les animaux domestiques, à commencer par les deux chevaux offerts par son père, Galahad et Marmion, qu'il tient à seller lui-même. Les chiens occupent également une place à part dans le bestiaire de l'enfant, sans doute en raison de leur loyauté sans faille ; c'est le cas de Polvo, l'inséparable compagnon de jeux : « Polvo dormait dans l'étable avec Marmion, et un soir, alors que j'étais censé faire mes devoirs, je me souviens d'être allé m'allonger dans la paille, près de mon chien. Polvo regardait Marmion et moi je regardais Polvo, en me disant que je devais être le petit garçon le plus heureux du monde. Je l'étais sûrement. »

L'apprentissage de la vie

Les années passent et « Georgie » grandit, mais il s'avère que la lecture et l'écriture lui causent de graves difficultés [10] : il bute sur les mots, ânonne, peine à identifier les lettres et les syllabes. Quant à l'écriture, c'est une catastrophe : confusions phonétiques, accords fantaisistes, ponctuation erratique. Ce trouble cognitif porte un nom : la dyslexie, qui ne commencera à être étudiée qu'au début du XX^{e} siècle, et dont « Georgie » souffre sans le savoir. Adulte, il plaisantera souvent sur son incapacité « à réciter ce foutu alphabet commençant par A et B et, voyons, quelle est déjà la lettre suivante ? », ajoutant « qu'il faut être fichtrement intelligent et diablement distingué pour épeler trois fois le même mot de façon différente ! ». Toute sa vie, Patton aura le plus grand mal à rédiger un texte, si bien qu'il prendra l'habitude d'abréger les termes trop longs et de faire corriger ses écrits par son épouse ou ses aides de camp. Paradoxalement, ce

dyslexique est doté d'une prodigieuse mémoire photographique, ainsi que d'un sens inné de la rime qui en fait un jeune poète fort estimable.

Bien que très pris par son travail de juriste et ses ambitions politiques, George Senior est un père attentionné et disponible ; il passe beaucoup de temps à jouer avec son fils, lui bricole des cannes à pêche avec des roseaux, l'aide à construire des bateaux miniatures, à ériger des fortins avec de vieilles planches, lui apprend à galoper, à nager, à chasser, et surtout à se comporter en soldat. Il est vrai que ses cadeaux ont souvent un caractère martial : des uniformes, des panoplies de soldat, des épées en bois, mais aussi une véritable baïonnette française de 1870, avec laquelle « Georgie » mènera son premier combat au corps à corps contre un imposant cactus qui sortira vainqueur du duel ! Au rayon des armes à feu, l'enfant n'est pas en reste : des carabines, un pistolet d'ordonnance et de puissants fusils de chasse font déjà partie de son quotidien, avant même qu'il ait soufflé ses dix bougies.

Après dîner, le père a la tendre habitude de prendre ses deux enfants sur les genoux et de leur lire des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ou bien des extraits des œuvres d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle. Ces soirées sont également l'occasion d'évoquer les grands chefs de guerre, depuis Alexandre le Grand jusqu'au général Lee, en passant par César, Hannibal, Guillaume le Conquérant, le duc de Marlborough, Frédéric II, Napoléon et Wellington : tous vont devenir des « intimes » du garçonnet, qui va progressivement se forger une conception romanesque de ces grands conflits, au cours desquels d'immenses stratèges et d'héroïques guerriers se battent pour la gloire, dans l'honneur et sous le regard miséricordieux de leurs divinités. Sa décision est prise, et elle est irrévocable : comme « Frenchie », il sera général ! Mais avant de devenir un seigneur de guerre, il lui faut affronter une redoutable épreuve : l'école…

C'est en septembre 1897, à l'âge tardif de douze ans, que « Georgie » découvre les bancs de la *Classical School for Boys* de Pasadena ; « Nannie » a cherché à s'y opposer mais, cette fois, les parents n'ont pas cédé. À la surprise générale, il s'y plaît d'emblée ; on lui fait étudier l'arithmétique, la géométrie, l'anglais, le français, l'allemand, le grec et le latin, sans oublier la géographie, l'art, le dessin, et bien sûr l'histoire. L'accent est également mis sur le patriotisme, le sens du sacrifice, la morale et les valeurs civiques. C'est que l'établissement est réservé aux enfants de la grande bourgeoisie californienne. On y côtoie des fils de médecins, de

juges, d'hommes politiques, d'industriels fortunés et de grands propriétaires terriens, souvent issus de la vieille aristocratie sudiste réfugiée à l'Ouest, après l'effondrement des États confédérés.

La famille Patton en 1900.

L'élève Patton est donc dans son élément, au milieu des « siens », ce qui se reflète dans ses résultats scolaires : on découvre dans ses rédactions un foisonnement d'idées, une sensibilité extrême et de nombreux centres d'intérêt. Car tel est le paradoxe : si « Georgie » ânonne toujours et écrit laborieusement, il possède déjà une culture générale que nombre d'adultes pourraient lui envier ! Pour s'en convaincre, il suffit de lire ses compositions libres, qui expriment son amour de l'histoire et traitent de la vie des grands chefs de guerre, de leur état d'esprit et de leurs faits d'armes. Insensiblement, « Georgie » quitte le monde de l'enfance, et ses jouets sont relégués au grenier pour faire place à d'innombrables livres, et à de nouvelles armes offertes par son père.

Horizons nouveaux

Sur le plan physique, l'adolescent Patton est déjà élancé, presque félin, rompu à l'équitation et doué pour bien d'autres sports. Ses grands yeux clairs lui confèrent un regard doux et intense à la fois ; viril, il l'est assurément, à un détail près : sa voix fluette de petit garçon, qui refuse obstinément de muer. À son immense regret, il conservera toujours ce timbre aigu, alors qu'il rêvait d'avoir une voix grave et rauque pour en imposer. Quelques décennies plus tard, bien des soldats seront interloqués, en découvrant que le plus impitoyable des généraux américains, réputé pour ses coups de gueule et ses insanités proférées à la cadence d'une mitrailleuse lourde, est doté d'un organe de mezzo-soprano !

Pour l'heure, en tout cas, le caractère s'affirme. À presque seize ans, George Patton Junior est un élève poli et attentif, qui a de bonnes manières en société, mêlant à la rigidité propre à l'aristocratie du Vieux Sud une modernité toute californienne. Mais il ne s'en montre pas moins arrogant envers ceux qu'il considère comme ses inférieurs : Mexicains, Asiatiques, catholiques, juifs et Noirs pour commencer. En fait, seuls les peuples anglo-saxons et les protestants trouvent grâce à ses yeux. Ainsi donc, « Georgie » a déjà une perception très hiérarchisée et intolérante du monde qui l'entoure, sans doute du fait d'un certain atavisme familial : ne lui a-t-on pas répété à satiété qu'il était issu de la meilleure des lignées, de celles qui ne donnent naissance qu'à des gentlemen ? Voilà un complexe de supériorité qui ne l'abandonnera jamais, et qui lui jouera bien des tours.

Patton, chasseur de chèvres sauvages sur l'île de Santa Catalina.

Et qu'en est-il de la gent féminine ? Un tel garçon ne peut la laisser indifférente, et l'inverse est tout aussi vrai. Mais Patton, orgueilleux et surtout timide, prend plaisir à jouer les désintéressés, voire les misogynes. Pourtant, lors d'un séjour sur l'île de Santa Catalina [11] durant l'été 1902, il rencontre une estivante de seize ans venue du Massachusetts avec ses parents ; elle se nomme Beatrice Ayer et appartient à une famille de la Nouvelle-Angleterre qui règne sur un empire financier : textile, immobilier, industrie pharmaceutique, transport ferroviaire, banque, les Ayer sont partout. Éduquée selon les valeurs de la haute société WASP [12], Beatrice est sage, discrète et sophistiquée ; elle a déjà beaucoup voyagé, parle plusieurs langues, écrit merveilleusement bien et possède un don musical confinant au génie. Sa vivacité d'esprit est aussi remarquable que sa beauté, et cet été-là, notre élève va tomber amoureux de celle que l'on appelle déjà « la belle de Boston ». Ils se sépareront une fois les vacances terminées, lui

pour achever sa dernière année scolaire, elle pour reprendre le cours de sa vie sociale trépidante, sans pour autant oublier le jeune Californien. Ils entameront une relation épistolaire suivie, « Georgie » prenant l'habitude de confier ses moments de joie et de désarroi à Beatrice, qui le consolera et l'encouragera à aller de l'avant. Mais George Smith Patton Jr., troisième du nom, a-t-il vraiment besoin d'encouragement ?

3

WEST POINT

Détermination et fragilité

« Georgie » l'a toujours dit : il sera général. George Senior, admirant la détermination de son fils [13], va tout faire pour l'aider à intégrer la plus prestigieuse des académies militaires américaines : West Point, le creuset du corps des officiers américains établi sur les berges de l'Hudson. Mais un problème va se poser d'emblée, et non des moindres : le concours d'entrée à l'honorable institution. Une commission spéciale doit en effet évaluer la condition physique des candidats, mais aussi leur niveau en anglais, mathématiques, géométrie, histoire et géographie ; les tests sont à la fois écrits et oraux. Autant dire que si l'on excepte l'histoire, le candidat Patton risque fort d'échouer lamentablement. Il en est pleinement conscient, et s'en ouvre même dans une lettre adressée à Beatrice en janvier 1903 : « J'en suis arrivé à la conclusion que la meilleure manière de passer un examen, c'est encore de ne pas essayer. » On peut aisément faire mieux en matière de confiance en soi.

Pour contourner ces épreuves, il pourrait être parrainé par un sénateur ou un représentant à la Chambre. Or, en 1904, le sénateur de Californie Thomas Bard aura la possibilité d'avaliser une nouvelle candidature à West Point. Hélas ! L'homme est farouchement républicain, alors que la famille Patton est réputée pour ses convictions démocrates. Si l'on ajoute à cela que durant la guerre de Sécession, Bard a servi dans l'armée *Yankee*, où il était surnommé « le chasseur de rebelles », on prend toute la mesure du défi qui attend les Patton. Mais qu'à cela ne tienne, en bon stratège, le père va mettre deux fers au feu : afin de pallier un éventuel refus de Bard, il envoie son fils au *Virginia Military Institute* de Lexington, là où « Frenchie » et lui-même avaient poursuivi leurs études. Le VMI n'est certes pas West Point, mais il permettra au moins d'intégrer l'armée en tant qu'aspirant.

En septembre 1903, « Georgie », accompagné de ses parents [14], quitte donc sa Californie natale pour rejoindre la Virginie ancestrale et marcher sur les traces de ses aïeux. Effrayé à l'idée de se retrouver seul, il perd de

son assurance : « Juste avant d'aller au VMI, notera-t-il, je marchais avec oncle Glassell Patton, et je lui disais que j'avais bien peur de n'être qu'un couard. Ce à quoi il m'a répondu qu'aucun Patton ne pouvait être un couard. » Le futur cadet n'est pas rassuré pour autant lorsque arrive le moment de franchir les grilles du *Virginia Military Institute* : « De toute ma vie, je ne me suis jamais senti plus petit. »

« Georgie » posant fièrement en uniforme de cadet du VMI.

Mais le « rat [15] » endosse l'uniforme avec fierté et s'intègre sans la moindre difficulté. Le voici enfin projeté dans un univers hiérarchisé, où il peut se mesurer aux autres ; c'est qu'à l'âge de dix-sept ans, il est déjà marqué par l'esprit de compétition. Sur la place d'armes où défilèrent jadis son père et son grand-père, il apprend à marcher au pas cadencé, à demeurer au garde-à-vous pendant des heures, à obéir aveuglément aux ordres, à

manipuler toutes sortes d'armes et à saluer réglementairement. Et il le fait avec tant d'énergie qu'aujourd'hui encore, un tel salut est appelé un « Patton ».

Sur le plan académique, ses résultats sont encourageants et ses notes correctes, voire excellentes dans certaines matières ; il impressionne ses instructeurs par ses connaissances en histoire militaire et ravit son père par ses progrès en anglais. Se sentant en confiance du fait de ses bons résultats et de son excès d'ambition, il dédaigne certains de ses camarades issus de milieux plus modestes et se donne des allures de caïd. Certains traits de sa personnalité se renforcent jusqu'à friser la caricature, tant il est persuadé que la sévérité et l'intransigeance comptent parmi les qualités essentielles du noble métier de soldat.

Le « rat » en famille, à Lake Vineyard.

Mais entre-temps, le sénateur Bard a décidé d'organiser une évaluation, à l'issue de laquelle il décidera de proposer un jeune homme pour West Point. Son concours privé se déroule le 16 février 1904, à l'hôtel Van Nuys de Los Angeles. « Georgie », revenu tout exprès à l'issue d'un éprouvant voyage de six jours, se montre le meilleur des dix candidats, et Bard s'incline : dès le lendemain, la nouvelle de la nomination de Patton est rendue publique par le secrétariat du sénateur, et elle est reprise sans délai par le *Los Angeles Times*. Le 24 mai, une missive signée de la main du *Superintendant* de West Point informe Patton père que son fils, George S.

Patton Junior, est admis à l'académie en tant que cadet, et qu'il devra s'y présenter le jeudi 16 juin 1904, à 8 heures précises.

Bleusaille

Dans le jargon de West Point, « Georgie » est désormais un *Plebe*, un « bleu ». Dans ce que l'on surnomme « l'étable [16] », lui et ses camarades sont plus mal logés que dans un pénitencier d'État : une chaise, un pupitre, une armoire vétuste, un sommier métallique avec un matelas infesté de punaises, le tout complété par un seau hygiénique. Les nuits sont agitées, car les instructeurs ont la fâcheuse habitude de réveiller les nouveaux venus jusqu'à les épuiser. Mais le comble, ce sont les tours de garde, effectués par tranches de vingt-quatre heures, une fois par semaine : les cadets se relaient en patrouille toutes les deux heures ; armés d'une vieille pétoire sans munitions, d'une baïonnette et d'une lampe tempête, ils déambulent dans l'obscurité en inspectant les moindres recoins du quartier ; un trajet toujours identique, qui facilite les embuscades montées par les « anciens ». Les *Plebes* se font alors surprendre et voler leur arme, ce qui leur vaut de lourdes sanctions. À ce bizutage, Patton réagit avec une agressivité disproportionnée et manque de planter sa baïonnette dans le ventre de l'assaillant, qui s'enfuit avec la peur de sa vie et une ecchymose ! De ce jour, plus personne ne s'en prendra au cadet Patton.

Tout comme au VMI, « Georgie » est astreint à d'innombrables exercices, sous la surveillance de sergents instructeurs féroces et vociférants : il monte et démonte les armes, rend les honneurs, rampe, court, saute, grimpe, se camoufle, nage, fait des pompes, descend des escaliers pour mieux les remonter ensuite. À la moindre erreur, les cadets sont sévèrement punis. La nourriture est exécrable, les bains quotidiens sont minutés, et les ablutions se font à l'eau froide en toute saison. Mieux vaut éviter de tomber malade, car l'infirmerie a mauvaise réputation, la plupart des pathologies y étant soignées à coups de pied au train ! Il faut qu'un *Plebe* soit à l'article de la mort pour qu'un médecin daigne se pencher sur son cas. Bref, comme l'écrit Patton : « West Point, c'est la guerre. L'enfer sur l'Hudson ! » C'est que l'académie préparant ses cadets à toutes les épreuves, y compris le sacrifice suprême, l'encadrement doit y pratiquer

une impitoyable sélection. En poussant les nouveaux jusqu'à leurs limites extrêmes, on cherche à diriger les plus faibles vers la sortie.

Patton, lui, s'accroche résolument à la *Long Gray Line* [17]. S'il brille en *Tacks* [18], au point de se classer deuxième d'une promotion de 153 élèves, il se heurte rapidement aux obstacles habituels : l'anglais et sa grammaire restant un véritable calvaire, il est bientôt versé dans le groupe des élèves les moins doués. Et voilà qui provoque l'une de ses crises de doute, débouchant comme souvent sur la tentation de l'autodestruction : « Je crains parfois de n'être que l'un de ces pauvres rêveurs […], un homme toujours sur le point de réussir, mais qui n'y parvient jamais. Si je devais réellement être ainsi, il aurait été plus miséricordieux que je meure il y a dix ans, car je n'imagine rien de plus infernal que d'être contraint de vivre pour constater mes échecs. » À Beatrice, le dyslexique écrit : « Je dois être fainéant ou stupide, ou bien les deux, mais il m'est diablement difficile d'apprendre et de retenir les leçons, de sorte que je déteste étudier. » Son père l'encourage, mais rien n'y fait : « Cela me fait mal au cœur et m'épuise moralement de constater que je suis un idiot qui, bien que travaillant dur, n'arrive pas à se hisser au niveau des autres, qui en font pourtant moins que moi. » Il est vrai qu'outre l'anglais, Patton peine en français ; il reste moyen en mathématiques et en sport, où il ne se pardonne pas la moindre contre-performance.

Français et mathématiques : deux matières fatales qui vont contraindre le cadet à redoubler. Et il faudra un été entier à Lake Vineyard et sur l'île de Santa Catalina pour lui faire admettre cet échec, avec l'aide de tout le clan familial et de Beatrice réunis. À l'automne, « Georgie » repart donc à zéro, avec toutefois l'avantage de l'expérience. Pour la mettre à profit, il s'offre un petit carnet dans lequel il va consigner ses pensées. La première chose qu'il y inscrit montre sa détermination : « Fais toujours de ton mieux ! » Un peu plus loin, on trouve une réflexion qui le guidera jusqu'à la fin de sa vie : « Fais toujours plus que ce que l'on attend de toi. » Zèle et ambition : les deux mots clefs qui caractériseront le parcours du petit-fils de « Frenchie ».

Bootlicker [19]

La seconde fois sera la bonne : au prix d'un travail acharné, Patton devient en 1906 un *sophomore*, un cadet de deuxième année, et ses conditions de vie s'améliorent notablement. Ses résultats aussi, puisqu'il se classe même parmi les trente premiers en anglais et en mathématiques, et sort major de sa promotion en *Tacks*.

« West Point, c'est l'enfer sur l'Hudson ! » ; Patton est le second, à gauche, au premier rang.

Pourtant son image auprès de ses camarades se dégrade progressivement : obsédé par les règlements militaires, Patton se fait arrogant et autoritaire avec ses condisciples dès que les instructeurs lui confient la conduite d'un exercice ; persuadé que l'autorité morale d'un chef repose sur la dureté et l'austérité, il demande l'impossible, exigeant perfection et obéissance absolue. Toujours prompt « à coller un rapport », il n'accepte aucune excuse. Celui que l'on désigne déjà dans les chambrées comme un « tyran » n'a pas un seul ami, mais il n'en a cure et s'adonne à une autosuggestion teintée de volontarisme morbide, qu'il transcrit fidèlement dans son carnet : « Laisse les gens parler et qu'ils aillent au diable. Laisse-toi guider par ton ambition, et lorsque tu auras le pouvoir,

souviens-toi de ceux qui ricanaient. […] Aucun sacrifice n'est trop coûteux, s'il te permet d'arriver à tes fins. […] Souviens-toi que tu es un soldat et que tu rechercheras toujours un commandement. Si tu ne meurs pas en soldat ou que tu ne t'en donnes pas l'occasion, je prierai Dieu pour que tu sois damné, George Patton. Ne cesse jamais, jamais, jamais d'être ambitieux. […] Inutile de te consoler en te disant que tu feras mieux la prochaine fois, car il n'y a jamais de prochaine fois. »

Dissimulant parfaitement ses doutes et ses faiblesses, Patton proclame en toute occasion qu'il deviendra un illustre général. Ses supérieurs eux-mêmes s'agacent de ce cadet scrupuleux, auquel ils confient puis retirent des fonctions d'encadrement, afin de lui faire comprendre qu'il va trop loin. Qu'en conclut l'intéressé ? Rien du tout ! « Pourquoi, je ne sais pas, à moins que ce ne soit parce que je suis trop militaire dans l'âme. Je suis certainement le seul homme capable de faire marcher droit cette promotion. »

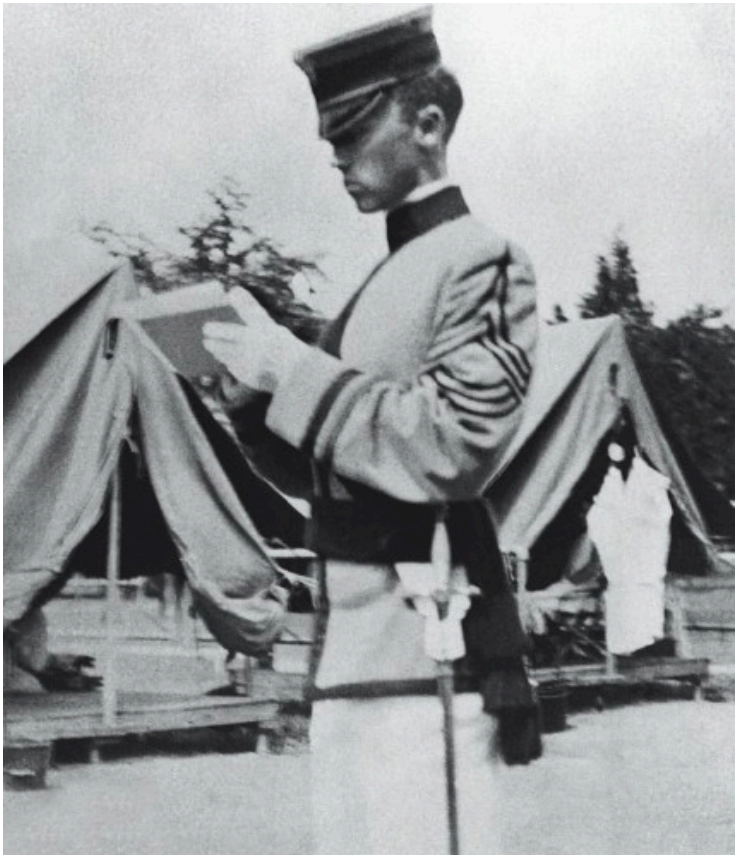
En 1907 et 1908, ses responsabilités d'« ancien » s'accroissent : il passe de caporal à sergent, de sergent-chef à adjudant, de major à aspirant, et son caractère se durcit en proportion de ses grades. Revêtu d'un uniforme toujours irréprochable [20], arborant fièrement son insigne de tireur d'élite, il incarne désormais l'archétype du parfait sous-officier tel qu'il se l'imagine. Dans le *Howitzer*, journal rédigé par les cadets, on trouve cette description édifiante : « Il se tient droit, martial dans son regard, son allure et le moindre de ses mouvements. […] Nous pensons que sous sa cuirasse, "Georgie" a bon cœur. » C'est bien vu : Patton est sensible et fragile, mais il est aussi dévoré d'ambition et recherche éternellement l'approbation de ses chefs, d'où son surnom de *Bootlicker*. Telle est sa véritable nature, celle qu'il essaie de camoufler sous une épaisse carapace et un visage dont il durcit artificiellement les traits.

West Point est aussi le lieu de quelques exploits sportifs. Ce tireur d'exception est un cavalier émérite qui excelle au polo, ainsi qu'à un autre sport de seigneur : l'escrime. En revanche, sa participation à l'équipe de tennis coûtera à l'académie ses principaux trophées, et le football américain lui vaudra cinq fractures. Mais l'aspirant Patton aime prendre des risques [21], ainsi qu'en témoigne un incident survenu lors des exercices de tir. Chargé d'évaluer les résultats de jeunes cadets, il se dresse subitement près des cibles, au moment de l'ouverture du feu : une manière dangereuse et

puérile de tester sa chance et son courage, de défier la mort et de se rassurer quant à son avenir.

Officier et gentleman

Patton quitte West Point le 11 juin 1909 avec le grade de sous-lieutenant. À son père, il écrit : « Tout ce qui reste aujourd'hui du garçon que j'étais lorsque je suis entré à l'académie, ce sont mes ambitions et mes aspirations. Le reste, tout le reste, a été profondément remodelé. » Il est vrai que le jeune officier vient d'acquérir un sens de la discipline et du devoir qui frôle le fanatisme ; entré dans l'*Army* comme on entre dans les ordres, il demeure ambitieux et individualiste, et sa décision de servir dans la cavalerie ne tient pas uniquement à ses prouesses équestres. Ce choix, il l'avait déjà annoncé en mars 1908 à Beatrice, affectueusement surnommée « Bee » et devenue sa fiancée : « Il y a deux raisons qui me font préférer la cavalerie.



Bootlicker dans ses œuvres !

C’est d’abord qu’un jeune officier comme moi a plus de chances d’obtenir un commandement autonome en temps de guerre […] et ensuite que j’y vois l’Arme du futur. […] Je suis suffisamment idiot pour penser que je serai l’un de ceux qui prouvera un jour sa valeur à la face du monde. » En octobre 1909, ce grand modeste gagne les lieux de sa première affectation, les quartiers du *15th Cavalry Regiment* à Fort Sheridan, au nord de Chicago. C’est là que débute sa carrière d’officier, qu’il considère comme sa « véritable existence ».

4

LE TEMPS DES BAPTÊMES

Jeux d’adultes

Avec ses baraquements modernes et la proximité du lac Michigan, Fort Sheridan n’est pas la pire des affectations pour entamer une carrière dans l’*Army*. Mais le sous-lieutenant Patton y voit surtout un obstacle à son avancement. Or, pour ce jeune ambitieux, monter en grade est une obsession !

Patton s’ennuyant à Fort Sheridan ; il est le 3e en partant de la droite..

Le 26 mai 1910, à Boston, il épouse avec faste Beatrice Banning Ayer. Toute la haute société de l’*East Coast* est conviée à la cérémonie ; une

myriade de journalistes couvre l'événement. Ce mariage d'amour met Patton à l'abri des soucis financiers pour le reste de sa vie, car outre la solde de l'officier, le couple pourra compter sur une confortable mensualité versée par le père de « Bee ». Pour leur voyage de noces, les époux partent en Europe, visitent Londres et Paris, puis séjournent en Normandie, où Patton impose à sa femme un éprouvant rallye automobile [22] sur les traces de Guillaume le Conquérant, roulant à des vitesses folles sur des routes cahoteuses et échappant de peu à la mort lorsque sa voiture perd une roue ! De cet accident, il se contentera de conclure que Dieu veille sur lui, pour lui permettre d'assumer son destin. Le jeune marié arpente aussi les plages du Cotentin, visite Caen, Bayeux, Saint-Lô et Avranches, prend des notes sur le bocage et remarque que les routes modernes suivent les tracés des anciennes voies romaines. Ces relevés topographiques lui seront fort utiles lors de son retour dans la région, trente-quatre ans plus tard.

L’athlète aux Jeux olympiques de Stockholm, en 1912.

En décembre 1911, le couple, qui attend son premier enfant, emménage à Fort Myer, près de Washington DC. La petite Beatrice Junior voit le jour le 19 mars, sous le regard de son père qui, choqué par le spectacle de la vie, s’évanouit et chute si lourdement que le médecin doit abandonner le chevet de la parturiente pour examiner le vaillant époux !

Mais le sous-lieutenant n’en est pas moins un sportif accompli, qui est sélectionné en mai 1912 pour représenter son pays à l’épreuve du pentathlon moderne [23] des Jeux olympiques de Stockholm. Ceux-ci devant se dérouler en juillet, « Georgie » a moins de deux mois pour s’y préparer, ce qu’il fait avec la dernière énergie. Mais à Stockholm, il ne se classera « que » 5e sur un total de 32 athlètes ; une performance remarquable pour

tout autre que Patton ! Car refusant d'admettre sa défaite, ce vaniteux invente une explication saugrenue pour justifier de sa 20e place au tir : il a parfaitement visé sa cible, mais trois de ses balles sont passées par le même trou d'impact. Personne n'est dupe, mais on évite de le contrarier.

De Suède, « Georgie » et « Bee » partent pour Berlin, avant de rejoindre la France et l'École de Cavalerie de Saumur. Patton y prend des leçons d'escrime avec l'adjudant Cléry, champion d'Europe au fleuret, à l'épée et au sabre. Un an plus tard, l'Américain revient sur les rives de la Loire pour se perfectionner. À son retour aux États-Unis, il dessine un nouveau modèle de sabre ; adoptée par l'*Ordnance Department*, cette lame conçue exprès pour l'assaut sera connue des cavaliers américains sous le nom de « *Patton Saber* ».

Il est vrai que depuis sa plus tendre enfance, le Californien est fasciné par les armes. Et lorsqu'on s'appelle George Smith Patton, que l'on est brillant, souvent impétueux, toujours excessif, que l'on prend un malin plaisir à se démarquer de ses semblables et que l'on est amateur d'armes à feu, on ne peut évidemment se contenter d'un pistolet d'ordonnance réglementaire, si efficace soit-il ! Dès son arrivée à Fort Myer, Patton va donc acheter un « six coups » semblable à ceux portés par les pionniers du Far West. Bientôt, un second Colt rejoindra le premier, et l'homme va prendre l'habitude de porter ses deux revolvers bas sur les hanches, à la « mode cow-boy ». En 1916, il commandera à la maison Shelton Payne une paire de Colt 45 modèle 1873 « Peacemaker » ; ceux de Patton auront toutefois quelques particularités qui les rendront aussi célèbres que leur propriétaire : canons et culasses seront plaqués argent, et leurs crosses en ivoire seront décorées de ses initiales et d'un aigle américain [24].

Ces armes, Patton rêve de les utiliser à la guerre, mais en guise de champs de bataille, il doit se contenter des champs de maïs et de pommes de terre des alentours de Fort Riley, Kansas, où il vient d'être affecté. Les mois passent et se ressemblent, jusqu'à ce jour du 28 juin 1914 où l'archiduc François-Ferdinand est assassiné à Sarajevo par un nationaliste serbe. La mécanique froide des alliances européennes se met en branle et les mobilisations succèdent aux ultimatums. Le 1er août 1914, l'inévitable s'impose : l'Allemagne déclare la guerre à la Russie ; le tour de la France vient deux jours plus tard. La Première Guerre mondiale vient d'éclater, et le carnage durera cinquante-deux mois.

Pour « Georgie », c'est l'occasion rêvée de prouver sa valeur au combat et de se couvrir de gloire. Il demande donc à sa hiérarchie l'autorisation de se porter volontaire pour rejoindre l'armée française, mais la réponse est sans appel : « Nous ne voulons pas gaspiller de jeunes officiers tels que vous au service de nations étrangères. » C'est que l'Amérique du président Woodrow Wilson a choisi de demeurer neutre dans le conflit européen. Et même le torpillage du *Lusitania* [25] par un sous-marin allemand n'infléchit pas la position de la Maison-Blanche, qui se contente d'adresser une protestation diplomatique à Berlin et d'exiger réparation.

Dans l'ombre de Pershing

Le 28 février 1915, « Bee » donne naissance à une seconde fille [26], alors que son époux espérait un garçon. Les parents hésitent quant au prénom à donner à l'enfant : la mère propose Ruth Ellen, le père suggère « Beatrice II, comme pour un cheval de course ! ». Ce sera Ruth Ellen…

Après Fort Riley vient le temps du Texas et des mustangs du *8th Cavalry Regiment*. Patton craint de s'y morfondre, mais il se trompe, car cette mutation va être l'un des grands tournants de sa vie et de sa carrière. Depuis que des troubles révolutionnaires [27] ont éclaté au Mexique, le *8th Cavalry* est en effet chargé de surveiller la frontière américano-mexicaine. La mission est si importante qu'en février 1914, son commandement a été confié à l'un des plus prestigieux généraux de l'*Army* : John « *Black Jack* » Pershing. Or, l'homme est un autocrate qui ne plaisante pas avec la tenue de ses troupes, au sens propre comme au figuré : uniformes impeccables, saluts réglementaires, exercice physique, hygiène corporelle, Pershing ne laisse rien passer. Il n'en faut pas plus pour réveiller les instincts de *Bootlicker* : émerveillé, Patton imite Pershing avec tant d'insistance que le général en fait l'un de ses aides de camp.

Black Jack Pershing.

De turbulents, les rebelles mexicains se font menaçants envers les États-Unis. Au premier rang des agitateurs se trouvent Pancho Villa [28] et ses 500 *Pistoleros*, qui ont juré de se venger des Yankees après la reconnaissance par les États-Unis du gouvernement Carranza [29]. Villa commence par massacrer des *Gringos* installés au Mexique, puis, lors d'une attaque de train dans le Chihuahua en janvier 1916, il fait exécuter des ouvriers américains travaillant pour une compagnie minière. Mais l'événement le plus grave se produit le 9 mars 1916, lorsque les *Villistas* pillent, dévastent et incendient la petite ville de Columbus, dans le Nouveau-Mexique, tuant une vingtaine d'Américains. Humiliée, la Maison-Blanche réagit, et le 11 mars, le président Wilson charge Pershing d'organiser une expédition punitive au Mexique pour capturer le rebelle, mort ou vif. *Black Jack* dispose de 7 500 hommes, du renfort des *Rangers* du Texas, du *1st Provisional Aero Squadron* [30] et de l'aide des experts du *Signal Corps* [31] qui lui établiront un réseau de communication par télégraphie sans fil. Ce déploiement spectaculaire impressionne grandement Patton.

Bien que son unité ne soit pas engagée dans l'affaire, le Californien parvient à convaincre Pershing de l'emmener avec lui, et ce qu'il va découvrir le marquera pour la vie : outre l'intransigeance de son chef quant à la discipline, ce dernier se déplace dans les zones de ratissage à bord d'une vulgaire camionnette pour distribuer ses ordres. Du jamais vu !

Transporté d'admiration, Patton écrit : « Ni le givre ni la neige ne l'empêchent de se raser quotidiennement ; il veut donner l'exemple pour éviter que le moral des troupes ne flanche, et que les hommes se laissent aller, comme c'est fréquent lorsque les campagnes durent. Au début, le QG de l'expédition punitive américaine au Mexique, ce n'était que le général, un colonel, moi, un sténographe, un cuisinier, trois chauffeurs et quatre soldats. On dormait à même le sol, sans même une tente ; on se lavait dans le même seau. Le PC se résumait à une cantine fixée à l'avant de la Dodge du général, dont le phare lui servait de lampe de chevet. » Pour « Georgie », ce parfum d'aventure exotique et ce style de commandement sur l'avant sont excitants et novateurs, car parfaitement antinomiques avec les canons doctrinaux [32] inculqués à West Point ! Patton est séduit par la personnalité et les méthodes de son « patron », et il fait tout pour lui ressembler ; le mimétisme sera bientôt si parfait que certains officiers diront du Californien qu'il est le meilleur animal de compagnie que le général ait jamais eu ! En tout cas, Pershing sera pour Patton un véritable mentor.

Le général Villa, avec ses partisans et un coq de combat.

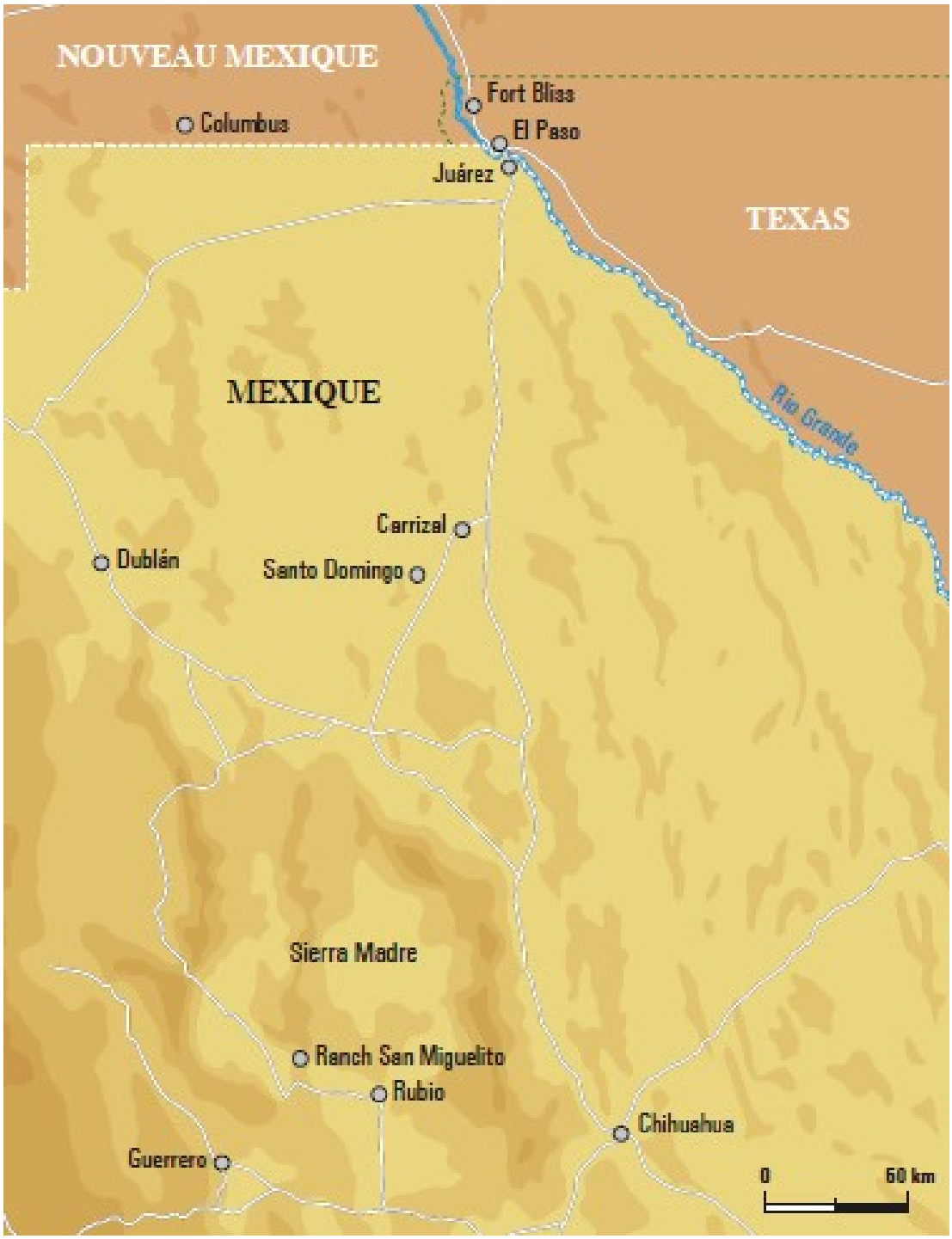
Si l'élève apprend beaucoup au contact du maître, il brûle aussi d'impatience de lui montrer son savoir-faire. Malheureusement, ses fonctions se limitent à préparer des opérations auxquelles il ne participe pas, ou pis encore, des missions de logistique. L'une d'elles est aussi récurrente qu'ennuyeuse : rechercher dans les fermes mexicaines de la nourriture pour les chevaux.

José Arámbula *alias* Pancho Villa.

Rififi à San Miguelito

En ce matin du 14 mai 1916, Patton a justement reçu pour consigne de se porter jusqu'à la bourgade de Rubio, au cœur des collines de la Sierra Madre, afin d'y trouver du fourrage. À la tête d'une colonne de trois camions et de quelques soldats, il décide subitement de quitter la route pour s'approcher du ranch San Miguelito, une bâtisse fortifiée que Pershing soupçonne d'héberger l'un des lieutenants de Villa : Julio Cárdenas. Descendant de sa Dodge et s'avançant seul vers la lourde porte du patio de l'hacienda, Patton tombe soudain nez à nez avec trois cavaliers lourdement armés. Surpris, les Mexicains sautent de leurs montures et dégainent leurs armes ; une vive fusillade éclate, et Patton, à couvert derrière un rocher, réplique avec son « six coups » : « Ils me tiraient tous dessus à moins de 20 mètres, et leurs balles soulevaient la poussière tout autour de moi. J'ai alors fait feu à cinq reprises avec mon nouveau pistolet, et l'un des bandits s'est esquivé pour s'abriter dans la maison. J'ai su plus tard qu'il s'agissait de Cárdenas et que je l'avais blessé au bras droit. »

Les soldats américains se déploient et ouvrent le feu à leur tour. D'une balle, Patton abat le cheval d'un des Mexicains remonté en selle pour tenter de forcer le passage. Étourdi par sa chute, le cavalier se relève, mais « il était à dix mètres, et nous l'avons criblé de balles jusqu'à ce qu'il s'effondre au sol comme une vulgaire poupée de chiffon » ; un deuxième fuyard est tué. « C'est alors que j'ai hurlé à mes hommes qu'il y en avait encore un troisième, et qu'il essayait de s'échapper. » Sautant par une fenêtre et bien que blessé au bras, l'homme escalade un muret puis court en zigzaguant afin d'échapper à ses poursuivants. Touché au poumon, « il parvient encore à avancer sur plus de 500 mètres et à nous tirer dessus une bonne trentaine de fois ! » ; épuisé, le rebelle est finalement rattrapé et abattu [33] : « Nous lui avons brûlé la cervelle d'une balle en pleine tête. »



L'expédition punitive au Mexique.

C'est donc ainsi que s'est déroulé le baptême du feu de « Georgie ». Mais bien que ravi du résultat de l'escarmouche, il se fait fort de cacher sa montée d'adrénaline et sa joie à ses soldats, arborant un visage impassible. Après avoir fouillé l'hacienda, il fait nonchalamment ficeler les dépouilles de ses adversaires sur le capot de son véhicule, comme le ferait un chasseur

de gros gibier, puis repart paisiblement vers Rubio afin d'y remplir sa mission. Le soir venu, il se présente devant le général pour lui rendre compte. Après avoir informé Pershing de l'existence d'un stock de foin à Rubio, le Californien ajoute malicieusement : « Monsieur, j'ai aussi trois bandits mexicains pour vous. Ils sont derrière votre tente, sur le capot de mon automobile, si vous voulez les voir. » Pershing est impressionné par son aide de camp, mais aussi irrité par le fait qu'il ait attaqué le ranch sans en avoir reçu l'autorisation : « Jeune homme, lorsqu'on rentre dans l'armée, on le fait en ayant en tête que son premier et unique devoir est de servir les intérêts de son pays, et non les siens ! » Cet accès de mauvaise humeur, Patton le mettra naïvement sur le compte de l'odeur de décomposition émanant des cadavres, « à cause de la chaleur du moteur et du soleil ».

Peu après, le héros du jour écrit à son épouse : « Tu dois certainement te demander si ma conscience me torture après avoir tué un homme. Eh bien non, pas du tout. » Sur la crosse de son revolver, il fait une entaille à l'aide d'un couteau, afin de se souvenir de son premier mort, comme à l'époque du Far West. Le lendemain, il autorisera même chacun des soldats l'ayant accompagné dans son raid à arracher une dent sur la dépouille de Cárdenas, en guise de souvenir ; lui se contentera du sabre de son adversaire.

Ce folklore macabre fascine les reporters envoyés au Mexique pour y suivre les progrès de l'expédition punitive. Et c'est ainsi que le 23 mai 1916, le jeune officier fait la une du *New York Times*, qui titre : « Combat épique dans un ranch, le lieutenant Patton et dix de ses hommes ont tué trois bandits mexicains ! » ; au Texas, un journaliste invente une histoire de duel entre Patton et Cárdenas, dans la plus pure tradition du *Western*. Un reporter de l'*Examiner* de Los Angeles rappelle qu'avant son exploit, Patton était déjà connu au sein de l'*Army* pour avoir défendu les couleurs américaines aux Jeux olympiques, ainsi que pour son sabre. À Boston, un rédacteur surnomme le jeune officier *Bandit Killer*. Séduisante, cette formule est reprise par plusieurs de ses confrères, et c'est ainsi que notre homme se taille un début de notoriété. La « légende Patton » est désormais en marche.

Rapprochement

Pershing doit se rendre à l'évidence, *Bandit Killer* a remporté une victoire sur l'ennemi, alors que Pancho Villa lui échappe toujours. Le

général se rapproche du sous-lieutenant intrépide, et Patton rapporte à sa femme : « Il m'a fait de nombreux compliments, disant à certains officiers que j'en avais fait plus en une demi-journée que tout le *13th Cavalry* en une semaine. Il m'appelle le « *Bandit*. » Et le Californien, dont la fatuité est à son comble, d'ajouter : « Je sais qu'il y a un autre bandit [34] pas loin d'ici et j'ai suggéré au général qu'il me laisse essayer de m'en charger, mais il a refusé. Peut-être parce qu'il a peur que la chance m'abandonne et que je le rate. » Il ne vient pas à l'esprit de Patton que Pershing pourrait redouter de le voir capturer le Mexicain ; un simple sous-lieutenant serait alors propulsé au rang de héros national, ce qui ne manquerait pas de faire de l'ombre à l'illustre général.

En décembre 1916, malgré quelques succès locaux, une évidence s'impose à la Maison-Blanche : l'expédition punitive au Mexique est un semi-échec, fort coûteux de surcroît. Toutefois, si les *Villistas* courent toujours, leur capacité de nuisance est réduite et leurs raids transfrontaliers se font rares. Contenus au Mexique, les rebelles se contentent de jouer au chat et à la souris avec leurs poursuivants. Avec l'hiver, un *statu quo* s'installe, ce qui permet à l'Amérique de rapatrier le gros de ses troupes en février 1917. Dans le dossier personnel de Patton, qui vient d'être promu lieutenant, Pershing note : « Jeune officier efficace et enthousiaste dans son travail. A été employé au sein de mon QG durant toute l'expédition, et ses services ont été particulièrement appréciés. » Bien que concis, un tel commentaire sous la plume de Pershing est exceptionnel.

Il est vrai qu'entre-temps, la relation entre *Black Jack* et *Bandit Killer* s'est renforcée, au point de déborder du simple cadre professionnel : veuf suite à la disparition accidentelle de son épouse, le général a fait la connaissance de la sœur de Patton, « Nita », pour laquelle il a immédiatement ressenti une attirance foudroyante ; un attrait partagé par la jeune femme, au point que des fiançailles sont même évoquées. Mais c'est une cérémonie d'un tout autre genre qui attend bientôt Pershing et Patton, celle marquant leur embarquement pour les tranchées de la Grande Guerre.

5

LA GRANDE GUERRE

« La Fayette, nous voici [35] ! »

Aux États-Unis, la célébrité est notoirement éphémère et *Bandit Killer* retrouve bientôt l'anonymat. Affecté au *7th Cavalry*, il mène une vie de garnison maussade, pimentée à l'occasion par quelques parties de chasse ou de polo. Mais tout cela va vite changer : depuis le torpillage du *Lusitania* en 1915, la tension entre Washington et Berlin n'a cessé de monter [36]. En janvier 1917, l'annonce de la reprise de la guerre sous-marine à outrance scandalise les Américains, la sécurité de leurs navires n'étant plus garantie par la neutralité du pavillon. C'est pourtant une autre maladresse allemande qui va conduire le pays à déclarer la guerre aux Empires centraux [37] ; elle date du 16 janvier 1917, lorsque le ministre des Affaires étrangères Zimmermann expédie à son ambassadeur au Mexique un télégramme chiffré le chargeant d'inviter les autorités mexicaines à ouvrir les hostilités contre les États-Unis, en échange de quoi Berlin leur promet la rétrocession du Texas et de l'Arizona. Mais Zimmermann ignore que le code diplomatique impérial a été décrypté par les services secrets britanniques : le document est transmis à la Maison-Blanche le 25 février. Quelques jours plus tard, le président Wilson le remet à la presse. Les journalistes s'en emparent et la nouvelle fait l'effet d'une bombe ! Le sentiment antiallemand atteint alors son paroxysme, et le 6 avril 1917, le Congrès vote la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Dans les jours qui suivent, il est décidé de former une *American Expeditionary Force* (AEF) pour combattre aux côtés des Britanniques et des Français, qui fourniront infrastructures, armements et munitions. Le général Pershing est chargé de constituer un état-major en France. Patton sert à ses côtés comme aide de camp, avec le grade de capitaine. Embarquant à New York à bord du *Baltic*, un luxueux paquebot reconverti en transport de troupes, les Américains débarquent à Liverpool. De là, ils gagnent Londres, où ils rencontrent le roi George V, le Premier ministre

Lloyd George et Winston Churchill, qui est sur le point d'être nommé ministre des Armements.

Le 13 juin, Pershing, Patton et 175 Américains débarquent à Boulogne-sur-Mer sous les vivats de la foule. À Paris, ils sont accueillis par une délégation française conduite par le maréchal Joffre, héros de la Marne, et Paul Painlevé, ministre de la Guerre. Pershing établit son QG dans un immeuble de la rue de Constantine, à deux pas des Invalides ; Patton, lui, loue un appartement sur les Champs-Élysées et s'offre une berline Packard au prix astronomique, avec laquelle il sillonne les avenues de Paris à tombeau ouvert.

Si l'arrivée des Américains en France a une portée politique considérable, c'est en revanche un non-événement sur le plan militaire : l'Army ne dispose en effet que de 175 000 soldats, 1 900 mitrailleuses et 750 pièces d'artillerie, pour la plupart désuètes. Le pays doit donc mobiliser des troupes et les expédier en France, où elles achèveront leur instruction autour de Nantes, Saint-Nazaire, Tours ou La Rochelle, avant de gagner le front. La campagne de recrutement, basée sur le volontariat et matérialisée par le célèbre placard de James Flagg, est lancée au début de l'été 1917. En quelques mois, plus d'un million de jeunes hommes s'enrôleront ; ils seront les « *Doughboys* » ou les « *Sammies* ».

À Paris, Patton participe à toutes les cérémonies et réunions mondaines auxquelles l'état-major américain est convié. Il boit un peu trop et mène grand train, sans doute pour cacher son désarroi, car il brûle d'envie d'en découdre avec les « Boches », mais rien ne vient. « Mon travail est répétitif, écrit-il à son épouse. Je suis une sorte de *Pooh-Bah* [38] qui fait ce que les autres ne daignent pas faire. » Seuls les déplacements au front avec Pershing l'intéressent. En visite au QG britannique, il ne laisse pas indifférent Douglas Haig, le général en chef des armées du *Commonwealth* en France, qui voit en lui « un belliqueux ne vivant que pour la bagarre ».

Insigne de la *First Infantry Division*.

En juillet 1917, enfin, une première unité constituée, la prestigieuse « Big Red One [39] », débarque en France et gagne ses cantonnements lorrains en passant par Paris. En septembre, Pershing installe son QG à Chaumont, en Haute-Marne. Patton est avec lui. On se rapproche de la ligne de front, et l'impudent capitaine espère secrètement que l'action ne tardera plus ; mais c'est contre l'administration française qu'il va livrer ses premières batailles : « Ces foutus Français nous emmerdent avec un tas de détails idiots, et j'ai beaucoup de mal à garder mon sang-froid ! » C'est que notre dyslexique doit jongler avec d'épais dossiers et d'innombrables formulaires dactylographiés, auxquels il est résolument allergique. À son beau-père, il écrit « Nous traçons des voies de chemin de fer et nous les construisons. Nous bâtissons des docks, des entrepôts, des baraquements, des hôtels, des usines. Nous achetons du charbon, du bois, des matériaux, des chevaux, des automobiles, des aéronefs, des vêtements. Nous déplaçons des troupes, puis nous les déployons, avant de les déplacer à nouveau. Nous établissons des lignes télégraphiques. Nous perdons beaucoup de temps à chercher des logements pour nos officiers et les civils qui nous accompagnent. Cette guerre serait un tantinet plus intéressante si nous pouvions nous battre, mais je crains qu'il nous faille encore attendre longtemps avant de pouvoir tuer quelqu'un ! » Patton « le gratte-papier » se désespère d'autant plus qu'il n'est pas sur les listes des premières promotions qui s'annoncent…

L’affiche de James Flagg.

Drôles de jouets !

Au front, les offensives succèdent aux contre-offensives, sans progrès notables pour un camp comme pour l’autre. Séparés par un no man’s land constellé de cratères d’obus et hérissé de barbelés, terrés dans leurs cagnas ou abrités dans leurs tranchées, pataugeant dans la boue avec pour seuls compagnons la vermine et les rats, « poilus », *tommies* et « Boches » subissent les tourments d’une guerre de positions : mitraillages, marmitages, pilonnages et attaques aux gaz. Pour ceux qui survivent au carnage, les jours se suivent et se ressemblent.

Arrivée des Sammies en France.

Les belligérants cherchent des solutions pour briser les cadenas défensifs et se réapproprier l'initiative stratégique. Côté allemand, on conçoit des attaques brusques menées par des troupes de choc pourvues d'armes automatiques, de grenades et de lance-flammes : les *Sturmtruppen*. Employées comme fer de lance lors des assauts, elles doivent désorganiser le dispositif défensif adverse. Côté allié, c'est sur une autre innovation que l'on a parié : le tank.

Né en Grande-Bretagne en 1915 de la volonté de Churchill [40], puis en France de celle du général Estienne [41], le char d'assaut répond aux exigences tactiques de la guerre de tranchées. Avec son train de roulement chenillé, il est capable de progresser sur un terrain bouleversé et de s'affranchir de la plupart des obstacles. Caparaçonné, hérissé de canons et de mitrailleuses, résistant aux balles et aux shrapnels, il peut s'en prendre aux fortifications de campagne comme aux nids de mitrailleuses. Ses premiers engagements [42] ne sont pas concluants, ses détracteurs sont nombreux et les technologies employées encore balbutiantes, mais les Alliés n'en voient pas moins dans le tank une solution d'avenir.

À la fin de septembre 1917, le capitaine Patton découvre à son tour ces drôles de machines, dans lesquelles il voit surtout un formidable moyen d'autopromotion ! Car le fait est qu'à cette époque, il n'adhère pas à la révolution des blindés ; il ne leur octroie même aucun crédit, comme le montre ce passage daté de juillet de ses carnets : « Un officier français passionné par les tanks m'a bassiné pendant des heures avec des contes de fées au sujet de la valeur de ces petits jouets, qui soi-disant gagneront la guerre. Ce Français est cinglé, les chars ne valent rien. » Mais dans le fond, n'est-il pas préférable de devenir officier de « petits jouets », plutôt que de demeurer dans l'ombre de Pershing ? Comment glaner honneurs, promotions et décorations en restant un simple aide de camp ? À son épouse, il écrit : « Ici, il y a beaucoup de discussions au sujet des tanks et je m'y intéresse, car je ne vois aucun avenir dans mon travail actuel. Les pertes dans les tanks sont importantes, mais à leur bord, on est en sécurité, autant qu'on peut l'être à la guerre. Il s'écoulera encore beaucoup de temps avant que nous en ayons, aussi ne t'inquiète pas. Je t'aime trop pour me faire tuer. Mais je t'aime trop pour rester assis là, à ne rien faire. »

De son côté, Pershing forme un *Tank Board* chargé d'évaluer l'intérêt des chars d'assaut. Et le résultat est sans appel : « Le tank est destiné à devenir un élément important de cette guerre. Je crois sincèrement qu'un tel

plan [la création d'unités cuirassées] nous conduira à la victoire. Nous devrions le faire immédiatement, d'autant qu'il faudra préparer le matériel et les hommes, et que cela prendra du temps. » Tout indique donc que Pershing s'apprête à contacter les Français pour poser les bases d'un *Tank Corps*.

Depuis son lit d'hôpital où il se remet d'une jaunisse, Patton saisit l'occasion et adresse un rapport argumenté à Pershing. Lui ayant rappelé qu'il est officier de cavalerie et que l'usage du char d'assaut s'apparente par bien des aspects à celui de la cavalerie lourde ou légère, il ajoute : « Je sais utiliser et réparer un moteur à explosion depuis 1905. Je parle et lis le français bien mieux que 95 % des officiers américains, et pourrai ainsi avoir directement accès aux informations auprès des Français. J'ai aussi étudié en France, et j'ai toujours entretenu les meilleurs rapports avec les Français. Je pense posséder un jugement sûr et rapide, et je suis capable de saisir une chance lorsqu'elle se présente. Je suis le seul Américain à avoir remporté une victoire à bord d'un véhicule à moteur [43]. »

En attendant la réponse de *Black Jack*, Patton imagine déjà la suite. La voici, telle qu'il la présente à son père, d'une manière presque prophétique : « Je crois qu'avec ma chance habituelle, je vais une fois encore retomber sur mes pieds. Ça semble être en rapport avec mon destin et mon nom. Il y aura des centaines de commandants d'infanterie, mais un seul de chars. Voici comment les choses pourraient se dérouler : premièrement, nous ouvrons une école de tanks. Deuxièmement, ils organisent un bataillon et je le commande. Troisièmement, si je m'y prends bien, si les tanks sont efficaces et si la guerre dure, je me retrouve à la tête d'un régiment. Quatrièmement, avec les mêmes conditions que précédemment, je termine la guerre à la tête d'une brigade et j'ai mon étoile de général ! » L'ambition, encore et toujours.

Le 10 novembre 1917, Pershing, qui ne peut apparemment rien refuser à son beau-frère en puissance [44], fait de Patton le premier Américain affecté au nouveau *Tank Corps*. Le Californien écrit alors à Beatrice : « Je vais enfin faire quelque chose d'intéressant : jouer au *Tank Game* ! »

« *Tank Game* »

Le 18 novembre, Patton quitte Chaumont pour gagner le camp d'entraînement des charistes de l'artillerie d'assaut [45] installé à Champlieu, en Picardie. Logé dans un baraquement d'officiers, le capitaine est fort apprécié des stagiaires français, et l'inverse est tout aussi vrai, « certainement parce qu'ils ne boivent pas que du thé ». Comme eux, Patton découvre l'appareil révolutionnaire de l'industriel Louis Renault : « [Conduire ces tanks] est aisé pour celui qui sait déjà piloter une automobile, et c'est relativement confortable, même si l'on ne voit rien. Ils vont assez vite et pivotent sur eux-mêmes à la vitesse de l'éclair. Il est amusant de heurter de petits arbres et de les voir se coucher au sol. Les tanks sont bruyants, mais ils se conduisent bien. On peut même les faire se cabrer, comme un cheval. »

Le 20 novembre 1917, alors que « Georgie » s'amuse comme un enfant en ravageant la forêt de Compiègne, les Britanniques partent à l'assaut de la ligne Hindenburg, dans le secteur de Cambrai. Quatre corps d'armée et la majeure partie de leur aviation sont engagés dans l'affaire. Mais surtout, pour la première fois, plus de 450 colosses d'acier, des Mark IV, ont été rassemblés pour lancer un assaut cuirassé massif. Forts de leur expérience en la matière, les Britanniques ont même imaginé des matériels spéciaux : chars de commandement équipés de TSF, engins porte-fascines pour combler les tranchées et tanks « coupeurs de barbelés ».

Le char révolutionnaire de Louis Renault.

Dans un premier temps, l'effet de surprise joue à plein : ouvrant la route aux fantassins, les *landships* sèment l'effroi parmi les défenseurs ; sous le choc, le front allemand se disloque et les Anglais progressent par endroits de plus de 6 km en quatre heures : du jamais vu depuis 1915 ! La victoire semble à portée de main. Mais les tanks tombent en panne les uns après les autres, les réserves et la logistique ne suivent pas, et les assauts se font moins mordants ; de son côté, l'ennemi rameute des renforts et reconstitue ses lignes défensives. Le 30 novembre, alors que l'opération anglaise est au point mort, les Allemands contre-attaquent et réinvestissent leurs positions en huit jours. La bataille de Cambrai aura fait 90 000 morts, mais elle a démontré qu'employés en groupes et de manière coordonnée avec l'infanterie, l'artillerie et l'aviation, les chars sont capables de venir à bout des systèmes défensifs les plus sophistiqués. Patton, qui s'est déplacé sur le front pour assister à l'attaque, se sent pleinement conforté dans son choix de carrière : le char est bien un matériel dont dépendra en grande partie la victoire ; reste pour « Georgie » à en récolter les lauriers.

À son retour vers Champlieu, bien malgré lui, il sacrifie à une tradition personnelle : celle de son accident annuel. Roulant trop vite à la sortie d'un virage, il perd le contrôle de son bolide qui s'encastre dans une barrière de passage à niveau. Inconscient, le conducteur gît derrière son volant, le visage en sang après avoir heurté le pare-brise. Il est évacué vers un hôpital

de campagne, où on le soigne au milieu de « gueules cassées » et d'amputés. Fort heureusement, ses blessures sont bénignes.

De retour à Chaumont après une visite aux établissements Renault de Boulogne-Billancourt, Patton remet un épais rapport à Pershing ; le texte rappelle brièvement l'histoire du char depuis l'Antiquité, puis présente la structure idéale d'un bataillon cuirassé, ses tactiques de combat et la formation de ses équipages. En somme, c'est le *vade-mecum* du « parfait tankiste ». Mais Patton va plus loin et affirme que si le tank doit combattre au service du fantassin et réduire les résistances au fur et à mesure de l'action [46], il est aussi le descendant direct de la cavalerie ; à ce titre, il doit non seulement être employé pour crever le front ennemi, mais aussi pour exploiter les percées, en se répandant sur les arrières de l'adversaire et en le poursuivant jusqu'à son anéantissement. C'est une idée innovante, qui n'est alors partagée que par quelques visionnaires britanniques.

Black Jack est impressionné par le travail de « Georgie », mais il lui indique que c'est un autre officier qui arbitrera ses choix : le colonel Samuel Rockenbach, un expert en logistique jusqu'alors responsable de la base portuaire américaine de Saint-Nazaire. Patton tombe de haut : se voyant naïvement comme le « grand patron » des tanks, il pensait ne dépendre de personne, mais il se soumet. D'ailleurs, après des débuts orageux, leur relation s'avérera fructueuse, les deux hommes se tenant en haute estime. Reste à donner vie au *Tank Corps* officiellement formé le 26 janvier 1918.

Patton choisit d'implanter sa *Light Tank School* au sud de Langres, près d'un hameau d'une centaine d'habitants appelé Bourg. Répondant au doux nom de bois d'Amour, l'endroit est bucolique et le terrain varié à souhait. Surtout, il est desservi par une voie de chemin de fer et une belle route menant de Dijon à Chaumont. Une vaste clairière permettra de construire un camp, une autre de s'entraîner, le tout à l'abri des regards indiscrets. Mais Patton est confronté à un problème de poids : l'intransigeance de l'administration militaire française, qui lui refuse obstinément l'autorisation de s'installer à Bourg. Le Californien perd patience : « Ces Français sont des imbéciles ! Mais que croient-ils ? Qu'ils nous font une grande faveur en nous laissant nous battre pour leur foutu pays ? » Le ton monte entre le capitaine et Paris, au point que le colonel Rockenbach est contraint d'intervenir ; en vain ! Et c'est Pershing en personne qui débloquera la situation.

Mais « Georgie » n'est pas au bout de ses surprises, car si le recrutement de ses futurs tankistes s'annonce prometteur, l'approvisionnement en chars ne suit pas : la production des établissements Renault a pris un tel retard qu'en janvier 1918, seuls 84 exemplaires sont disponibles, au lieu des 400 prévus [47]. Et naturellement, les Français rechignent à en fournir aux Américains. Là encore, Patton se heurte à un mur, que seul un déplacement officiel à Paris permettra d'ébranler : il aura ses tanks, mais pas avant mars ou avril.

Réincarnation

En attendant ses recrues et ses chars, Patton s'installe à Langres. Construite sur un promontoire rocheux, la cité fut fortifiée par les légions de César, et Patton, passionné d'histoire militaire, ne manque pas de visiter la région, à la recherche des vestiges de l'époque. C'est au cours d'une de ces excursions qu'il exprime pour la première fois sa croyance en la réincarnation, prétendant avoir déjà vécu près de Langres à l'époque où il était légionnaire romain ! À sa mère, le mystique écrit : « Je me demande si je ne pourrais pas avoir déjà séjourné ici, car en remontant une ancienne voie romaine, j'ai vu un théâtre antique qui m'est familier ; peut-être ai-je conduit une légion sur cette même route ? J'ai aussi vu un château en ruine que j'ai probablement dû prendre d'assaut au Moyen Age. Nous étions, nous sommes et nous serons. » Il est vrai que Patton, qui croira toute sa vie à la réincarnation [48], semble parfaitement connaître la région, allant de ruines en site antique avec une facilité déconcertante, et sans la moindre carte.

C'est peut-être simplement ce que les psychologues nomment la paramnésie, un sentiment de « déjà vu ». Associé aux immenses connaissances historiques de Patton et à sa mémoire photographique, ce sentiment pourrait l'avoir conduit à croire sincèrement en la réincarnation tout au long de sa vie. D'ailleurs, des épisodes identiques se produiront lors de la guerre suivante, notamment en Afrique du Nord et en Sicile, où l'officier visitera avec nostalgie d'antiques champs de bataille. À ceux qui l'interpelleront à ce sujet, il se contentera de répondre : « J'y étais. J'ai déjà visité ces endroits auparavant, et ce n'était pas au cours de cette vie-ci. »

« *Absolute Boss* »

Le 16 février 1918, Patton apprend par une indiscrétion sa prochaine promotion au rang de commandant [49] ; l'information est sûre, mais officieuse. Qu'importe, le jour même il arbore ostensiblement son nouveau grade ! Et ce n'est pas la dernière fois qu'il prendra des libertés de ce genre, puisqu'il signera bientôt ses ordres du jour : « Colonel Patton, US Tanks Corps. »

L'*Absolute Boss*.

Les 200 premières recrues arrivent à Bourg, où elles commencent par construire un mess, des dortoirs, ainsi qu'une petite baraque excentrée et

sans fenêtre : un cachot ; le message de bienvenue est clair ! Patton prend aussitôt la troupe en main et applique ses vieilles méthodes de West Point, enrichies de son expérience mexicaine et des techniques de Pershing. Résultat : le bois d'Amour n'aura jamais aussi mal porté son nom ! Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, le réveil est sonné à 5 heures et la journée débute par une heure de course à pied. Gymnastique, tir au pistolet, au fusil, à la mitrailleuse, course d'orientation, topographie, cours de télégraphie sans fil, de morse, de mécanique, de conduite, les *Doughboys* n'ont pas une minute de libre. Patton traite si durement ses hommes qu'il confie à Beatrice : « Je m'attends à ce que l'un d'eux veuille m'empoisonner ! » Quant au dimanche, après la messe obligatoire pour tous, il est réservé aux corvées et aux inspections du commandant. Fidèle à sa conception du service, « Georgie » ne tolère aucun écart : « Le manque de discipline dans une partie de football peut déboucher sur une perte de terrain. Le manque de discipline à la guerre signifie la mort ou bien la défaite, celle-ci étant bien pire que la mort. La raison pour laquelle les Boches ont survécu aussi longtemps, c'est qu'ils sont disciplinés. C'est seulement grâce à la discipline que vos efforts et votre patriotisme ne seront pas vains. Sans elle, l'héroïsme est futile. Vous mourrez pour rien. En étant disciplinés, nous serons irrésistibles ! »

Faute de chars pour perfectionner leur pilotage, les futurs tankistes sillonnent la région à bord de camions. Mais Patton ne s'en satisfait pas, car les lourds véhicules à roues ne peuvent s'aventurer en tout-terrain, sous peine de s'enliser. Réminiscence de son enfance à Lake Vineyard, il a alors l'idée de transformer de vieilles charrettes agricoles en faux chars ; récupérées dans les fermes des alentours, plusieurs carrioles sont ainsi bricolées par l'adjonction d'une superstructure en contreplaqué et d'une fausse tourelle portant une vraie mitrailleuse. Embarquant deux hommes, poussés par quatre autres, ces improbables machines de guerre égaieront le quotidien des enfants du coin. Autre idée : pour simuler les chaos du terrain lors de la formation au tir, « Georgie » fait installer le malheureux servant et son arme dans un cadre en bois monté sur un dispositif à bascule qui est ensuite violemment secoué en tous sens ! Rares seront les apprentis tireurs à ne pas sortir malades de cet appareil diabolique.

Le 23 mars 1918, les Français livrent enfin dix chars à Bourg, en pleine nuit et dans le plus grand secret, afin d'échapper à l'attention d'éventuels espions allemands. Patton étant le seul à avoir piloté un tank, il débarque

lui-même les engins de leurs wagons plates-formes, en les faisant rouler sur une étroite rampe en bois. Parées, les machines sont ensuite convoyées jusqu'au bois d'Amour, où elles sont camouflées à l'aide de branchages ; pour les tankistes américains, les choses sérieuses vont enfin pouvoir commencer.

Dès le lendemain, l'instruction reprend à un rythme encore plus soutenu. Patton est partout ; il suit les progrès de ses conducteurs, passe des heures à bord des tanks pour les maîtriser parfaitement et développer des tactiques d'assaut. Le soir venu, il fait réviser, graisser et briquer les blindés, allant jusqu'à ramper sous les machines pour en vérifier la propreté ! Cela n'a guère de sens, au vu des intempéries et de l'état du terrain, mais Patton s'acharne : ses hommes doivent être rasés et ses chars impeccables ! Après tout, n'est-il pas l'*Absolute Boss*, comme il se surnomme à cette époque ? Tout comme son grand-père « Frenchie » avec ses miliciens, « Georgie » insuffle à ses soldats un état d'esprit particulier. À ses officiers, il ne parle que de sacrifice et se fait parfois menaçant : « Allez de l'avant ! Allez de l'avant ! Et si votre char tombe en panne, alors chargez l'ennemi aux côtés des fantassins. En cas d'échec, vous n'aurez aucune excuse. Et si j'en trouve un seul parmi vous qui traîne derrière, je l'abattrai moi-même ! »

« Treat'em Rough ! »

La rigueur porte ses fruits : les équipages américains forment une prestigieuse unité d'élite et se hissent au niveau des meilleurs tankistes alliés. Le 28 avril 1918, le *1st Light Tank Battalion* est formé. Le lieutenant-colonel Patton, nouvellement promu, se charge de trouver un insigne et une devise au *Tank Corps*. L'emblème sera un triangle unissant trois couleurs : bleu, rouge et jaune, les deux premières rappelant la bannière étoilée, la dernière évoquant la cavalerie, dont le jaune est la couleur traditionnelle aux États-Unis. La devise : « *Treat'em Rough* [50] ! »

En mai, une quinzaine de chars neufs rejoint Bourg. En juin, le *1st Light Tank Battalion* est dédoublé et donne naissance aux *326th* et *327th Tank Battalions*, l'ensemble formant la *304th Tank Brigade* aux ordres de Patton. Plus de 140 appareils sont alors à l'entraînement, tandis que les recrues continuent d'affluer. Les demandes de transfert vers le *Tank Corps* sont si nombreuses que Patton et ses cadres peuvent même se permettre de choisir les candidats un par un.

À son retour d'une tournée au front de deux semaines aux côtés de l'artillerie d'assaut, le Californien affine ses tactiques de combat et revoit ses règles d'engagement. À ses officiers, il explique qu'ils devront combattre « comme une équipe de polo » et maintenir une formation de combat triangulaire, surtout sous le feu ennemi, car un équipage isolé est un équipage mort : « Ceci doit être inscrit de façon indélébile dans votre cerveau : que vous soyez gazés, effrayés, épuisés ou blessés, même si cela doit être le dernier effort de votre vie, vous devrez reprendre votre position et aller de l'avant. »

Affiche de recrutement de l'*US Tank Corps*.

Considérant que l'action ne devrait plus tarder, « Georgie » fait peindre ses chars selon un schéma de camouflage élaboré mêlant plusieurs teintes. Dans le même temps, il perfectionne encore ses tactiques, notamment la phase d'exploitation devant suivre la percée. Et puisque celle-ci doit être menée sans délai, une évidence s'impose : le combat nocturne. Après le souper, à la lueur de lampes à pétrole et de bûchers, il supervise les exercices jusque tard dans la nuit ; et tant que la manœuvre n'est pas parfaitement exécutée, les équipages recommencent. À force de travail, ils acquièrent des automatismes et gagnent en expérience. Témoin de ces manœuvres, Rockenbach ne tarit pas d'éloges sur son subordonné, inscrivant dans son dossier : « Les splendides résultats obtenus par cet officier à la *Tank School* montrent son application, son intelligence et la sûreté de ses jugements. Son style de commandement est basé sur un respect sans faille de la discipline. C'est un bel officier. Il est énergique,

efficace et travailleur, bien que manquant parfois de confiance en lui. Doué, il est qualifié pour commander une brigade de tanks. » Patton n'en demandait pas tant.

6

LE PARADIS DU GUERRIER

Saint-Mihiel

Depuis l'entrée en guerre de l'Amérique, l'*Army* s'est considérablement renforcée [51]. Avec un million de *Doughboys* en France, dont plus de 750 000 combattants, Pershing a pu prendre position sur la ligne de front. Au cours de l'été 1918, ses troupes ont activement participé à la seconde bataille de la Marne, contribuant à enrayer l'offensive allemande dans le secteur de Château-Thierry, tandis que les *Marines* se sont illustrés dans l'Aisne, lors de la sanglante affaire de bois Belleau. Ces éclatants succès défensifs permettent à la troupe de gagner en expérience et en confiance, avant de passer à l'attaque en septembre.

Leur mission va consister à réduire le saillant de Saint-Mihiel, dans la Meuse [52]. Née des opérations de 1914, cette hernie large de 38 km et profonde de 23 cause bien des tracas aux Français, notamment pour l'approvisionnement du secteur fortifié de Verdun, situé juste au nord. Conscient de la capacité de nuisance de leur position et donc de son intérêt stratégique, les Allemands n'ont pas lésiné sur les moyens pour la protéger [53] : garnis par des « 77 » servis par des canonniers rodés à la lutte antichar et des nids de mitrailleuses, d'impressionnants réseaux de tranchées reliant entre elles des redoutes bétonnées ont été aménagés sur toute la profondeur du saillant. Onze divisions, ainsi qu'une brigade légère et des régiments de réserve, montent la garde jour et nuit ; les Allemands peuvent également engager 300 aéronefs, dont des Albatros et des triplans Fokker.

Pershing, lui, dispose de 260 000 hommes en première ligne, dont 50 000 poilus et tirailleurs sénégalais, et de 200 000 autres tenus en réserve ; 3 000 pièces d'artillerie et 1 500 avions les appuieront. C'est en Woëvre méridionale, contre le sud du saillant, que les *Sammies* devront fournir l'effort principal avec trois corps d'armée, tandis que trois divisions enfonceront un coin dans les défenses ennemies des Hauts de Meuse, afin d'y fixer les réserves allemandes. Pour renforcer la plus importante offensive jamais menée par l'armée américaine sur un théâtre d'opérations

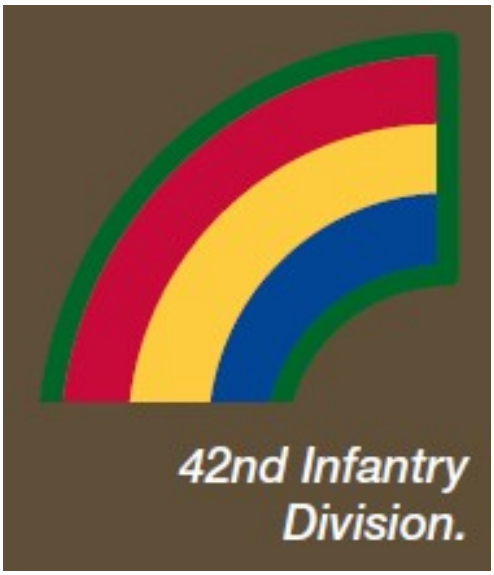
extérieur, Pershing mobilise naturellement la *304th Tank Brigade* de Patton, ainsi que des groupements cuirassés français. Au total, ce sont 419 tanks qui s'apprêtent à écraser les lignes ennemies.

Informé de la participation de son unité à l'opération, Patton s'est déplacé sur le terrain à la fin du mois d'août, pour arpenter le secteur et y faire des repérages. De retour à Bourg, le lieutenant-colonel étudie des cartes d'état-major et quelques photos aériennes ; il ne voit pas de problèmes majeurs, si ce n'est l'étroitesse des routes, qui pourrait compliquer l'acheminement par camion des munitions et de l'essence nécessaires à ses chars.

En revanche, une incertitude demeure : en cas de pluie, les choses se compliqueraient singulièrement, car le champ de bataille se transformerait en un gigantesque piège à tanks. Selon Patton, deux jours de précipitations suffiraient à transformer la région en un immense marigot, obligeant ses machines à emprunter les rares chemins du secteur ; elles deviendraient alors des proies faciles pour les *Panzerknacker*, ces groupes de fantassins allemands spécialisés dans le combat rapproché contre les chars. Mais plus encore que ces « casseurs de chars », Patton redoute les obus brisants des canons antichars et les cartouches perforantes des *Tankgewehre* [54]. Voilà pourquoi il rédige le 29 août un mémorandum à l'adresse de Pershing, dans lequel il développe une idée novatrice : la coopération air-sol. « Le plus grand danger pour les tanks, écrit-il, ce sont les tirs directs des pièces antichars, surtout lorsqu'elles sont embossées sur les flancs de l'assaut blindé. Dans chacun des secteurs d'opération des chars, il pourrait y avoir un aéronef, dont la mission consisterait à voler à basse altitude pour repérer les canons antichars. L'observateur transmettrait par radio la position du canon ennemi à une batterie d'artillerie, ou bien la lui signalerait par un fumigène, et les artilleurs pourraient alors traiter la menace avec des obus explosifs. » L'idée est excellente et promise à un bel avenir, mais pour l'heure, Pershing la rejette.

Autre demande de Patton refusée par Pershing, la *304th Tank Brigade* ne sera pas engagée sur quatre axes de progression, mais uniquement sur deux : le *326th Tank Battalion* accompagnera les hommes de la « Big Red One », le *327th* ceux de la *42nd Infantry Division*. Si la collaboration de ses équipages avec les régiments de la *1st Infantry Division* ne préoccupe guère le lieutenant-colonel [55], il n'en va pas de même pour la « Rainbow Division [56] ». La situation se corse lorsque Patton débarque à l'improviste

au QG de l'unité, affirmant à l'auditoire sur un ton péremptoire que les fantassins devront impérativement s'entraîner avec ses chars avant l'assaut. Les esprits s'échauffent et le ton monte. Le Californien irrite les officiers présents, à commencer par le chef d'état-major de la *42nd Division* qui vient d'être nommé général de brigade, et qui lui oppose une cinglante fin de non-recevoir ; il se nomme Douglas MacArthur. Furieux, Patton ne peut que s'incliner. La rencontre entre les deux hommes aura été brève mais violente ; un choc de titans, qu'ils ne sont pas près d'oublier !



Le 9 septembre 1918, en pleine nuit, la *304th Tank Brigade* embarque sur plusieurs trains pour gagner les abords du saillant de Saint-Mihiel. Arrivés sur place, tanks et équipages se dirigent vers leur position d'attente, juste derrière les lignes américaines. Lampes et feux de camp sont interdits, et des corvées sont organisées pour effacer les traces laissées par les chenilles ; les tankistes portent des insignes d'artilleurs, afin de tromper d'éventuels espions. Les chars sont révisés, parés, bâchés et camouflés. Pour améliorer leur mobilité sur terrain gras, on équipe leurs chenilles de crampons spéciaux. Les pleins d'essence sont complétés, mais Patton se plaint de manquer de carburant, d'huile et de graisse ; en outre, les pièces détachées promises par les Français n'ont pas été livrées.

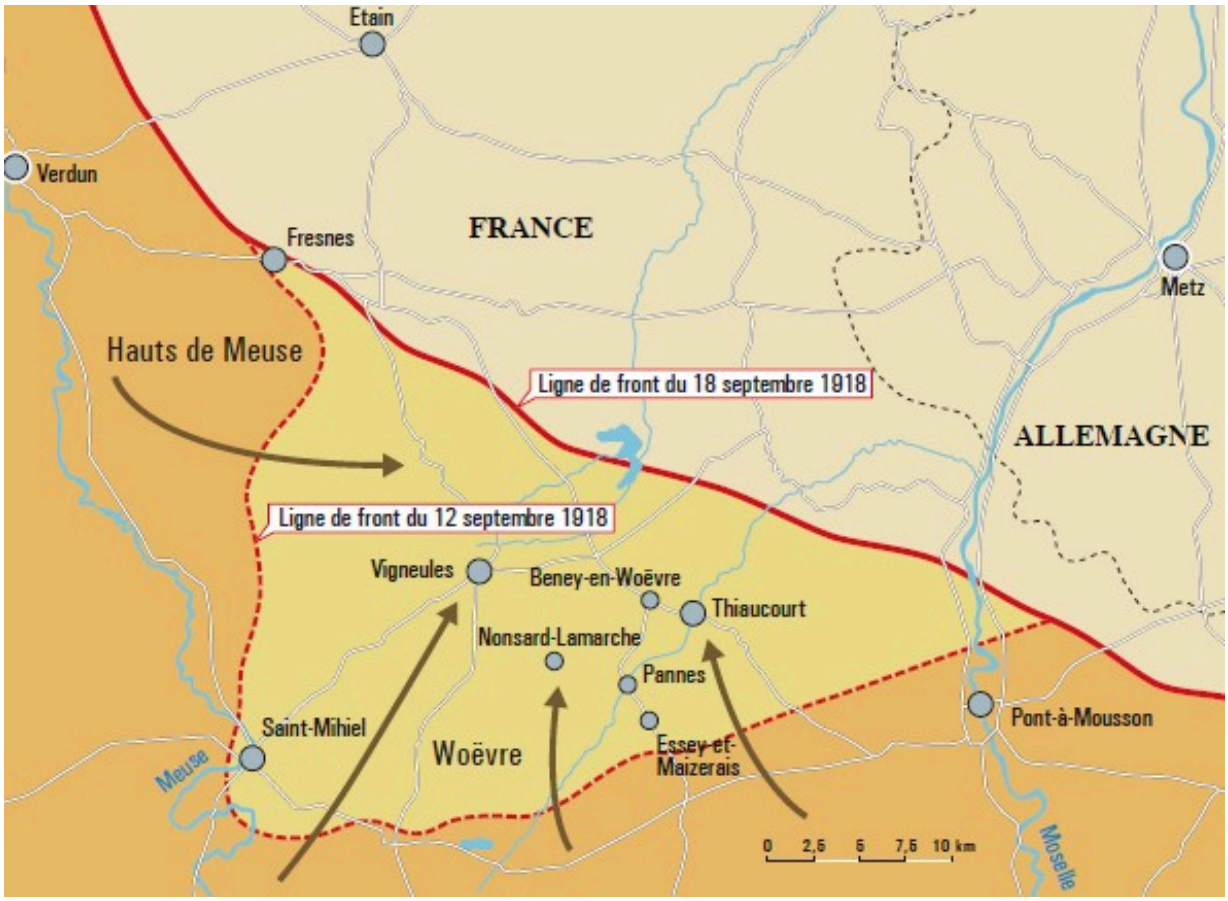
Douglas MacArthur, qui a assurément le sens de la mise en scène !

À la veille du grand jour, le Californien réunit ses hommes. Debout sur un char, les mains sur la crosse de ses pistolets, il les harangue : « D'un point de vue tactique, l'opération qui nous attend est facile. Souvenez-vous que vous aurez à vous frayer un chemin à travers les barbelés, et à museler

les mitrailleuses boches pour aider l'infanterie. Je ne veux voir aucun char se rendre ou être abandonné. Si vous vous retrouvez seul au milieu de l'ennemi, continuez à tirer. Si votre canon est enrayé, utilisez votre pistolet ou écrasez les Boches sous vos chenilles. Nous devons faire savoir à l'ennemi que les tankistes américains ne s'avouent jamais vaincus. C'est là notre chance de prouver ce que nous valons, celle pour laquelle nous avons travaillé si dur. Faisons en sorte que tout ça ait valu le coup ! »

Le grand cirque

Dans la nuit du 11 au 12 septembre, veille du déclenchement de l'offensive, la pire crainte de Patton devient réalité : après les ondées des jours précédents, de violents orages éclatent et une pluie diluvienne s'abat brutalement sur le champ de bataille. La terre se transforme en une fange épaisse et visqueuse, les hommes sont englués jusqu'aux genoux, et même les chevaux de trait les plus robustes ont du mal à se mouvoir. À 21 heures, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, les tanks font mouvement en file indienne pour gagner leurs positions de départ ; invisibles de l'ennemi, c'est de là qu'ils s'élanceront le moment venu.



La bataille de Saint-Mihiel.

Peu après minuit, les flashs des coups de départ de l'artillerie franco-américaine déchirent le voile de la nuit, et bientôt le pilonnage couvre de son fracas le bruit monotone de la pluie. À 5 heures, du fond des tranchées alliées s'élève un étrange concert : à l'unisson, des centaines de coups de sifflet sont donnés par les officiers chargés de conduire la première vague d'assaut ; d'un bond, la peur au ventre, hurlant pour se donner du courage, ils sont des milliers à jaillir de leur boyau et à se ruer vers l'ennemi. Au même instant, les artilleurs déclenchent un barrage roulant, mêlant obus explosifs et fumigènes, tandis que des centaines de mitrailleuses entrent en action ; précédées d'un miaulement, les traçantes s'enfoncent dans l'obscurité, à la recherche d'une poitrine à lacérer. Au-dessus du *no mans land*, malgré le brouillard, une myriade de fusées éclaire la scène d'un immense halo fantomatique. Le rideau se lève sur le « grand cirque » ; la bataille pour le saillant de Saint-Mihiel vient de débuter ; les chars de Patton s'ébrouent.

Dans le « chaudron » de Saint-Mihiel.

La 304th Tank Brigade en mouvement sur les arrières américains.

Vers 7 heures, les premiers équipages du *326th Tank Battalion* atteignent les positions avancées allemandes, où ils se déchaînent. Aux cliquetis des chenilles, aux coups secs des canons et aux staccatos rageurs des mitrailleuses, répondent les déflagrations des grenades à manche et des *Minenwerfer* [57], les rafales des *Maxims* et les aboiements rauques des « 77 ». Mais bientôt, la déferlante de la « Big Red One » dépasse les tankistes, emportant tout sur son passage ; les Américains viennent de brillamment conquérir leurs premiers objectifs.

Ailleurs, pourtant, les choses sont plus compliquées. Au sommet d'une colline, « Georgie » fulmine. Tant bien que mal, il suit à la jumelle le déroulement de l'attaque de la « Rainbow Division » et du *327th Tank Battalion*. Il constate que le terrain détrempé, la brume et l'absence d'appui d'artillerie posent de graves problèmes à ses hommes. Une dizaine de machines a déjà été neutralisée, alors que d'autres sont stoppées sur le champ de bataille, embourbées ou renversées par des coulées de boue. Patton n'y tient plus ; désobéissant aux ordres de Rockenbach, il décide de prendre les choses en main.

Charge héroïque

Accompagné d'un lieutenant et de quatre messagers, il se fraye un chemin dans le *no mans land* pour retrouver le *327th Tank Battalion*. Après avoir dépassé les ruines du village d'Essey-et-Maizerais, il rejoint les éléments de pointe de la « Rainbow Division » : « J'ai marché le long du front de l'une de nos brigades. Les soldats étaient planqués au fond de cratères d'obus, hormis leur général qui se tenait au sommet d'un raidillon. » Et ce général, c'est Douglas MacArthur, qui commande la *84th Infantry Brigade* ! Patton le rejoint, et les deux hommes ne peuvent s'empêcher de se jauger : « Un barrage roulant d'artillerie se dirigeait droit vers nous. Je pense que l'un comme l'autre, nous voulions nous mettre à l'abri, mais ni l'un ni l'autre ne voulait le dire ou le faire en premier, aussi sommes-nous restés là, sous une pluie d'obus et de shrapnels, à parler et à rivaliser de calme [58]. Mais en fait, ni lui ni moi ne nous intéressions réellement à ce que l'autre était en train de dire, car la seule chose que nous avions en tête, c'étaient ces foutus obus qui nous dégringolaient dessus ! »

Char américain armé d'une mitrailleuse.

MacArthur autorise Patton à pousser ses chars plus avant. Près d'Essey-et-Maizerais, le lieutenant-colonel parvient à réunir cinq de ses engins ; deux s'embourbent peu après, mais Patton guide les trois autres en direction du bourg de Pannes, entraînant dans son sillage les compagnies d'assaut de la *84th Infantry Brigade*. Un pont est franchi sous le feu de l'ennemi, et bientôt les trois machines infernales atteignent l'orée du village ; deux chars tombent en panne d'essence. Assis sur le capot moteur du dernier tank, brandissant ses Colts, Patton fait son entrée dans la localité ; derrière lui, l'infanterie progresse en tirailleur. Surpris, une trentaine de *Landser* se rendent. Emporté par son élan, Patton ordonne à l'équipage de poursuivre vers le nord, en direction de Beney-en-Woëvre : « Alors que nous étions en train de quitter le village [Pannes], j'étais toujours assis sur le char, mes jambes pendant du côté gauche de la machine, lorsque soudain j'ai vu des éclats de peinture de camouflage se mettre à voler en tous sens ! Au même moment, j'ai entendu le bruit d'une mitrailleuse et j'ai vu des balles s'écraser sur l'acier du tank, à quelques centimètres de l'une de mes mains. Je n'ai eu que le temps de sauter du char et de me jeter dans un trou d'obus. Mais il n'était pas assez profond, et les Boches continuaient à me canarder.

Le tank poursuivait sa route, sans que son équipage ne se soit rendu compte que je n'étais plus là, et l'infanterie était à environ 200 mètres en arrière. Elle n'avançait pas. »

Le Californien se retrouve donc dans une position délicate, d'autant que les *Doughboys* risquent d'ouvrir le feu sur lui par erreur s'il se met à courir dans leur direction. D'un autre côté, il ne peut demeurer longtemps dans son abri précaire sans être touché par une rafale de mitrailleuse. « Finalement, j'ai décidé de me replier vers nos lignes, en zigzaguant et en me couchant au sol dès que j'entendais aboyer la mitrailleuse ennemie. À chaque rafale, je calculais le temps que les balles allaient mettre pour m'atteindre. C'est la seule fois de ma vie où les mathématiques m'ont été d'une réelle utilité ! » Par bonds successifs, se fiant à son oreille et à ses calculs, Patton parvient à rejoindre les lignes amies, avant de repartir vers l'avant, pour ordonner à son unique tank de se replier !

Reprenant son souffle, l'officier téméraire, qui n'a pas renoncé à l'idée de s'emparer du hameau de Beney-en-Woëvre, a la bonne surprise de voir apparaître au loin quatre de ses machines, qu'il rameute aussitôt. Formant un détachement mêlant chars et fantassins, il repart à l'assaut. Peu avant 15 heures, il conquiert le petit bourg, capturant au passage une batterie d'artillerie de campagne et quelques mitrailleuses. Ensuite, il gagne les positions du *326th Tank Battalion* dans le secteur de Nonsard-Lamarche, où il constate que ses chars sont arrêtés, là encore faute d'essence.

Ainsi s'achève le premier jour de Patton dans le saillant de Saint-Mihiel ; ses tanks ont opéré une percée de plusieurs kilomètres dans les lignes ennemies, en dépit du brouillard, de la pluie et de la boue. Mais pour lui, le bilan est mitigé : ses équipages n'ont certes pas démérité et les pertes sont moins importantes que prévu [59], mais la logistique a failli : trop de tanks sont tombés en panne d'essence, et de ce fait, ils n'ont pas pu saisir l'occasion de réaliser une percée décisive dans le dispositif ennemi. Embourbés et pris dans un gigantesque embouteillage, les camions chargés de fûts d'essence ont mis trente-deux heures pour parcourir 14 km ! L'absence de pièces détachées a également posé de gros problèmes, beaucoup de chars légèrement endommagés ne pouvant être réparés rapidement.

Tandis que la *304th Tank Brigade* est mise en réserve pour panser ses plaies, les troupes de Pershing poursuivent leur effort, parvenant à réduire

sans mal le saillant de Saint-Mihiel [60]. La victoire américaine est complète.

Meuse-Argonne

Forts de leur succès, Américains et Français préparent une nouvelle opération, au nord de Verdun. Cette fois, il s'agit de « briser les reins » de l'armée du *Kaiser* pour la contraindre à déposer les armes – 500 000 hommes appuyés par 2 800 canons, 400 tanks et 850 avions attaqueront 200 000 *Landser*. La plupart des unités de Pershing engagées dans l'affaire ont été transférées du secteur de Saint-Mihiel, où elles se sont battues deux semaines plus tôt ; cette prouesse organisationnelle et logistique est à mettre au crédit d'un jeune colonel nommé George Marshall. La *304th Tank Brigade* doit participer à l'offensive, baptisée « Meuse-Argonne », dans le secteur de Cheppy. Entre-temps, Patton a tiré les leçons du premier engagement de son unité, avec la ferme intention de ne plus commettre les mêmes erreurs.

L’idée brillante de Patton : faire sangler un fût d’essence sur ses tanks…

L’essence, d’abord : faute de disposer de tracteurs chenillés pour ravitailler ses engins sur le champ de bataille, le lieutenant-colonel a eu une idée brillante… ou plutôt explosive ! Faire sangler sur chacun de ses tanks un fût de 200 litres d’essence en guise de réserve ! Qu’une balle ou un éclat d’obus chauffé à blanc vienne heurter les nourrices et enflammer le combustible, et le véhicule se transformera instantanément en une gigantesque boule de feu, un horrible piège dont nul ne sortira vivant. Officiers et tankistes sont effrayés par l’idée de finir carbonisés et s’en ouvrent à leur chef de corps ; mais Patton balaie leurs craintes d’un revers de main, en leur assénant un argument des plus cyniques : mieux vaut que quelques chars soient incendiés – avec leurs équipages – plutôt que de voir toute la brigade tomber en panne sèche et être incapable de poursuivre l’ennemi à outrance. Il n’y aura plus d’objections !

Les pannes mécaniques, ensuite : Patton a beau être intraitable quant à la maintenance de ses chars, ils n’en restent pas moins fragiles. Moteur et courroie de ventilateur sont les points faibles des petits tanks de Renault. Le lieutenant-colonel décide alors de transformer un char au sein de chaque

compagnie en « atelier mécanique ambulant ». Bourrés de matériels, modifiés pour pouvoir prendre des engins en remorque et comprenant un tandem de mécaniciens, ces détachements spéciaux sont baptisés *Maintenance Teams*.

Le commandement et les communications, enfin : Patton fait préparer un PC avancé répondant au curieux nom de *« Bonehead* [61] »; installé près du village de Vauquois, ce QG est équipé de postes radio reliant directement le lieutenant-colonel à ses supérieurs, mais aussi à la centrale de conduite de tir de l'artillerie ; ainsi, il pourra commander des appuis au profit de ses équipages. Enfin, pour suivre la progression des tanks, il compte sur des pigeons voyageurs ! Ses chefs de compagnie en emporteront plusieurs à leur bord, les volatiles ayant pour mission de rejoindre *Bonehead* à tire-d'aile en transportant des messages.

« Georgie » n'a donc rien négligé et tout semble prêt pour la « plus grande bataille de la guerre ou même de l'histoire de l'humanité », ainsi qu'il l'écrit exagérément à Beatrice. À la veille de l'assaut, pourtant, notre homme éprouve une certaine angoisse.

Trompe-la-mort

L'offensive débute le 25 septembre, à 23 h 30, par un matraquage d'artillerie qui dure toute la nuit. Le 26, à 5 h 30, trois corps d'armée passent à l'attaque, se frayant un chemin vers les tranchées adverses à travers un épais brouillard. Hormis dans le secteur de Montfaucon, la progression des *Doughboys* s'annonce rapide. Mais passé le choc des premiers assauts, les Allemands se reprennent et leur résistance se durcit. À *Bonehead*, Patton est sans nouvelles de ses tankistes. Depuis les hauteurs avoisinant son PC, le lieutenant-colonel entend le fracas de la bataille, mais du fait de la brume et des tirs de fumigènes, il ne distingue strictement rien. La suite, il la rapportera à son épouse quelques jours plus tard : « J'ai commencé à avancer vers 6 h 30 pour essayer de me faire une idée de la situation, car on n'y voyait rien, pas même à dix mètres. Des mitrailleuses tiraient en tous sens, devant nous mais aussi sur nos flancs, et personne n'était capable de les localiser, ni même de savoir à quel camp elles appartenaient ! Au début, je n'avais avec moi que six hommes et une boussole, mais au cours de ma progression, je suis parvenu à rallier de

nombreux soldats. Perdus, certains erraient comme des âmes en peine, tandis que d'autres se cachaient. Rapidement, nous nous sommes retrouvés plusieurs centaines.

Les *Doughboys* dans l'enfer de la Grande Guerre !

« Vers 9 h 30, nous sommes entrés dans un hameau du nom de Cheppy. Le secteur était censé être sous contrôle, mais nous y avons été accueillis par une grêle de projectiles : des balles de fusils et de mitrailleuses ricochaient sur les murs et des obus s'écrasaient partout. On n'y voyait toujours rien. Nos fantassins ont commencé à refluer, puis à s'enfuir, et j'ai dû intervenir pour les rattraper. Ils avaient peur et faisaient n'importe quoi ; certains enfilaient leur masque à gaz, d'autres cachaient leur visage dans leurs mains en sanglotant, mais aucun n'essayait de tuer un seul de ces putains de Boches ! Et comme il n'y avait aucun officier, c'était à moi de faire le boulot. Quelques-uns de mes tanks étaient bloqués au bord d'une tranchée ; aussi ai-je ordonné aux fantassins de leur dégager un passage. Je crois bien qu'à cette occasion, j'ai tué un homme, un soldat qui ne voulait pas creuser et sur le crâne duquel j'ai violemment frappé avec une pelle de

tranchée. Nos gars étaient comme fous, car ils avaient une peur bleue de se faire tirer dessus. Alors, pour leur prouver que c'était sans danger, j'ai fait une folie : je suis sorti de la tranchée et j'ai marché calmement le long du parapet, en gueulant aux Boches : "Allez au diable, vous ne pouvez pas m'atteindre !"

« Après avoir réussi à faire passer cinq chars, j'ai ordonné à l'infanterie d'attaquer avec moi. J'ai hurlé, juré et les ai menacés avec ma cravache pour les forcer à se lever ; environ 150 hommes ont obéi. Mais lorsque nous sommes parvenus au sommet d'une colline, le feu adverse s'est fait plus précis. Nous nous sommes alors jetés à terre. J'ai compris qu'il nous fallait soit avancer, soit nous replier, mais ne surtout pas rester sur place, car nous étions trop exposés. Et comme je ne voulais pas reculer, j'ai de nouveau commandé un assaut, en m'époumonant. La plupart des hommes criaient pour se donner du courage, mais ils n'ont été que six à me suivre. J'espérais que les autres nous rejoindraient, mais ils n'en ont rien fait ! Et bientôt, nous n'étions plus que trois à courir ; on pouvait voir les mitrailleuses, juste en face de nous. À ce moment, l'un de nous est tombé au sol, mortellement touché par une rafale. Quant à moi, j'ai ressenti une affreuse douleur à la jambe. J'ai encore pu marcher une trentaine de mètres, puis mon membre s'est dérobé sous mon poids. Le dernier soldat [62] qui était à mes côtés s'est alors écrié : "Oh, mon Dieu ! Le colonel est blessé et nous sommes seuls !" Il m'a aidé à me mettre à couvert au fond d'un cratère d'obus, tandis que les Boches arrosaient furieusement le secteur. Ils étaient très proches. Mes tanks ont répliqué, mais il a fallu une bonne heure pour museler ces fichues mitrailleuses [63]. Mes hommes m'ont évacué, et finalement, j'ai été amené à un hôpital de campagne vers 15 h 30. La balle était entrée dans ma jambe gauche avant de ressortir à moins de cinq centimètres de mon rectum. »

Convalescence

Après trois jours, Patton est évacué vers l'arrière. Il reste hospitalisé jusqu'au 18 octobre [64], avant de repartir pour Bourg, où il découvre dans son bureau un monceau de lettres visées par la censure et signées de parfaits inconnus : des soldats, des officiers, mais aussi des civils qui le félicitent pour sa bravoure et les brillants succès remportés par sa brigade [65] ; « Georgie » est de nouveau un héros national, et déjà des correspondants de

guerre le contactent pour rédiger des articles sur ses aventures de guerrier intrépide. Le 28 octobre, il conclut ainsi un courrier à son père : « Tu sais que j'ai toujours craint de n'être qu'un trouillard, eh bien, je commence à croire que je n'en suis pas un. On nous éduque dans la crainte de la mort, qu'on nous présente comme une chose terrible ; c'est une erreur : la mort n'est rien. Ça ne signifie pas que je souhaite mourir, mais je n'ai pas peur de la mort, et ce n'est pas elle qui m'empêchera de faire ce que je crois être mon devoir. »

Quelques semaines plus tard, exsangue et en plein chaos politique, l'Allemagne demande et obtient l'armistice. Le 11 novembre 1918, la convention est signée dans la clairière de Rethondes, à bord du wagon-salon du maréchal Foch ; le cauchemar a pris fin. Ce même jour, Patton fête ses trente-trois ans. Pour son action en France, il recevra la *Distinguished Service Cross* (DSC) et la *Distinguished Service Medal* (DSM), sans oublier une promotion au grade de colonel [66].

Contraint au repos, le Californien a tout loisir d'affiner sa vision de l'avenir du *Tank Corps* : « Les tanks ne sont pas de la cavalerie motorisée ou de l'infanterie blindée ; c'est une nouvelle Arme à part entière, qui a pour mission de faciliter la progression des fantassins sur le champ de bataille » ; une conception du char d'assaut autonome et indépendant des autres Armes, qui n'est encore partagée que par quelques autres en France, en Grande-Bretagne et bientôt en Allemagne.

Durant l'hiver 1918-1919, Patton recommence à s'ennuyer. Il espère un temps reprendre du service contre les bolcheviks en Russie, où a éclaté une terrible guerre civile entre « Blancs » et « Rouges ». Mais son espoir est vite déçu, et le bruit court qu'il est pressenti pour commander un bataillon de cavalerie en Allemagne. « Georgie » s'effondre ; à quoi bon s'être démené à ce point, pour finir à la tête de troupes d'occupation ? Voulant conserver le commandement de sa brigade et rentrer au pays, le colonel écrit alors à Pershing, en se faisant plus flatteur que jamais. Après avoir exposé ses souhaits, il termine sa lettre ainsi : « J'ai modestement essayé de modeler mon personnage sur le vôtre, et les quelques succès que j'ai remportés ne sont dus qu'à votre inspiration et à vous-même. » Et l'ancien *Bootlicker* de West Point sait toujours y faire, puisque *Black Jack* informe son protégé qu'il embarquera bientôt à Marseille avec ses hommes, pour retourner aux États-Unis.

7

LA GRANDE DEPRESSION

Le retour du héros

En mars 1919, Patton et ses tankistes embarquent à Marseille à bord du transport de troupes *Patria*. La traversée de l'Atlantique se déroule dans des conditions effroyables, du fait des tempêtes autant que des viandes avariées, mais la récompense du guerrier est à la hauteur de l'épreuve : son épouse l'attend sur le quai de New York, derrière une foule de journalistes avides d'interroger le héros sur les exploits de ses « monstres d'acier ». George Patton, encore colonel pour quelques mois, fait la une du *New York Herald*, du *Washington Post* et de nombreux journaux de Californie et de Virginie.

Tout en conservant le commandement de la *304th Tank Brigade*, Patton est reçu à Washington par des commissions d'« experts », dont la plupart n'ont jamais vu un char de leur vie. Il leur expose avec passion ses théories sur ce que devrait devenir le *Tank Corps* : matériels, organisation, entraînement et tactiques de combat. Fort de son expérience, l'officier est intimement persuadé que les chars révolutionneront l'art de la guerre ; il ne cache pas non plus son ambition de présider au développement d'une puissante armée cuirassée.

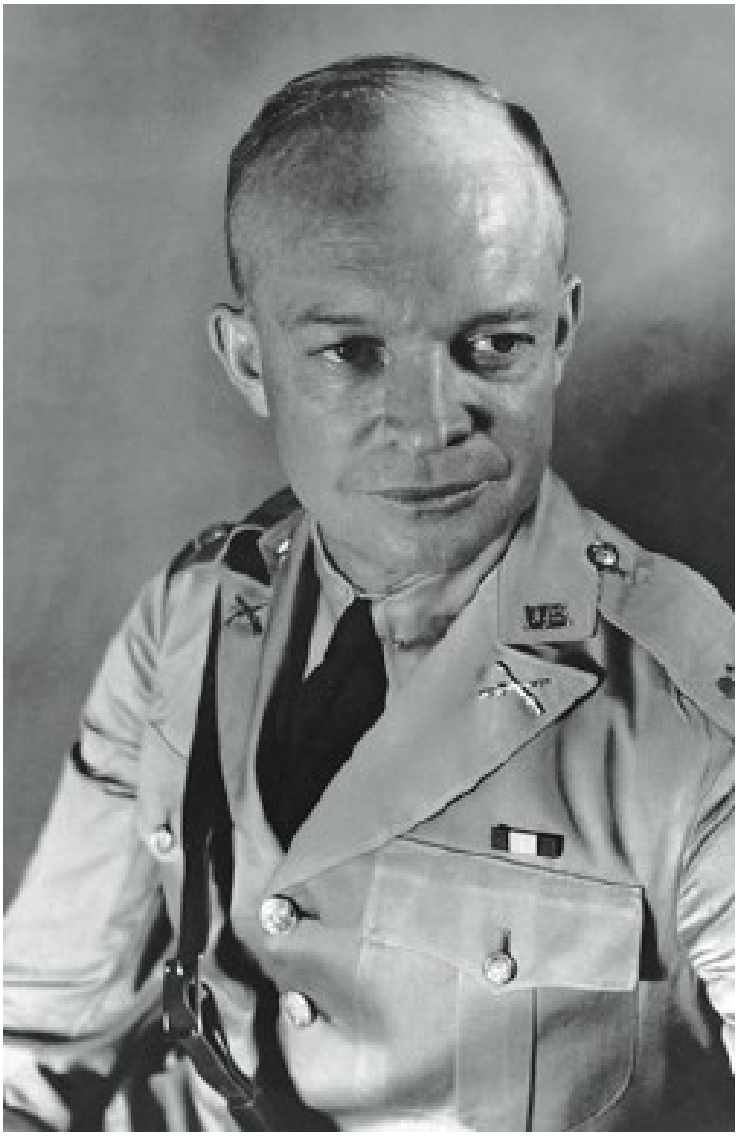
À la même époque, il rejoint sa nouvelle affectation : Camp Meade, dans le Maryland, où son unité est désormais encasernée. Sa famille, qui l'y rejoint peu après, est logée dans un baraquement en bois prévu pour héberger soixante-trois soldats. Les murs sont défraîchis, il n'y a pas de cuisine [67] et la plomberie est à l'agonie. Mais qu'importe, les Patton sont enfin réunis et leur foyer est si vaste qu'ils peuvent loger un gardien, un homme à tout faire, une nurse pour les filles, cinq domestiques mexicains et un cuisinier anglais, même si, par pédanterie, Monsieur aurait préféré un chef français. Tout cela, la famille peut largement se le permettre, à en juger par la présence des deux automobiles de luxe stationnées devant la maison ; il y a aussi une écurie de chevaux de race, que l'officier monte pour ses parties de polo ou ses chasses au renard, lorsqu'il ne s'adonne pas au whist bridge et au yachting avec des amis fortunés. Un tel train de vie fait

évidemment jaser, d'autant que Patton adopte au même moment un bull-terrier peu avenant, qu'il s'empresse de baptiser « Tank ». Se montrant digne de son nom, l'animal terrorise les cavaliers et leurs montures, ce qui suscite l'hilarité de « Georgie » et de nouveaux commentaires acerbes dans le voisinage.

« Georgie », « Bee » et leurs filles en 1920.

L'année 1919 marque aussi l'entrée en vigueur de la prohibition aux États-Unis. Fabrication, transport et vente de boissons alcoolisées étant désormais interdits, l'officier bricole un alambic [68] et se découvre des talents de bouilleur de cru. C'est aussi le cas d'un de ses proches voisins, qui se spécialise dans la production d'un gin infâme ; il se nomme Dwight Eisenhower. À bien des égards, « Ike » est l'exact opposé de « Georgie » : il est calme, réfléchi, pondéré, discret, pragmatique et objectif, là où son voisin est volcanique, fonceur, excessif, sanguin et fanfaron. Patton est issu de l'aristocratie du Vieux Sud et a connu une jeunesse dorée, tandis qu'Eisenhower est né dans un modeste foyer du Texas et a dû travailler

jeune pour financer son entrée à West Point. L'un a tout ce qu'il désire et dépense sans compter ; l'autre fait péniblement vivre sa famille avec une maigre solde d'officier et épargne le moindre dollar. Patton est un vétéran reconnu et décoré de la campagne de France, tandis qu'Eisenhower est demeuré éloigné des champs de bataille [69]. Si les deux hommes vont se lier d'amitié, c'est parce qu'une relation de sympathie s'est rapidement tissée entre « Bee » et « Mamie », l'épouse d'Eisenhower ; et c'est aussi et surtout parce qu'ils partagent une passion pour ce qu'un autre officier, un Français du nom de Charles de Gaulle, appellera bientôt « le moteur combattant ».



« Ike » Eisenhower, producteur de gin frelaté, général en devenir et futur président des États-Unis.

Vaine croisade

Il est vrai qu'à cette époque, hormis une copie du petit char Renault FT-17 baptisée M1917, l'industrie américaine n'a jamais produit en série que le Mk. VIII « Liberty », se traînant péniblement à 8 km/h. Ce mastodonte arthritique est arrivé trop tard pour participer aux combats de France, ce qui était sans doute préférable [70].

Mais une fois la paix revenue et la démobilisation achevée, tout cela est oublié, car l'Amérique tourne résolument le dos aux questions de défense comme de politique étrangère : la doctrine isolationniste refait surface, Washington se tient à l'écart de la Société des Nations, et le Congrès réduit drastiquement les dépenses militaires. En juin 1920, il vote le *National Defense Act* : l'armée sera composée de 200 000 hommes, chiffre ramené deux ans plus tard à 135 000. Les coupes claires opérées dans les finances sont telles que le budget alloué aux tanks s'élève à la somme dérisoire de 80 000 dollars ; à peine de quoi entretenir les moteurs. Cette politique à court terme entraîne la dissolution du *Tank Corps* et la répartition des chars au sein de l'infanterie, qui compte bien les « tenir en laisse », annulant ainsi leurs principaux atouts : vitesse, mobilité et puissance de feu. La cavalerie ne pouvant posséder d'engins de combat chenillés, elle devra se contenter d'automitrailleuses et camoufler ses rares prototypes de chars sous la désignation d'automitrailleuses. C'est un désastre !

Tout cela s'oppose radicalement aux vues de Patton et d'Eisenhower, comme à celles du Britannique Fuller ou de l'Allemand Guderian. Car vainqueurs et vaincus ont commencé à tirer les leçons d'une guerre qui a vu s'imposer l'avion, le char et la radio. Dans leurs nations respectives, ils militent pour que le tank devienne une Arme autonome, au même titre que la cavalerie, l'artillerie et l'infanterie. Aux États-Unis, le tandem d'officiers fait cause commune pour tenter d'influencer l'état-major et sauver le *Tank Corps*. Ils multiplient les démonstrations devant des parterres d'officiers sceptiques et rédigent des articles qu'ils font publier dans les revues de l'armée. Mais à force d'insister, ils agacent : menacé de cour martiale, « Ike » rentre dans le rang. Patton, lui, est plus difficile à intimider et lors d'une conférence réunissant officiers et responsables civils, il ne mâche pas ses mots : « Au regard de l'opinion prévalant en Amérique, qui consiste à penser que les soldats sont les moins qualifiés de tous pour évoquer les questions militaires, et que leurs années d'entraînement et d'instruction ne

sont rien comparées au savoir inné dont peuvent se prévaloir sur ces questions les avocats, les médecins ou les pasteurs, je suis probablement coupable d'une grande hérésie en venant audacieusement vous présenter le point de vue d'un tankiste sur les tanks. »

Suit un brillant plaidoyer en faveur du *Tank Corps*, qui restera sans effet : l'Amérique va détruire son embryon de troupes mécanisées, annulant d'un trait l'expérience acquise par ses premiers tankistes et la possibilité de développer des engins modernes. Les États-Unis prendront ainsi un important retard technologique sur les puissances européennes, une situation qui perdurera jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, et même au-delà.

Mais pour l'heure, Patton doit se résigner à quitter le commandement de « sa » *304th Tank Brigade*, qui n'a plus que quelques mois à vivre. Son départ se fait à l'issue d'une poignante cérémonie clôturée par un défilé, au cours duquel le Californien a du mal à contenir ses larmes. Découragé, il écrit peu après à sa sœur : « Le pays et l'armée sont dans un désordre de tous les diables, et ce n'est pas près de changer. Nous sommes comme des gens descendant une superbe rivière sur un confortable bateau et qui, entendant au loin le vacarme d'une cascade qui ne tardera plus à les engloutir, veulent se persuader que c'est seulement le bruit du vent dans les arbres. Nous sommes en train de nier les leçons de l'Histoire. Même les plus éclairés de nos politiciens sont aveugles et se bercent d'illusions. »

Pédagogie

À l'été de 1920, rongé par l'amertume [71], Patton envisage de quitter l'*Army*. Mais ne connaissant aucun autre métier, il se résigne à retourner à son Arme d'origine : la cavalerie. Comme tant d'autres, il va alors errer de garnison en garnison et subir les tourments d'un entre-deux-guerres ennuyeux. À Fort Myer, en Virginie, il se retrouve dans la même situation que ses adversaires d'hier, privés de moyens dans une *Reichswehr* interdite de chars et d'armements lourds. Comme les Allemands, il réagit en privilégiant l'instruction des cadres, et partout où il passe, il insiste sur la formation des troupes : « Les guerres sont menées grâce aux armements, mais ce sont les hommes qui les gagnent. C'est l'état d'esprit des soldats qui permet de remporter la victoire. »

Patton ne laisse rien passer. Il commence à se rendre célèbre pour ses coups de gueule émaillés de jurons et de termes salaces, un « langage [72] » qu'il cultive à loisir pour mieux se faire comprendre de la troupe, et créer avec elle un sentiment de proximité afin d'en tirer le meilleur parti. Dans quelques années, tout cela lui permettra de prononcer d'inoubliables *pep talks*, des harangues qui feront intégralement partie de la « légende Patton ». Chez ses officiers, qui « ne doivent jamais montrer le moindre signe de doute, de découragement ou de fatigue », Patton cherche à développer un esprit de sacrifice fondé sur l'honneur et l'abnégation. À cet effet, il leur lit longuement ses propres textes, marqués d'une empreinte familière : « Nous, officiers de l'armée, ne sommes pas seulement des membres de la plus ancienne des professions honorables, mais aussi les représentants modernes des demi-dieux et des héros de l'Antiquité. Au temps de la chevalerie, les seigneurs étaient autant admirés pour leur courtoisie et leur comportement honorable que pour leur courage et leur mépris de la mort. De leur noblesse et de leur bienveillance est né le mot gentilhomme. Soyons gentils, c'est-à-dire bons et respectueux des droits des autres. Mais comportons-nous aussi en hommes, sans peur et infatigables dans la volonté de faire leur devoir. » La suite n'étonnera pas non plus, venant du *Bootlicker* de West Point et de l'orgueilleux petit-fils de « Frenchie » : « Si les choses vont mal, un général doit aller de l'avant et rallier lui-même ses hommes. En cas de panique, il montrera la plus ferme résolution, se faisant tuer si nécessaire. Et si ses hommes sont contraints au repli, alors ce général ne devra pas survivre, car rien n'est plus pathétique et plus futile qu'un général ne vivant que pour expliquer sa défaite ! »

En septembre 1923, notre homme rejoint Fort Leavenworth, dans le Kansas, pour y suivre les cours d'état-major, un passage obligé pour quiconque souhaite gravir les échelons de la hiérarchie militaire. Ce travailleur acharné dévore et annote des traités de stratégie, se constituant ainsi une impressionnante documentation. Soir après soir, il s'enferme dans ses quartiers, après s'être discrètement massé le cuir chevelu avec une étrange lotion, un produit miracle au coût astronomique réputé stopper la chute des cheveux ; à condition cependant « de placer son crâne sous une ampoule électrique bleue », indique le mode d'emploi. Évidemment, Patton, qui redoute la calvitie car synonyme de vieillesse, s'est aussitôt empressé d'en acheter une pour en équiper sa lampe de bureau ! Les difficultés liées à sa dyslexie le contraignent à redoubler d'efforts, mais il est motivé et sort

finalement parmi les 25 premiers d'une promotion de 300 élèves, ce dont il tire une immense fierté. C'est à cette occasion qu'il édicte une règle d'or : « À la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres, de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre » ; ce qu'il résumera ensuite pour la troupe, en expliquant que le meilleur moyen de battre un ennemi est encore « de l'attraper par les couilles et de lui botter le cul ! ».

Avec Eisenhower, désormais commandant, Patton entretient une relation épistolaire portant sur l'analyse des progrès européens en matière de mécanisation des armées. L'année suivante, lorsque « Ike » suit à son tour les cours d'état-major, Patton lui envoie son cahier de notes de Fort Leavenworth, ce qui lui fera dire ensuite qu'Eisenhower lui doit d'avoir décroché son brevet d'état-major ! Pure vantardise, mais Patton cultive assidûment l'autosatisfaction.

L'enfer au paradis

En 1924, l'orgueilleux commandant et sa famille [73] partent pour Hawaii ; c'est un petit paradis, que le caractère volcanique du père de famille va bientôt transformer en un véritable enfer. Peu après son arrivée, il commence à critiquer son supérieur, le général Smith, en rédigeant des comptes rendus qu'il adresse directement à Washington, sans respecter la voie hiérarchique. Ces procédés irritent à tel point qu'on finit par le relever de ses fonctions et il est mis en disponibilité pour quelques mois. À Hawaii, notre homme fait aussi la connaissance d'un jeune officier nommé Omar Bradley. Il est aussi réservé que « Georgie » est éruptif, cependant les deux hommes se respectent : une amitié vient de naître, qui est promise à un bel avenir. Lors du départ de Patton en avril 1928, Smith, peu rancunier et certainement soulagé, écrira dans son dossier : « Élément de grande valeur, irremplaçable en cas de conflit mais insupportable et ingérable en temps de paix. » On pouvait craindre pire, et l'intéressé y verra même un compliment.

Au fond, les Années folles ennuient profondément Patton, qui se morfond dans l'attente d'une nouvelle guerre jugée inévitable ; il l'appelle même de ses vœux, pour pouvoir exercer son métier de soldat et vivre enfin sa destinée de grand général, même s'il n'est encore que commandant. Mais

les années passent et se ressemblent : l'Amérique reste isolationniste et aucun conflit d'envergure ne se profile à l'horizon. Dépité, le Californien perfectionne alors son français, écrit des poésies, lit énormément, joue aux cartes, monte ses pur-sang, part à la chasse, pratique le polo, navigue à la voile et accumule les accidents ! À l'approche de la quarantaine, son dossier médical est aussi épais qu'un annuaire : outre les séquelles de ses blessures de guerre, on y trouve une vingtaine de fractures et autant de traumatismes, dont certains au crâne et qui n'ont rien de bénin ; accessoirement, il souffre aussi d'une myopie aisée à corriger, à condition de porter des lunettes, ce qu'il se refuse à faire, de peur de paraître son âge. Il se montre colérique envers ses subordonnés, truculent avec ses amis, et se lamente le plus souvent sur son sort. Bref, il se comporte en enfant gâté et menace de sombrer dans la dépression.

Krach

En 1929, de retour à Washington, le Californien s'apprête à suivre les cours de l'*Army War College*. Mais il n'est pas le seul concerné par la dépression : entre le 24 et le 29 octobre, la Bourse de New York enregistre de sévères turbulences ; Wall Street s'affole, les cotations chutent et les ventes massives de titres s'enchaînent à un rythme endiablé. La bulle spéculative éclate, et par un effet de dominos, l'économie s'effondre en quelques mois ; les banques font faillite, entraînant leurs clients avec elles, des millions d'Américains perdent leurs économies et le flot de sans-abri ne cesse de grossir. Les deux années suivantes n'apporteront aucune amélioration.

Wall Street s'écroule, l'Amérique s'affole.

En 1932, le désarroi social a même empiré ; fidèle à la politique libérale du Parti républicain dont il est issu, le président Herbert Hoover ne prend aucune mesure particulière et choisit de « laisser faire » le marché. Cette même année, Patton quitte l'*Army War College* avec tous les honneurs, ainsi qu'en atteste son dossier personnel : « Officier combatif et très capable. Étudiant infatigable. Aptitude à prendre un commandement de haut rang : supérieure ; aptitude à intégrer l'État-Major général des armées : supérieure ; aptitude particulière : indubitablement doué pour le commandement ; niveau de connaissances théoriques : supérieur. »

Que demander de plus ? Le brillant officier retrouve Fort Myer, où il prend la tête du *3rd Cavalry Regiment*. Puisqu'il est géographiquement proche de Washington DC et des plus hautes sphères de l'armée, son moral remonte. Aussi habile qu'ambitieux, il se consacre au développement d'un réseau relationnel et fréquente les grands hommes du moment : généraux, sénateurs, diplomates et hommes d'affaires se croisent à l'occasion des cocktails organisés par « Bee ». Plus que jamais, cette épouse dévouée sert les intérêts de son mari, qui sait se faire séducteur et cultiver son image de gentleman du Vieux Sud, avec un réel succès auprès de certains. Le secrétaire d'État Stimson [74] estime de longue date l'officier, qui le lui rend

bien. C'est aussi le cas de l'ancien vice-président des États-Unis, Charles Dawes, qui demeure très influent à Washington.

Dans le cas du chef d'état-major Douglas MacArthur, croisé en France en 1918, les choses sont déjà plus complexes : Patton admire son style et son allure, au point de le qualifier en privé de *prima donna*, un grand compliment dans sa bouche. MacArthur, lui, s'intéresse aux théories de Patton sur la guerre mécanisée, mais étant orgueilleux, mégalomane et paranoïaque, il se méfie de l'ancien héros du *Tank Corps* ; c'est que les deux hommes ont en commun un caractère difficile et une ambition dévorante, et qu'ils pourraient entrer en compétition s'ils venaient un jour à combattre sur le même théâtre d'opérations. Avec Eisenhower, en revanche, Patton est toujours à l'aise, sans doute parce qu'il s'estime supérieur à son ami ; celui-ci est certes sorti breveté de l'*Army War College* en 1928 et il sert désormais au secrétariat à la Guerre, le cœur du système militaire américain. Mais pour Patton, « Ike » n'est qu'un gratte-papier qui commande un bataillon de secrétaires jonglant avec des dossiers poussiéreux. Bref, un fonctionnaire en uniforme plutôt qu'un véritable guerrier.

Entre-temps, la Grande Dépression poursuit ses ravages et l'agitation populaire gronde. Au printemps de 1932, 17 000 vétérans de la Grande Guerre convergent sur Washington pour réclamer leur dû. Ayant touché une solde dérisoire durant leur période d'engagement au front, les *Doughboys* avaient obtenu en 1924 que l'État fédéral leur verse un capital garanti de 1 500 dollars, mais seulement en 1945. Or, du fait des difficultés financières nées du « Jeudi noir », nombre de ces vétérans, se retrouvant dans le dénuement le plus total, ont décidé de s'adresser aux autorités politiques du pays, afin qu'une partie de ce « bonus » leur soit versée par anticipation ; mais le pouvoir a fait la sourde oreille. Souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, ces *Bonus Marchers* entendent faire pression sur le Congrès. Aux quatre coins de la ville, ils établissent des campements de tentes et de baraques de fortune. Mais en juillet 1932, un ancien combattant est tué par un policier, et cela met le feu aux poudres. Persuadé que des agitateurs communistes ont infiltré les groupes de protestataires, Hoover ordonne à la police et à l'armée de raser les bidonvilles et d'en chasser leurs occupants, sans recourir à la violence et encore moins aux armes. MacArthur interprète toutefois très largement ses instructions, en autorisant l'usage des gaz lacrymogènes et en faisant distribuer aux troupes

baïonnettes, fusils, mitrailleuses et grenades. Eisenhower est responsable de la logistique et Patton doit se préparer à engager ses cavaliers contre les *Bonus Marchers*. S'il les considère comme manipulés, il n'en éprouve pas moins à leur égard une certaine compassion : « De pauvres ignorants, privés d'espoir et n'ayant pas l'intention de nuire, mais dont les rangs ont été rejoints par des malveillants incontrôlables. »

28 juillet 1932 : les cavaliers de Patton se préparent à charger les vétérans.

Mitrailleurs circulant en camion dans les rues de Washington DC.

Dans la nuit du 28 juillet, un bataillon de fantassins, le régiment de cavalerie de Patton, une compagnie de chars et des centaines de policiers se déploient pour en finir. L'assaut est donné peu avant l'aube. Les campements sont incendiés, et en quelques heures, tout est fini. Les vétérans, écœurés, rentrent chez eux, tandis que les dépouilles de trois d'entre eux sont discrètement évacuées et que des centaines de blessés sont conduits sans ménagement vers les hôpitaux de la région. MacArthur est satisfait. Hoover, lui, comprend aussitôt que cette répression violente a dégradé son image, qui n'en avait pas besoin… Et, de fait, il perdra les élections au profit de Franklin Roosevelt. Patton, lui, a rempli sa mission, en faisant charger les manifestants par ses cavaliers, avec interdiction d'ouvrir le feu et d'employer la partie effilée de leurs sabres. Pourtant, cette opération laissera au commandant un goût amer : c'était « le genre de mission le plus désagréable dans le service », car certainement le moins valorisant pour un officier de sa trempe. Et puis surtout, des journalistes ont identifié parmi la foule des vétérans un certain « Joe » Angelo, celui-là même qui avait secouru Patton en 1918. Et très vite, on trouve dans la presse des titres peu flatteurs tels que : « Le commandant chasse le vétéran qui lui avait sauvé la vie en France [75] ! »

Décombres d' un bidonville érigé par les *Bonus Marchers*.

Un visionnaire

En mars 1934, « Georgie » est enfin promu au grade de lieutenant-colonel. Deux mois plus tard, il est convié à assister, dans le Kansas, aux manœuvres de la seule unité de cavalerie qui soit partiellement mécanisée, mais c'est un exercice, sans lendemain. Au printemps de 1935, il reçoit sa nouvelle affectation : Hawaii, où il exercera les fonctions de G2 (officier d'état-major chargé du renseignement). Ce retour dans le Pacifique est pour lui une catastrophe car, à bientôt cinquante ans, il redoute d'être écarté d'un futur théâtre d'opérations et de manquer ainsi son rendez-vous avec le destin. Une fois encore, il envisage de quitter l'armée. Pourtant, l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne, les fanfaronnades de Mussolini et les conquêtes de l'Empire nippon lui font penser qu'une grande conflagration

se prépare. Il part donc attendre sagement à Hawaii que l'Amérique s'éveille aux réalités du monde.

« Sagement » n'est peut-être pas le mot qui convient : anxieux, le Californien boit plus que de raison [76], s'empiffre au point de devoir subir des lavages d'estomac, prend des risques insensés pour sa vie, indispose ses supérieurs, tyrannise ses subordonnés, trompe sa femme et passe sans cesse d'une bruyante euphorie à une profonde mélancolie. Pour ses cinquante ans, il refuse de quitter le lit pendant deux jours…

« Georgie », « Bee » et des amis à Hawaii.

Mais restant un professionnel de la guerre, il n'oublie pas que sa mission consiste à collecter des renseignements sur toute puissance pouvant menacer la sécurité des îles Hawaii. Or, l'adversaire potentiel de l'Amérique dans cette partie du globe est sans conteste le Japon : s'étant lancé dans une sanglante guerre d'agression contre la Chine, l'empire du Soleil-Levant ambitionne d'étendre sa sphère d'influence à tout le Pacifique, afin d'acquérir les matières premières nécessaires à son expansion industrielle et militaire. Patton étudie donc la possibilité d'une attaque de sa part, afin de mieux déterminer les moyens défensifs à mettre en œuvre. Il imagine « l'arrivée par surprise d'une force expéditionnaire

japonaise, de nuit, sans déclaration de guerre préalable, jusqu'à environ 300 km d'Oahu [77]. Cette flotte serait protégée par un écran de sous-marins postés aux abords immédiats de Pearl Harbor. L'attaque principale s'effectuerait au moyen de chasseurs et des bombardiers de la Marine impériale embarqués à bord des porte-avions ; ils s'en prendraient aux terrains d'aviation, à la base des sous-marins et à tous les navires de surface au mouillage, à l'aide de bombes et de gaz de combat ». Ce stratège averti considère également comme probable que des agents japonais, infiltrés dans l'importante communauté nippone vivant sur l'île, renseigneraient l'ennemi et saboteraient des objectifs militaires vitaux.

Partant de ce constat, Patton propose des contre-mesures remarquablement adaptées : renforcement des défenses antiaériennes de Pearl Harbor, déploiement de filets antitorpilles pour protéger les grandes unités navales, installation d'une puissante artillerie côtière, allongement du rayon d'action des patrouilles aériennes et installation de moyens de détection acoustique à Midway. Malheureusement, il préconise aussi l'internement préventif de tous les Japonais et *Nisei* [78] d'Hawaii. Objectif ? Tout simplement les prendre en otages, en exerçant sur eux des représailles le cas échéant ! De telles mesures adoptées en temps de paix seraient diplomatiquement catastrophiques et la *Navy*, agacée par le fait qu'un ex-tankiste s'occupe de ses affaires, profite de cette maladresse pour décrédibiliser l'ensemble du rapport, avec les conséquences que l'on sait [79].

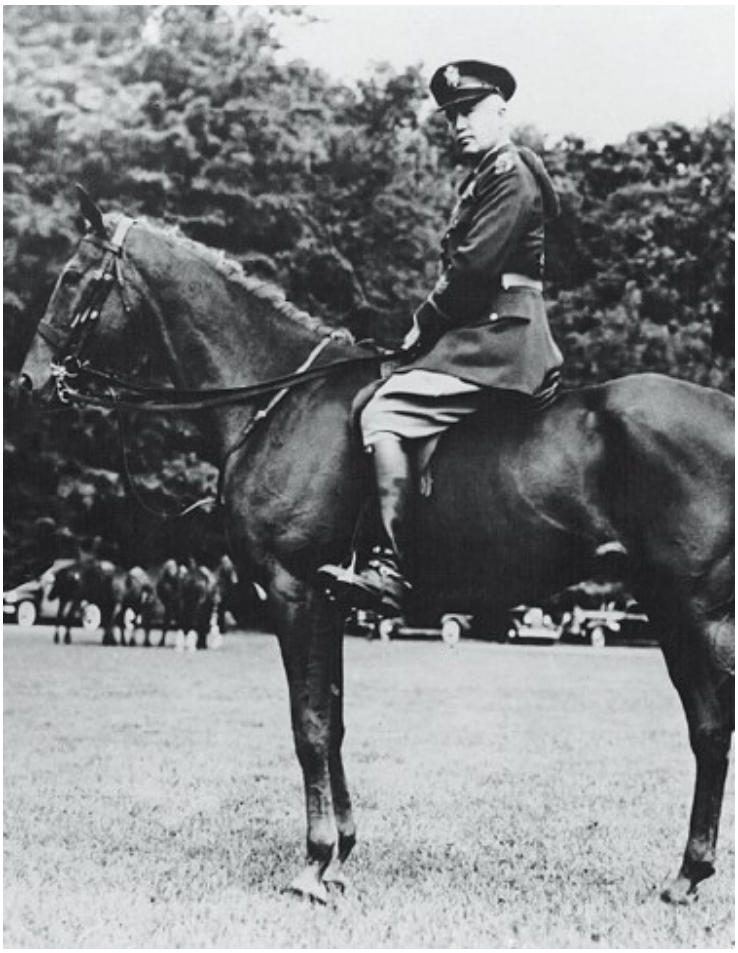
Brutale dépression

De retour sur le continent en 1937, Patton connaît une phase dépressive aiguë, débouchant cette fois sur un état quasi suicidaire. Blessé à la jambe lors d'une nouvelle chute de cheval, il doit être hospitalisé avec de graves complications : après une hémorragie interne et une phlébite, il échappe de justesse à l'embolie cérébrale qui lui aurait été fatale. Durant sa longue convalescence, le patient se fait très difficile ; il n'est plus que l'ombre de lui-même. Et pour comble de malheur, son accident fait l'objet d'une enquête diligentée par l'armée pour établir si le cavalier était en état d'ébriété au moment des faits. Dans l'affirmative, il risquerait d'être renvoyé à ses foyers. Un départ forcé, après tant d'années de sacrifices,

alors même qu'une guerre se prépare ? L'enquête n'aboutit pas, mais Patton « se désagrège », *dixit* l'une de ses filles. D'odieux et agressif, il devient aigri et violent, et bat même l'un de ses chevaux jusqu'au sang à l'aide de sa béquille. Il lui faudra huit longs mois pour remonter la pente et se remettre en selle, au propre comme au figuré. Durant toute cette épreuve, sa fidèle épouse ne cesse de le soutenir, mais de guerre lasse, elle est au bord de la rupture.

Après un bref passage à Fort Clark, au Texas, Patton, qui vient d'être promu colonel, retrouve en 1938 la Virginie, Fort Myer, le *3rd Cavalry Regiment* et le microcosme de Washington DC. Le convalescent reprend goût à la vie, car en Chine, rien ne semble pouvoir arrêter la machine de guerre nippone : Pékin, Shanghai, Nankin, Qingdao et Canton sont occupées tour à tour. En Europe, la sanglante guerre civile espagnole tourne à l'avantage de Franco, alors qu'on assiste au réarmement massif des armées du Reich, à l'annexion de l'Autriche, à l'affaire des Sudètes et à l'humiliation de Munich. Ce sont autant de désastres qui rassurent Patton quant à l'imminence de « sa » guerre ; après la conférence de Munich, il écrira à Eisenhower : « J'ai toujours bon espoir que la situation en Europe ne soit qu'une accalmie avant la tempête. » Il prend même les devants en décidant d'aguerrir, ses soldats par des exercices à balles réelles ; c'est formellement interdit, mais le colonel, qui connaît par cœur « ces stupides règlements écrits pour de foutus crétins », sait en oublier certains à l'occasion.

Lecteur vorace, le Californien est l'un des premiers officiers américains à prendre connaissance des ouvrages de Guderian et de Rommel, traduits et commentés par l'*Intelligence Service*. Ce sont surtout les écrits de Guderian, le « père des Panzers », qui le fascinent par leur caractère innovant. Patton n'est pas foncièrement antiallemand. Il s'est même lié d'amitié avec l'attaché militaire du Reich à Washington, le général Friedrich von Bötticher, avec lequel il partage la passion de l'histoire militaire, notamment celle de la guerre de Sécession. Les deux hommes arpentent ensemble les anciens champs de bataille de Virginie, et Bötticher figure toujours sur la liste des convives lors des soirées données par les Patton [80].



Patton : cavalier élégant, mais officier intransigeant.

Des sympathies, Beatrice en a aussi pour l'épouse du président Roosevelt, Éléonore, qui pratique l'équitation aux environs de Fort Myer. Les deux femmes deviennent proches, ce que le mari de « Bee » voit naturellement d'un bon œil. Pourtant, à la veille du plus grand conflit de tous les temps, ce n'est pas madame Roosevelt qui va propulser le colonel sur le devant de la scène, mais un général discret, George Marshall.

8

L'APPEL DU DESTIN

« L'organisateur de la victoire [81] »

De retour aux États-Unis en 1919, George Marshall a vécu un entre-deux-guerres peu exaltant, mais passionné par l'instruction, il a enseigné à l'*Army War College* de Washington, à l'*Infantry School* de Fort Benning et à la *National Guard* de Chicago, autant de postes permettant de repérer les jeunes officiers prometteurs. En homme pragmatique et prévoyant, Marshall tient un petit carnet noir dans lequel il note l'identité de ces « talents de demain » : Bradley, Bedell Smith, Eisenhower, Stilwell, Fredendall et Patton font partie du nombre. En face du nom de chacun, il inscrit leurs qualités et leurs défauts. Nul doute que le caractère fonceur de Patton, rencontré en France et discrètement « suivi à la trace » depuis lors, aura été apprécié par Marshall, lui-même réputé pour son impatience.

Au cours de l'été 1938, le colonel rejoint l'état-major de l'armée, où il travaille avec le général Craig ; une fonction qui l'amène à rencontrer régulièrement le président Roosevelt, qui apprécie le personnage et son sens de l'organisation. C'est ainsi que le 1er septembre 1939, jour de l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht, Marshall est nommé chef d'état-major, avec le grade de général. La Seconde Guerre mondiale vient d'éclater en Europe, et si l'homme de la rue aspire plus que jamais à la neutralité, Roosevelt comme Marshall savent bien qu'à terme, le pays devra entrer dans le conflit. Mais en a-t-il seulement les moyens ?

Le constat dressé par Marshall est édifiant à cet égard, et il a de quoi faire frémir les plus optimistes. Avec 165 000 [82] soldats professionnels, dont 12 000 officiers, l'Army représente à peine l'équivalent de trois corps d'armée ; une force insignifiante qui la place au 16e rang mondial, derrière les armées roumaine et turque. Et ce n'est pas tout : du fait des coupes budgétaires des deux décennies précédentes, le matériel est obsolète et usé jusqu'à la corde ; les casernes sont délabrées et inadaptées à une mobilisation de masse ; les casques et les tenues de combat sont désuets ; les fusils sont anciens et les armes automatiques rares ; les mitrailleuses

datent de la Grande Guerre ; l'artillerie est squelettique ; les stocks de munitions et de pièces détachées sont au plus bas ; le parc automobile est réduit à une peau de chagrin ; les canons antichars et antiaériens manquent ; le gros de la cavalerie évolue encore à cheval, et tout est à l'avenant !

Marshall et Stimson, deux personnages-clefs dans la vie de Patton.

En matière de chars, les avertissements de Patton étaient prémonitoires : à l'heure où les Panzers, regroupés en divisions autonomes, déferlent sur la Pologne, l'état des lieux du parc mécanisé américain est catastrophique ; les M1917 ont été retirés du service, mais leurs successeurs, les *Light Tanks* M2, peinent à sortir des chaînes d'assemblage de Rock Island. Les cadences de production y sont si lentes qu'en 1935, seuls dix exemplaires ont été construits. Certes, 300 nouvelles machines suivront dans les trois ans, mais cela ne représente que la dotation théorique d'une seule division blindée. Et encore ces chars ne sont-ils armés que de mitrailleuses : au mieux peuvent-ils servir à entraîner des tankistes ou à impressionner les enfants lors des parades nationales ! Seule la variante M2A4 emportera un canon de 37 mm

en tourelle, mais elle ne commencera à être produite qu'en mai 1940, alors qu'elle sera déjà dépassée par les matériels européens.

Light Tank M2 défilant devant le Capitole, siège du Congrès des États-Unis.

Les antédiluviens « Liberty » ont été vendus aux Canadiens en 1934, au prix de la ferraille. Il faut attendre encore quatre ans pour que leur remplaçant soit mis à l'étude ; motorisation, train de roulement et châssis sont bien conçus, mais il s'agit toujours d'un char d'infanterie. Triomphant en 1918, un tel engin n'a plus sa place sur les champs de bataille de 1939. Faute de mieux, on décide tout de même de le produire ; baptisé *Medium Tank* M2, il gagne bientôt le surnom de « Mae West », en raison de ses rondeurs évoquant la plastique avantageuse de l'actrice hollywoodienne. Détail qui a son importance : lorsque Marshall prend ses fonctions, moins de vingt *Medium Tanks* sont en commande !

À l'automne 1939, l'*Army* est donc dans un état pitoyable, et en outre cadenassée par des officiers conservateurs. Victime de luttes d'influence stériles, la grande institution s'est sclérosée, se bornant à s'inspirer vaguement du modèle français de 1918. Contrairement à certains de leurs homologues européens, les généraux américains n'ont pas cherché à rénover en profondeur leurs tactiques et leurs doctrines d'engagement [83]. Le défi qui attend Marshall est donc titanesque : transformer au plus tôt un

embryon d'armée entraîné à la parade en une machine de guerre puissante et moderne !

Le temps des prophètes

En prenant son commandement, Marshall hérite de *Quarters One*, un somptueux logement de fonction situé dans l'enceinte de Fort Myer, la caserne de Patton. Le hasard fait bien les choses, et il peut même les améliorer. Pour « Georgie », être le voisin du chef d'état-major de l'*Army* en temps de guerre, c'est déjà une occasion d'avancement extraordinaire, mais *Quarters One* étant temporairement en réfection, c'est à l'évidence un coup de pouce du destin !

N'écoutant que son sens de l'hospitalité, Patton propose à Marshall de l'héberger jusqu'à l'achèvement des travaux. Offre acceptée, au ravissement du Californien qui s'empresse d'annoncer à son épouse : « George Marshall va venir habiter à la maison ! Je pense que mon charme naturel fera son œuvre. » Grands crus français, cocktails élaborés, tabac de luxe, mets raffinés [84], le colonel va littéralement se plier en quatre pour recevoir son invité. Nul ne saura jamais ce que les deux hommes – qui en viennent rapidement à s'appeler par leurs prénoms – se sont dit durant ces soirées d'automne, dans le salon des Patton, mais une chose est certaine : Marshall est conforté dans l'idée que son hôte est un atout de poids pour l'*Army*, et qu'il aura bientôt un rôle important à jouer.

Le couple Patton, leur fille Béatrice et leur trio de molosses à Fort Myer.

L'effondrement de la Pologne, terrassée en quelques semaines par les Panzers, propulse le tank à la une des quotidiens du pays, au point que l'Amérique, un peu crédule, semble redécouvrir l'existence des « monstres d'acier ». Ici ou là, des journalistes s'interrogent sur le fait de savoir si les États-Unis ont assez de chars pour assurer leur défense. Question sans objet, puisque le pays n'est menacé par personne ; mais pour Marshall, la paranoïa ambiante représente une occasion rêvée de faire triompher la cause des blindés. Et pour parvenir à ses fins, le chef d'état-major va faire appel à un cavalier émérite, défenseur acharné de la mécanisation des troupes : le général de brigade Adna Chaffee.

Vétéran de la Grande Guerre, Chaffee est un officier qui n'abandonne jamais, en dépit du cancer qui le ronge à petit feu. Depuis 1938, il commande le *7th Cavalry Regiment*, qu'il a restructuré pour en faire une unité totalement motorisée et partiellement blindée. C'est sur cette expérience qu'il s'appuie pour prôner la création de l'*Armored Force*, une entité autonome de l'infanterie et de la cavalerie, composée de divisions blindées inspirées du modèle allemand.

Convaincu de la justesse des vues de Chaffee, Patton lui emboîte le pas, avec la bénédiction de Marshall. Ces prises de position sont naturellement suivies de réactions virulentes de la part des conservateurs qui hantent encore les états-majors américains à la fin de l'année 1939. Marshall se retrouve donc en position d'arbitre entre deux courants opposés, et il décide habilement de mettre à profit les manœuvres du printemps 1940 pour les départager.

Guerre en Louisiane

Pour ces manœuvres annuelles devant débuter le 9 mai 1940, l'*Army* jette son dévolu sur la région d'Alexandria, en Louisiane, ainsi que sur une partie limitrophe du Texas. Avec ses épais sous-bois, ses marais insalubres, ses cours d'eau, ses chemins de terre boueux, ses champs de céréales et son climat capricieux, la Louisiane est l'endroit idéal pour que « Rouges » et « Bleus » puissent « s'étriper » en toute quiétude. Plus de 8 800 km^2 ont ainsi été réservés pour ce *wargame*, placé sous la haute direction du général Embick, commandant de la *3rd Army*.

Trois exercices de trois jours répondent à des problématiques opérationnelles et tactiques observées pendant la campagne de Pologne ; un quatrième a été ajouté à la dernière minute : un largage de parachutistes calqué sur celui réussi par les Allemands lors de l'invasion de la Norvège [85]. Mais deux exercices prédominent, tant ils sont cruciaux pour l'avenir de l'*Army* : une division blindée peut-elle manœuvrer efficacement sur un terrain aussi difficile que celui de la Louisiane ? Les unités motorisées étant plus mobiles et plus rapides que les formations de cavalerie, qui sortirait vainqueur d'une rencontre les opposant ?

À l'approche de ces manœuvres qui s'annoncent décisives pour l'*Army* et pour sa carrière, le colonel Patton, qui ne quittait déjà plus Marshall depuis son arrivée à Fort Myer, se fait encore plus pressant, usant de subterfuges aussi naïfs que maladroits : invitations à dîner, promenades à cheval, tout est bon pour attirer l'attention du grand homme. Marshall voit clair dans ces stratagèmes, sans que cela modifie son opinion du colonel, à qui il demande d'être observateur lors des manœuvres.

Le colonel s'entretenant avec le général Embick, lors des manœuvres de Louisiane.

La grande affaire démarre donc à l'aube du jeudi 9 mai 1940. Marshall est aux premières loges, Eisenhower n'est pas loin, Patton arbore son brassard d'observateur, comme Bradley et tant d'autres futurs généraux de la Seconde Guerre mondiale. Même des hommes politiques se sont déplacés pour observer les différents exercices et se faire une opinion sur l'état des forces américaines. Une *Provisional Armored Division* [86] a été formée pour la circonstance ; elle sera opposée à la prestigieuse *1st Cavalry Division* du général Kenyon Joyce.

Dès les premières heures, en dépit d'un monstrueux embouteillage, la division cuirassée révèle tout son potentiel offensif ; aux ordres de Joseph Stilwell, chef agressif [87] et promis à un bel avenir, elle domine littéralement l'exercice. Débouchant du nord de la Louisiane, les colonnes mécanisées percent le dispositif de « l'ennemi » et se répandent sur ses arrières. Le rythme imposé par les tankistes est si rapide que les cavaliers de Joyce sont hors d'état de réagir, et leur effondrement est si brutal qu'une rumeur se met même à enfler : des arbitres auraient triché pour avantager les chars ! Mais toute enquête paraîtra superflue.

Colonne de « Mae West ».

Enthousiaste, Patton note dans ses carnets : « Bien que confrontés aux tanks, les officiers de la division de cavalerie ont cru possible de mener les combats depuis leurs QG, en se contentant d'étudier des cartes et en passant des coups de téléphone, se croyant encore dans une guerre statique comme celle de 1918. Ils ont perdu faute de pugnacité, et parce qu'ils ne commandaient pas vraiment leurs hommes : leurs ordres parvenaient aux troupes avec un retard si important qu'ils étaient déjà caducs avant même d'être exécutés. Un chef doit être sur la ligne de contact. Il doit observer, décider et agir ! » C'est déjà un point de vue qui prédomine au sein de la Wehrmacht…

« *Panzers for us too* [88] ! »

C'est que, par une ironie du sort, les manœuvres américaines se déroulent au moment précis où les Panzers de Guderian et Rommel déferlent vers l'Ouest, en passant par le massif ardennais, pourtant réputé impraticable pour les tanks. En quelques heures, les cohortes mécanisées allemandes franchissent la Meuse, avant d'entamer leur célèbre « coup de

faux » qui s'achèvera sur les plages de la mer du Nord. On ne connaît que trop bien la suite.

En Amérique, les images de Louisiane et celles venue d'Europe se conjuguent dramatiquement pour faire apparaître le retard de l'*Army*. La réalité qui s'impose est si criante que les hommes politiques, les journalistes et même le grand public s'en mêlent. Voilà qui fait l'affaire des partisans du char, qui s'empressent de rendre publiques les *Alexandria Recommendations* – un plaidoyer en faveur du tank, écrit par Chaffee et cosigné par ses amis [89]. Pour Marshall, il est temps d'exploiter le résultat des manœuvres de mai et le choc produit par l'effondrement de l'armée française, jusqu'alors réputée la meilleure au monde. Deux décennies après avoir démantelé son *Tank Corps*, l'Amérique envisage enfin de se doter d'un véritable corps blindé.

Dans le sillage de Chaffee, Patton fait campagne pour la création d'une armée blindée, au sein de laquelle il brûle d'envie d'obtenir un commandement. Dans le même temps, il relit les théoriciens du Blitzkrieg et dévore les comptes rendus des services de renseignements sur les récentes campagnes d'Europe. Un nom et un visage retiennent l'attention du Californien, tant ils sont omniprésents dans les actualités cinématographiques : Erwin Rommel, l'impétueux commandant de la 7e division de Panzers, qui a été élevé au rang de génie militaire et d'enfant chéri de la nouvelle Allemagne par les propagandistes de Goebbels.

Erwin Rommel durant la campagne de France.

À la lecture des exploits de Rommel en Belgique et en France, Patton devine en ce général de quarante-neuf ans, jusqu'alors méconnu et subitement auréolé de gloire, une sorte d'*alter ego*, en tout point digne de devenir son « ennemi intime ». Il se prend à imaginer le jour où, à la manière d'un César, il défiera le Germain dans un duel à mort ! En attendant, d'une manière presque compulsive, il rassemble un maximum d'informations sur cet Allemand qui, comme lui, a le sens de la publicité. Cette obsession ira *crescendo*, à tel point qu'il gratifiera Rommel d'un retentissant « *Son of a Bitch* [90] », traduisant paradoxalement un certain degré d'admiration ! Patton ira même jusqu'à user d'un néologisme devant

ses troupes : « rommeliser », ou faire rouler et combattre une colonne blindée sans interruption.

L'ombre de Marshall

Pressentant que les choses ne tarderont plus à bouger, le colonel déserte les terrains de polo, cesse de jouer avec son trio de molosses, conduit avec prudence, boude les parties de chasse et ne sort plus en mer, afin de s'épargner une nouvelle blessure qui pourrait l'invalider. Il se met au régime, ne boit presque plus, fume moins et s'impose un entraînement rigoureux pour mincir. Restent ses cheveux, qu'il continue à perdre, mais avec une coupe réglementaire et un casque sur le crâne, on ne devrait y voir que du feu ! À bientôt cinquante-cinq ans, Patton veut être dans une forme olympique pour prendre le commandement que Marshall ne manquera pas de lui offrir dans la « nouvelle armée ».

Pour se rappeler au bon souvenir du chef d'état-major et l'impressionner, *Bootlicker* lui fait livrer de somptueuses et onéreuses étoiles de général en argent. Le geste manque de tact, surtout si l'on considère l'austérité de Marshall, qui refuse même de se faire conduire par un chauffeur. Il se contentera de griffonner un mot de remerciements sur une feuille de bloc-notes, n'ayant pas besoin de cadeau pour savoir comment employer Patton le moment venu. Mais le colonel est prêt à tout pour obtenir « son » unité cuirassée. À la fin juin, le voici qui écrit à Chaffee pour lui proposer son aide, et ce dernier lui répond : « Je vous ai mis sur ma liste pour prendre la tête d'une brigade blindée. Je pense que c'est un job dans lequel vous excelleriez, et j'ai besoin d'un homme ayant votre expérience. Nous avons un énorme travail à abattre pour que les choses soient rodées en un minimum de temps. »

Le 10 juillet 1940, alors que Goering lâche sa Luftwaffe sur l'Angleterre, la naissance de l'*Armored Force* est avalisée par le *War Department*. Le même jour, Henry Stimson, ami de longue date de « Georgie », est nommé secrétaire à la Guerre par Roosevelt. Patton, qui a désormais un allié de poids dans les plus hautes sphères politiques, est le premier à lui présenter ses félicitations. Cinq jours plus tard, le *1st Armored Corps* est officiellement constitué et confié à Chaffee, qui prend ainsi la tête de deux grandes unités mécanisées : la *1st Armored Division* basée dans le

Kentucky, et la *2nd* stationnée à Fort Benning, en Géorgie. Marshall, Chaffee et les autres sont donc parvenus à leurs fins : l'Amérique aura ses tanks. Il reste à donner les commandements importants aux meilleurs éléments ; Marshall ressort alors son petit carnet noir et s'ouvre de ses idées à Leslie McNair [91], un autre général influent et réformateur.

McNair considère que Patton pourrait faire un bon chef de division, mais qu'il n'a pas l'étoffe pour aller au-delà. Marshall lui est plus favorable : « Il serait capable de conduire une unité contre vents et marées, s'il en recevait l'ordre » et « il sera opportun de lui confier un corps d'armée blindé dès que possible ». À d'autres, Marshall confie que « Patton est de loin le meilleur tankiste de l'armée. Je le sais depuis la Première Guerre mondiale. Je l'ai observé de près lorsqu'il commandait les seuls chars que nous ayons jamais eus en France. Je me rends compte qu'il est parfois difficile à gérer, mais je sais comment le prendre ». Néanmoins le général est aussi un homme pondéré, qui sait nuancer son jugement : « Une fois que Patton sera engagé au combat, il conviendra tout de même de garder un œil vigilant sur lui, car c'est un vantard, toujours prêt à se donner en spectacle. » Difficile d'être plus clairvoyant.

C'est en feuilletant le journal que Patton apprend sa nomination à la tête d'une des deux brigades de la toute récente *2nd Armored Division* du général Charles Scott. Il écrit immédiatement à Scott pour le remercier de sa confiance, concluant sa lettre par un post-scriptum dans lequel il évoque son « excitation à l'idée de participer à une guerre longue et sanglante » ! Chaffee, Marshall, Stimson et même le vieux général Pershing, désormais à la retraite et sans le moindre pouvoir, reçoivent tous une lettre de remerciements ; passé maître dans l'art d'entretenir ses réseaux, Patton n'en néglige aucun.

Chagrin et allégresse

Le 27 juillet 1940, le Californien rejoint donc son affectation à la tête de la *2nd Brigade* à Fort Benning, Géorgie. La division n'existe encore que sur le papier, mais un officier demeuré anonyme lui a déjà trouvé un surnom ronflant, digne d'une équipe de football américain : la « Hell on Wheels [92] ».

Le colonel est décidé à pleinement savourer son triomphe. Beatrice est à ses côtés, mais le couple bat de l'aile depuis un certain temps. Si « Bee » s'accommode difficilement de l'ambiance étouffante de cette région du Vieux Sud, un des bastions du Ku Klux Klan, elle ne tolère plus du tout l'immaturité de son mari. Moins d'un mois après son arrivée à Fort Benning, elle fait ses valises et repart pour le Massachusetts, laissant seul un époux qui, derrière ses airs machistes, s'enfonce dans la solitude et la dépression. Accablé, il ne cesse de lui écrire pour lui présenter ses excuses et lui crier son amour, n'hésitant pas à verser dans le mélodramatique. Beatrice ne répond pas, mais une lettre du 8 octobre 1940 va la faire changer d'avis ; alors qu'il prenait une leçon de pilotage, « Georgie » a de nouveau frôlé la mort, lorsque le moteur de l'avion a calé : « Heureusement ou malheureusement, selon la manière dont on voit les choses, nous avons pu revenir vers le terrain et personne ne s'est rendu compte du problème, hormis le pilote et moi. Tu vois, ton souhait de me voir mourir a presque été exaucé. J'attendais une lettre de toi tous les jours pour que nous puissions reprendre notre vie commune. Mais elle ne vient pas, et ne viendra plus jamais, je suppose. Je ne te blâme pas. Je suis simplement désolé pour nous deux. » Touchée, « Bee » décide de revenir, et les Patton présenteront l'image d'un couple uni pour les fêtes de fin d'année.

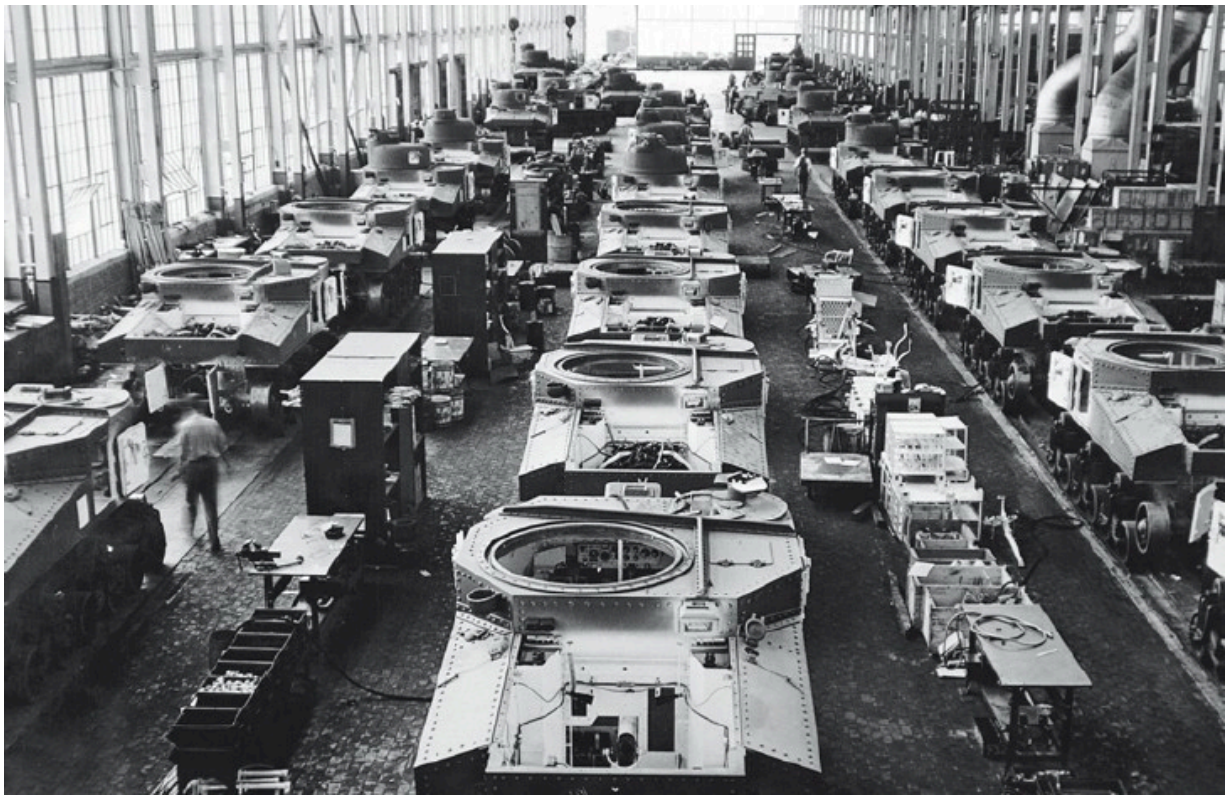
Bricolages

Sur le plan professionnel, le colonel a désormais sous ses ordres un puissant outil de combat, un « poing en acier trempé », théoriquement formé de trois régiments de chars, d'un groupe d'artillerie tractée et d'un bataillon de pionniers, soit un total de 350 officiers, 5 500 hommes, plus de 380 tanks, environ 200 automitrailleuses et semi-chenillés, 24 obusiers de 105 mm et des centaines de camions, de véhicules légers et de Jeeps.

Mais la réalité est tout autre ! Au départ, Patton ne peut compter que sur une cinquantaine d'officiers, 1 000 hommes, une poignée de blindés légers et quelques camions brinquebalants. Même les armes manquent, et pour que ses recrues puissent s'exercer, l'officier recourt à des expédients burlesques : fusils en bois et balais feront office d'armes individuelles, tandis que des tuyaux de poêle fixés sur des brouettes remplaceront mitrailleuses et canons ! Si l'on ajoute à cela que ces « équipements » ont été financés par Patton sur ses propres deniers, on prend pleinement la mesure de ce qu'étaient les forces armées américaines en 1940. Quant aux infrastructures disponibles, avec leurs tentes pyramidales, elles tiennent plus d'un village de vacances que d'une caserne. Avec une surface totale de 798 km^2, Fort Benning est certes une base moderne et étendue, mais rien n'a été prévu pour recevoir la « Hell on Wheels ». Patton doit donc attendre que cadres, soldats et matériels arrivent pour donner corps à la *2nd Brigade*. Les hommes viendront des unités de la *National Guard* ou seront appelés sous les drapeaux par tirage au sort, mais la question des matériels demeure intacte : où trouver les tanks et les véhicules nécessaires ?

Machines de guerre

La réponse réside dans le titanesque programme d'armement établi par les instances politiques et militaires du pays. Les États-Unis n'étant pas encore en mesure de devenir « l'arsenal des démocraties », les besoins en matière de chars s'élèvent à 3 500 machines, à produire en dix-huit mois. Or, les tanks sont assemblés au compte-gouttes dans l'arsenal d'État de Rock Island [93]. La seule solution consiste donc à se tourner vers l'industrie civile et son imposante capacité de production, en lui fournissant les plans des chars et le savoir-faire nécessaires pour prendre le relais.



Le *Detroit Tank Arsenal Plant*, qui emploiera jusqu'à 400 militaires et 5 700 civils.

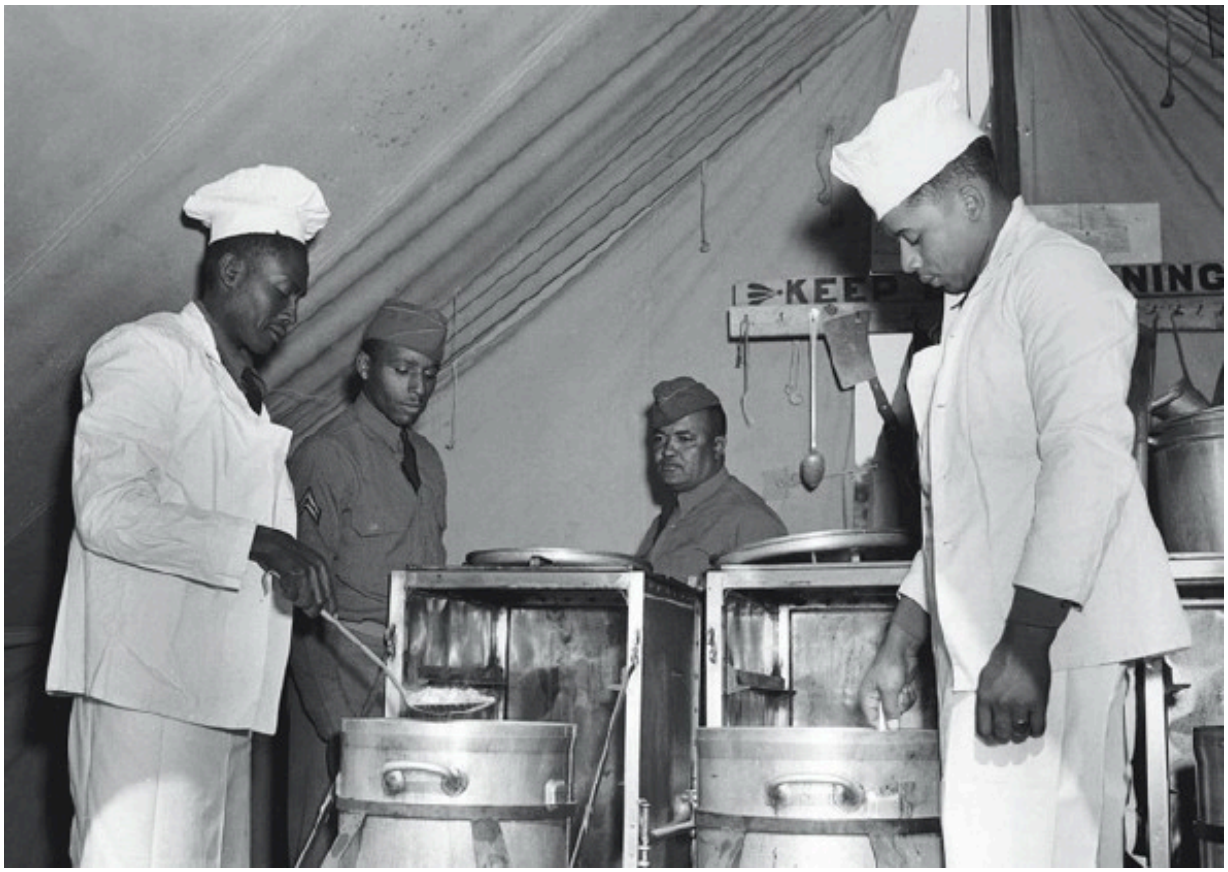
Un pragmatisme typiquement américain va s'imposer : comme il n'y a pas de site idéal pour répondre aux besoins de l'*Army*, on en fera sortir un de terre. La genèse comme la gestion de ce gigantesque complexe militaro-industriel sont confiées à Kaufman Keller, le puissant patron de Chrysler : la firme utilisera ses ressources humaines et matérielles pour produire des tanks, au prix de 30 000 dollars pièce. L'endroit le plus approprié à cette aventure industrielle est Detroit, dans le Michigan, qui dispose déjà d'une main-d'œuvre qualifiée, grâce aux nombreuses usines automobiles qui y sont implantées. Et c'est à Warren, dans la banlieue nord de la cité, que le *Detroit Tank Arsenal Plant* [94] est érigé sur plusieurs hectares de terres agricoles rachetées par l'*Army*. Dès le 15 août, il reçoit une première commande de 1 000 chars.

La question des matériels étant en voie de règlement, Patton va se concentrer sur ce qu'il appelle sa « matière première » : les hommes. Certains, engagés de longue date, se sont portés volontaires et sont rodés à la vie martiale. En revanche, ceux qui viennent de la *National Guard* sont des « soldats du dimanche », peu habitués à la vie de caserne ; ils exaspèrent « Georgie », qui ne cesse de s'en plaindre à ses supérieurs. « Que diable voulez-vous que je fasse avec une lopette et un conducteur de bus incapable de lire une carte ? » Et l'irascible colonel d'ajouter : « Il va falloir leur apprendre à se battre et à tuer. Que Dieu ait pitié des États-Unis ! »

Il y a ensuite les nouveaux engagés et les conscrits. La *2nd Armored Brigade* étant encasernée au cœur de la Géorgie, la majorité de ces jeunes hommes sont natifs du Vieux Sud, ce qui ravit un Patton plus que jamais drapé dans sa rhétorique et ses préjugés raciaux. Il les considère comme de solides gaillards « à la chevelure blonde et aux yeux clairs, de dignes représentants de cette bonne vieille race de combattants », dont il est lui-même issu. Reste que dans le lot se sont aussi glissés ce que le colonel désigne avec dédain comme des « *Subway Soldiers* », des appelés venant de la région de New York et des Grands Lacs, d'origine italienne ou irlandaise, catholiques ou juifs. Manquant de troupes, « Georgie » s'en accommodera, mais ils seront surtout affectés à des unités de service plutôt qu'à des unités combattantes.

Enfin, l'*Army* appliquant une stricte politique ségrégationniste à l'égard des soldats noirs, ils hériteront des basses besognes, sous la direction de cadres blancs. Patton part du principe qu'ils ne peuvent occuper de postes

impliquant des prises de décision rapides, du fait de leur « cerveau naturellement lent ». En revanche, lorsque des cas d'humiliations de la part d'officiers ou de la *Military Police* [95] lui sont rapportés, le colonel n'hésite pas à intervenir, et ses sanctions sont généralement exemplaires. C'est que Patton se considère comme responsable de tous ses hommes, sans exceptions.



Ségrégation oblige…

Ainsi, en dépit de sévères difficultés, le Californien se lance avec détermination dans son travail de chef de corps, avec la ferme résolution de faire de sa brigade la meilleure de l'*Army*. Comme il l'avait fait à Bourg durant la Grande Guerre, il entreprend de remodeler les mentalités, en imprimant son style de commandement, en jouant de son allure de vieux soldat [96] et en édictant ses propres règles, qui n'ont parfois qu'un rapport lointain avec les véritables règlements militaires. À tous, il cherche à inculquer le sens du devoir, de l'honneur et du sacrifice, sans oublier l'audace. Maître dans l'art d'exhiber sa *war face*, ce masque de guerrier qu'il n'a jamais cessé de travailler devant son miroir, cintré dans son

uniforme impeccable, le regard perçant, il impressionne ses interlocuteurs pour mieux en obtenir ce qu'il désire : une obéissance aveugle. En cas de résistance, il se déchaîne et couvre le coupable de reproches et d'insultes ; ses coups de gueule et ses bordées de jurons terrifient ses subordonnés, qui rentrent rapidement dans le rang.

Mais en définitive, rares seront les officiers de Patton qui demanderont à changer d'affectation, et plus rares encore ceux dont il se débarrassera. Car tel est le paradoxe : le colonel est un rustre, un narcissique doté d'un tempérament volcanique, mais il est respecté et admiré par ses hommes. S'il en demande beaucoup et n'est jamais satisfait, il n'en est pas moins équitable et ne s'octroie aucun privilège. Lorsqu'il décrète une *speed march* [97], il est en tête de ses colonnes, en tenue de combat, avec son barda et un fusil à la main. Son *soldier talk*, ce langage fleuri et artificiel, si minutieusement travaillé qu'il en paraît naturel, amuse et emballe la troupe, qui en redemande. Argot et vulgarités créent une proximité entre le « patron » et ses *GIs*, qui apprécient sa simplicité ; comme eux, il dort sous la tente, souffre de la chaleur ou du froid et se contente de ses rations de combat, qui lui font dire que les gens de l'intendance sont décidément les meilleurs alliés d'Hitler !

Beaucoup se sentent proches de ce colonel qui prend le temps de leur parler ; ils sont amusés en le voyant régler la circulation à un carrefour ou patauger dans la fange pour aider un équipage à désembourber son char. Tous sourient en reconnaissant sa silhouette embusquée à l'orée d'un bois, pour mieux scruter le travail de ses officiers et les réprimander avec un puissant porte-voix. Et nul au sein de la brigade n'aura été surpris par son idée loufoque de faire monter sur son *command car* une corne de brume portant à 8 km, afin d'avertir ses subalternes de son approche : « Ainsi, ils n'auront aucune excuse si les choses ne sont pas parfaites à mon arrivée ! »

La « superstar » en plein *pep talk*.

Étoile pour une star

L'action de Patton à la tête de sa brigade est remarquée par Marshall, qui le fait inscrire sur la liste d'avancement de septembre 1940. Parmi la cinquantaine de colonels pressentis pour devenir généraux, Patton est en deuxième position. L'information est confidentielle, car la liste doit encore être avalisée par le Sénat, puis par le *War Department*, mais il l'apprend dès le 29 septembre. Cette première étoile représente une étape fondamentale dans l'ascension de Patton vers les plus hauts sommets de la hiérarchie militaire ; il est désormais persuadé de pouvoir réaliser son destin de grand chef de guerre. Au début de novembre, le départ du général Scott pour le QG du *1st Armored Corps*, où il doit épauler Adna Chaffee dont les jours sont comptés [98], propulse Patton à la tête de l'ensemble de la *2nd Armored Division*. Il est désormais seul aux commandes de la « Hell on Wheels », qu'il entend façonner à son image : combative et intrépide. Pour ce faire, il insiste sur l'instruction de ses officiers, qui sont « aimablement conviés » tous les lundis soir à une causerie au coin du feu.

C'est l'occasion pour le nouveau général de présenter ses théories sur le combat mécanisé, mais aussi de se livrer à un formidable numéro d'acteur,

discourant sans notes ni hésitations. L'homme captive son auditoire, comme ces prédateurs qui hypnotisent leur proie avant de s'en repaître. Patton est capable de faire rire l'assistance aux éclats, puis aussitôt de la plonger dans un abîme de perplexité, en fronçant les sourcils ou en laissant poindre un sourire imperceptible. Il sait ménager le suspense, réaliser des enchaînements parfaits, employer une gestuelle complexe, tout comme un acteur chevronné. C'est un orateur doué, une bête de scène doublée d'un tribun maniaque, qui répète ses interventions dans l'intimité de son salon et ne néglige aucun détail pour séduire et convaincre.

Mais « Georgie » est aussi et surtout un tacticien hors pair, faisant preuve d'une capacité de travail considérable en dépit de sa dyslexie. Enfermé dans son bureau, soir après soir, il va progresser dans l'art opérationnel de la guerre mécanisée. C'est ainsi qu'à l'allant de la cavalerie, taillée pour le débordement et l'exploitation, il additionne les qualités intrinsèques du tank. De tout cela, il conclut « que la surprise est l'atout maître de l'assaillant et que le silence radio doit donc être maintenu jusqu'au contact avec l'ennemi ; qu'il est préférable d'attaquer sur un front large, de manière à disperser le feu des défenses ennemies ; que les chars doivent avancer rapidement mais pas hâtivement ; que les chefs doivent être à l'avant, pour exercer leur autorité morale et donner des ordres réalistes ; qu'un avion doit être considéré comme un canon pouvant se porter rapidement d'un point à un autre du front, notamment pour opérer en flanc-garde ». Effet de surprise, utilisation de la radio, mobilité et puissance de feu, multiplicité des axes d'attaque, commandants opérant aux côtés des troupes d'assaut, coopération air-sol : en synthétisant la doctrine d'emploi des Panzers, Patton se hisse au niveau des meilleurs généraux allemands.

Ce savoir-faire, il entend bien le transmettre à ses hommes, tout en les astreignant à un entraînement intensif pour leur permettre d'acquérir les automatismes indispensables. Il le leur dit en ces termes et non sans humour : « Dans une ère géologique ancienne, alors que j'étais encore un petit garçon et que j'étudiais le latin, j'ai eu l'occasion de traduire un passage qui, si je m'en souviens bien, disait quelque chose comme ceci : "Durant l'hiver, César entraîna si durement ses légions que tous devinrent des soldats endurcis et habitués à remplir leurs missions, au point que lorsque le printemps arriva et qu'il les amena combattre les Gaules, il ne lui fut même pas nécessaire de leur donner un seul ordre, car tous savaient déjà ce qu'ils avaient à faire et comment ils devaient le faire." » Et Patton

d'ajouter : « Cette citation résume parfaitement le but que nous cherchons à atteindre dans cette division, et je sais que nous y parviendrons. Et lorsque nous l'aurons fait, alors que Dieu ait pitié de nos ennemis, oh oui, car ils en auront besoin ! »

En cet automne de 1940, le général œuvre donc avec une prodigieuse énergie pour faire de la « Hell on Wheels » une unité d'élite. Pas une journée ne se passe sans exercices ni inspections ; surgissant à l'improviste, il ne néglige rien ni personne. Et malheur au cadre qui ne saurait pas y faire, car « Georgie » n'hésiterait pas à prendre sa place pour instruire les conscrits : marche au pas cadencé, exercices de tir, pilotage d'un char, cours de tactique – tout comme en 1918, rien ne le rebute. Et les résultats suivent : inspectant Fort Benning en novembre 1940, le secrétaire à la Guerre Stimson note dans son journal : « Les progrès réalisés ici sont époustouflants. Ils sont à mettre au crédit des deux hommes qui se sont relayés à la tête de cette division durant les derniers mois. Le premier est le général Scott, qui commande désormais une autre unité mécanisée. Le second est le général Patton, George Patton. »

Mythologie

Ainsi, la « légende Patton » s'est remise en marche, et certains détails croustillants vont l'alimenter. Tout comme « Frenchie » durant la guerre de Sécession, « Georgie » se lance dans la couture et confectionne un uniforme pour ses hommes ; le résultat est surprenant, pour ne pas dire ridicule. Lorsque Stimson verra Patton revêtu de son prototype, il s'exclamera : « Mon Dieu, un Martien ! » Il est vrai que le « style Patton » est d'un goût douteux : un pantalon et une gabardine agrémentée de gros boutons et de galons dorés, le tout surmonté d'un casque de football américain parcouru d'une large bande rouge [99] ! En guise d'armement individuel, « Georgie » a prévu un Colt porté dans un holster, à la mode d'Eliot Ness et de ses « Incorruptibles ». En définitive, cet accoutrement n'est pas retenu par les services de l'intendance, ce qui ne surprend personne, hormis son créateur. En revanche, il lui vaudra de nouveaux surnoms : « *Captain America* », « *Flash Gordon* », « *General Fury* », « *Green Hornet* » – « le Frelon vert » –, tous tirés des *Comics*, ces bandes dessinées populaires présentant des

super-héros luttant contre le Mal et faisant immanquablement triompher le Bien, et qui ont si bonne presse auprès de la troupe.

C'est pourtant sous le nom de « *Blood and Guts* » – « sang et tripes » – que notre homme sera le mieux connu. Ce sobriquet remonte à une conférence de presse durant laquelle le général explique que l'efficacité d'une unité cuirassée est déterminée par le sang (*blood*) qui coule dans les veines des soldats et par le cerveau (*brain*) de ses chefs. Inattentif ou en mal de déclaration fracassante, un journaliste rapporte à ses lecteurs les termes de « *Blood and Guts* » au lieu de « *Blood and Brains* ». Patton laissera faire, et pour la presse, les GIs et la postérité, *Old Man* deviendra *Blood and Guts*. C'est aussi à Fort Benning qu'il crée un cocktail baptisé « *Armored Diesel* », une appellation qui ne laisse guère de doute sur le caractère explosif du mélange [100].

L'année 1940 se clôt par un spectacle mis en scène par le général en personne. Son public ? La nation américaine tout entière ! Partant à l'aube du 12 décembre, circulant de jour comme de nuit, deux colonnes de 231 chars, 895 véhicules et 6 471 hommes doivent rouler depuis Fort Benning jusqu'à Panama City, en Floride, puis revenir. Le but de ce « rommel » de 850 km est de tester les capacités de projection de la « Hell on Wheels », mais aussi d'impressionner la population et la presse, dont d'éminents représentants ont été conviés à voyager avec le général. Patton a minutieusement préparé son affaire : des escadrilles de bombardiers survoleront ses véhicules à basse altitude, tandis que certaines localités feront l'objet d'une simulation d'assaut blindé.

Patton, commandant de la « Hell on Wheels » ; son destin est en marche.

Pour que chaque citoyen résidant à proximité du parcours des « Panzers américains » puisse en admirer la puissance, les entreprises ont octroyé un jour de congé exceptionnel à leurs salariés, et les écoles ont fermé leurs portes ; marchands de souvenirs et de sandwiches ont investi les abords de l'itinéraire. C'est donc sous les vivats d'une foule nombreuse et dans une ambiance festive que les tankistes de la *2nd Armored Division* avalent les kilomètres, faisant trembler le macadam sous le poids de leurs engins. La démonstration est un succès, qui vaut à Patton d'être cité dans plusieurs grands quotidiens nationaux. Mais une nouvelle épreuve l'attend déjà : une traversée du désert d'un genre très particulier.

9

LE FRELON VERT

Tous les coups sont permis…

Le 1er janvier 1941, l'*Army* compte déjà 700 000 hommes aptes au combat, tandis que deux divisions blindées supplémentaires sont en formation : bonne nouvelle pour la nation, mais mauvaise pour Patton, qui perd ses meilleurs cadres. Deux nouveaux modèles de tanks entreront bientôt en service : le M3 « Stuart », qui remplacera les petits M2, et le char moyen M3 « Lee », qui prendra la relève des « Mae West ». En revanche, il n'est pas prévu de produire des chars lourds, comme le font les Allemands et les Soviétiques. Enfin, trois grandes manœuvres ont été programmées : dans le Tennessee, en Louisiane et dans les deux Carolines.

Durant ces exercices, *Blood and Guts* applique sa méthode de la *rock soup* [101] ; ne respectant ni les ordres ni les règles, il fait transiter ses *blitz troopers* dans des zones interdites ; pour éviter de perdre du temps avec la logistique militaire, Patton, qui n'a pas oublié la leçon de Saint-Mihiel, paye de sa poche le plein de ses chars dans des stations-service civiles ; il kidnappe un arbitre pour l'empêcher de constater un « débordement » illicite par le Texas ; il met à prix (50 dollars) la tête des officiers « ennemis ». Et les résultats sont là : dans le Tennessee, Patton est victorieux en trois heures, alors que l'exercice devait durer une journée ; en Louisiane, après avoir été mis en difficulté, il retourne la situation en sa faveur ; dans les Carolines, il manœuvre comme à la parade et accule l'adversaire à la capitulation. Un journaliste écrira au sujet de ce raid audacieux : « Si cela avait été la vraie guerre, Patton n'aurait pas battu l'ennemi, il l'aurait annihilé ! »

Marshall encourage Patton en le nommant général de division dès avril 1941, mais d'autres sont écœurés par ses méthodes et son sens de la publicité, qui lui valent de faire la couverture des magazines, *Time* et *Life*, et d'être interviewé par les grandes radios du pays ; une médiatisation qui alimente sa popularité, mais aussi l'acrimonie de ses camarades. Omar Bradley résume le point de vue ambivalent des généraux américains au

sujet du Californien : « [Patton était] l'homme le plus farouchement ambitieux et le personnage le plus curieux qu'il m'ait jamais été donné de côtoyer. Il semblait animé d'un feu sacré et doté d'un état d'esprit insondable. Il était sans compassion et exagérément dur [102] avec ses hommes, exigeant de leur part une efficacité extrême. En société ou dans le cadre de ses fonctions officielles, il pouvait aussi bien se montrer courtois et accort que grossier et rustre. Je me suis parfois demandé si, en cultivant cette image de dur et en étant vulgaire, il n'essayait pas de compenser, inconsciemment, le complexe qui l'a hanté tout au long de son existence : cette voix haut perchée qui était presque comique et qui, naturellement, n'inspirait guère l'autorité. »

Voilà pour l'homme ; quant au soldat, Bradley ajoute : « [Patton] avait fait voler en éclats toutes les vieilles règles doctrinales, en poussant toujours plus loin ses forces mécanisées et en jouant sur la surprise et la vitesse. C'était l'un des plus extraordinaires généraux et guerriers que l'armée ait jamais connus. La logistique a été et est demeurée jusqu'à la fin de sa vie un mystère, et il improvisait ses plans au fil des idées qui lui venaient. Mais si vous vouliez vous emparer d'un objectif précis ou établir une tête de pont quelque part, Patton était le gars qu'il vous fallait. »

Annus horribilis

L'année 1941 est riche en tragédies, et donc profitable à Patton le « va-t-en-guerre » : dans les Balkans, après l'échec italien contre la Grèce, la Wehrmacht est intervenue au printemps, s'emparant de la Yougoslavie et de la patrie des Hellènes en trois semaines. En mai, Hitler lance victorieusement ses parachutistes sur la Crète.

En Égypte [103] on s'entre-tue aussi : vaillamment partis à la conquête du pays en septembre 1940, les *Bersaglieri* du maréchal Graziani n'ont pu s'emparer que d'un village sans importance situé à 300 km d'Alexandrie. Les Britanniques contre-attaquent bientôt et les reconduisent jusqu'en Tripolitaine ; le port fortifié de Tobrouk et la Cyrénaïque sont perdus. Alerté, Hitler ordonne la projection d'un corps motorisé à Tripoli, dont les premiers éléments arrivent le 14 février 1941 : l'*Afrika-Korps* [104] passe immédiatement à l'action, repousse les Anglais et assiège Tobrouk, avant

d’être à son tour contraint au repli. Pour Rommel, ramené sur ses positions de départ, tout est à refaire.

Le 22 juin 1941, c’est au tour de l’Europe orientale de s’embraser, lorsque trois millions de soldats allemands se ruent sur l’empire de Staline. L’opération *Barbarossa* est un succès, mais les envahisseurs s’épuisent, et après la boue de l’automne, c’est le froid de l’hiver qui grippe la machine de guerre allemande. Moscou est sauvée, mais le sort de la guerre à l’Est n’en est pas scellé pour autant.

Dans le Pacifique, l’escalade diplomatique entre Tokyo et Washington trouve sa conclusion au petit jour du 7 décembre 1941. Cette date, « qui restera marquée à jamais du sceau de l’infamie », c’est celle de l’attaque-surprise des Japonais contre Pearl Harbor. Le traumatisme est à la hauteur des dégâts causés par la flotte combinée de l’amiral Yamamoto ; abasourdie et humiliée, l’opinion publique américaine réclame vengeance. Même Patton, qui avait prédit la catastrophe, est atterré ; rivé à sa radio, il suit les étapes du drame qui s’enchaînent. Le 8 décembre, Roosevelt ayant demandé au Congrès de prononcer l’état de guerre contre le Japon, vingt minutes suffisent aux représentants et sénateurs pour voter la motion à la quasi-unanimité. Le 11, l’Allemagne et l’Italie déclarent la guerre aux États-Unis, où la mobilisation générale vient d’être décrétée. Du 22 décembre 1941 au 14 janvier 1942 se tient à Washington une première conférence interalliée réunissant Churchill et Roosevelt [105].

Patton devant son char de commandement ; le décorum a été soigneusement étudié.

En février 1942, Patton prend la tête du l'*Armored Corps*, qui encadre deux divisions blindées. À Eisenhower, promu général de division et placé par Marshall à la tête de la « Section Opérations » de l'état-major, il écrit : « Nous allons écraser ces bâtards ; désigne-les-moi et je m'en chargerai ! »

« La sueur épargne le sang »

Reparti à l'offensive le 21 janvier 1942, Erwin Rommel a repris la Cyrénaïque occidentale à la 8e armée anglaise, anéanti une division blindée et atteint la ligne Gazala : un gigantesque ensemble de champs de mines barrant l'accès à Tobrouk, depuis la Méditerranée jusqu'à Bir Hakeim. Le dispositif britannique est jugé solide, mais une intervention dans le désert n'est pas à écarter, et Patton est chargé par Marshall de créer un *Desert Training Center* pour acclimater les troupes.

Tankistes américains à l’entraînement au Desert Training Center..

Explorant le sud de la Californie avec son avion, le « Frelon vert » jette son dévolu sur l'Imperial Valley, en plein désert du Mojave. L'endroit est réputé pour ses records de température, ses vents de sable et ses serpents à sonnette. La ville la plus proche, Indio, totalise 1 700 âmes et n'offre aucune distraction, ce qui n'a guère d'importance, puisque Patton n'accordera pas de permissions à ses hommes. Voulant que ses troupes s'entraînent en conditions réelles, il refuse aussi l'électrification du camp et l'installation d'un réseau d'eau potable. En revanche, une fois par semaine, il tolérera que ses *GIs* se rendent à Indio pour y acheter de la bière et des hot-dogs. D'une superficie de 40 000 km^2, le « petit paradis » déniché par *Blood and Guts* devient Camp Young, mais pour les stagiaires, ce sera le « camp de la mort », « la petite Libye » ou encore « le bac à sable ».

Le caporal Vince Diehl arrive à Camp Young en mai : « Hormis une infirmerie, des latrines, un mess pour les officiers [106] et des armureries, il n'y avait pas de baraquements. On mangeait des rations et on dormait sous des tentes minuscules, au milieu des scorpions, des mouches et des serpents. Le réveil était sonné au clairon à 5 heures, l'extinction des feux à 22 heures. Malgré la chaleur, nous n'avions droit qu'à deux litres d'eau par jour, pour boire et nous laver. Stockée dans des jerrycans, elle était brûlante. La nuit, le général se levait pour inspecter le cordon des sentinelles, espérant en surprendre une ou deux en train de dormir. Les gars étaient armés de fusils chargés à balles réelles. Leurs consignes étaient simples : tirer d'abord et faire les sommations ensuite. Ils devaient veiller à ce que personne n'entre ou sorte du camp. Bien sûr, comme nous étions au milieu de nulle part, seul un fou aurait été assez stupide pour essayer de s'introduire dans cet enfer. Et des fous, dans le coin, il n'y en avait pas ! Les manœuvres duraient plusieurs jours et on passait notre temps à bord des chars. Les températures y étaient extrêmes [107] et les brûlures fréquentes. Les aviateurs étaient aussi dans le coup, ils larguaient des sacs de farine en guise de bombes. Et un jour, nous avons vu passer le général Patton, couvert de farine des pieds à la tête ; un pilote avait dû se tromper de cible, ou remporter un pari !

« Le général survolait le désert dans un avion jaune ou le sillonnait à bord de sa Dodge, en actionnant sa satanée sirène. Au loin, les coyotes se mettaient alors à hurler, et on savait qu'un gros paquet d'ennuis n'allait pas tarder à nous tomber sur le dos ! Ailleurs, il avait fait installer un micro relié à des haut-parleurs. Posté sur une colline, il suivait les exercices, en

intervenant sur les radios de bord pour donner des instructions. Ensuite, il nous mettait au garde-à-vous pour le débriefing. Rien ne lui échappait, surtout pas les erreurs ! Il avait d'ailleurs une formule réservée aux officiers : "Colonel, à votre âge on doit savoir ce qui est bon pour soi. Aussi, je ne puis que vous conseiller de vous tenir éloigné de moi pendant quelques jours car, dans le cas contraire, je ne pourrai me retenir de vous botter le cul !" Patton était dur et il méritait son surnom de *Blood and Guts*, mais il savait ce qu'il faisait, et je pense que pas mal de gars passés par le "camp de la mort" lui doivent d'avoir survécu à la guerre. »

Grain de sable

Le 21 juin 1942, tandis que les tankistes de Patton transpirent de chaleur et d'effroi, en Libye, la situation de la 8e armée du général Ritchie se dégrade brutalement : Rommel vient de s'emparer de Tobrouk après trois semaines de violents combats. Promu maréchal, le « Renard du désert » organise la poursuite de l'ennemi, annonçant sur les ondes de la *Grossdeutscher Rundfunk* [108] qu'il sera « au Caire et à Alexandrie avant la fin du mois ». À Washington [109], où il s'entretient avec Roosevelt de la stratégie à venir, Churchill ne décolère pas. Sans masse de manœuvre, le dernier espoir pour stopper la *Panzer-Armee Afrika* repose sur la ligne d'arrêt d'El-Alamein. Ritchie est remplacé par Auchinleck, les infrastructures militaires du delta du Nil sont évacuées et on commence à brûler les archives au Caire, ce qui n'est jamais bon signe.

Le « Renard du désert » interviewé par le correspondant de guerre Lutz Koch.

Roosevelt propose son aide au Britannique, et Eisenhower [110] est chargé d'étudier la possibilité d'envoyer une division blindée à El-Alamein. Quant à l'homme qui pourrait la commander, « Ike » a déjà sa petite idée : « Patton était un expert en chars et un incroyable leader. Je fus cependant surpris par les réticences des membres de mon état-major lorsque je

prononçai son nom, tout en étant convaincu que ces craintes n'étaient liées qu'aux manières bizarres et imprévisibles de George. Avec l'accord du chef d'état-major [Marshall], je fis donc venir Patton à Washington pour lui parler du projet. »

Persuadé que son heure de gloire a sonné, le « Frelon vert » s'envole pour la capitale. Le général Marshall racontera la suite : « Patton arriva au *War College* pour y préparer un plan. Je lui avais précisé que nous ne pouvions affecter que 18 000 hommes à cette opération, soit une division, et que je ne voulais pas entendre parler de deux divisions ou de la constitution d'un corps d'armée. Les choses semblaient claires pour tout le monde. Mais de toute évidence, elles ne l'étaient pas pour Patton, car le lendemain, à ma grande surprise, il m'envoya une note dans laquelle il demandait avec insistance une seconde division ! »

Dans le même temps, Patton harcèle Eisenhower, qui lui rétorque que sa demande est impossible à satisfaire, en raison des contraintes logistiques du moment [111]. Patton commet alors le geste de trop, en téléphonant à Marshall pour faire appel de la décision. Excédé, celui-ci renvoie l'impudent à son « bac à sable », le jour même et par avion spécial ! À « Ike », Marshall dira : « Le seul moyen de gérer Patton est d'être intraitable avec lui et de lui faire peur. » Et la leçon porte ses fruits : drapé dans son orgueil et inquiet à l'idée d'être allé trop loin, « Georgie » se fait oublier quelque temps. Quant à l'aide promise à Churchill, elle se bornera à l'envoi en Égypte de chars et d'automoteurs d'artillerie.

Le général faisant le point dans le désert californien.

Le 1er juillet 1942, émergeant d'une tempête de sable, le spectre de la *Panzerarmee Afrika* se déploie devant El-Alamein : affaiblie par sa course-poursuite dans le désert, elle n'aligne plus qu'une centaine de chars et moins de 12 000 hommes. Pourtant, Rommel attaque. Mais cette fois, il ne passe pas, et une guerre de positions s'installe. Elle n'est troublée que par des accrochages et des contre-attaques anglaises qui échouent : limogé, Auchinleck est remplacé par Bernard Law Montgomery.

Le général Montgomery dans le secteur d'El-Alamein, à la tourelle de son char.

« Monty » est prudent et méthodique, mais aussi ambitieux et narcissique ; et tout comme Patton et Rommel, il possède un solide sens de l'autopromotion. Dès son arrivée dans le désert, il s'astreint à remonter le moral des troupes. N'hésitant pas à critiquer ses prédécesseurs, il annonce un changement radical de stratégie : la 8e armée ne prendra l'offensive que lorsqu'elle en aura pleinement les moyens. Grâce à *Ultra* [112], il sait que son armée se renforce plus vite que celle de Rommel ; il choisit donc d'accumuler approvisionnements et matériels pour jouir de la supériorité numérique. Alors qu'on mine le terrain pour se prémunir d'un tour de passe-passe de ce « diable » de Rommel [113], des travaux pharaoniques sont entrepris à l'ombre des pyramides : on prolonge des voies ferrées, on creuse des citernes, on constitue de nouveaux dépôts, on multiplie les leurres pour tromper les « mouchards » de la Luftwaffe, et surtout, on amène à pied d'œuvre de nouvelles unités.

Tea Time

Eisenhower est déjà à Londres pour y préparer le débarquement en Afrique du Nord, lorsque Patton apprend son départ pour la Grande-Bretagne. Soulagé de voir que Marshall lui fait encore confiance. « Georgie » arrive dans la capitale anglaise le 6 août 1942, en plein black-out : « Une ville morte, dans laquelle circulent peu de voitures, encore moins de taxis et très peu de gens. » Il participe à plusieurs conférences interalliées, notamment en présence de Churchill, que le Californien appelle le « vieux marin » et « qui terrorise tout le monde, en se prenant pour un maître en stratégie, alors qu'il collectionne les échecs ». Mais c'est envers Eisenhower que Patton est le plus critique : « La plupart des officiers américains présents ici sont pro-britanniques, surtout "Ike" ! »

Le 21 août, lorsque *Blood and Guts* repart pour Washington, les grandes lignes de l'opération *Torch* ont été arrêtées : depuis le Maroc et l'Algérie, les Alliés marcheront vers la Tunisie, afin de prendre à revers les forces de l'Axe postées en Libye et en Égypte. Dans le même temps, « Monty » attaquera Rommel à El-Alamein, pour le contraindre au repli vers la Libye. Prises en étau, les troupes italo-allemandes n'auront alors plus qu'à se rendre ou à mourir. Une inconnue demeure cependant : les 120 000 soldats [114] de l'armée française d'Afrique se défendront-ils ou bien fraterniseront-ils avec les *GIs* ? Des contacts avec la Résistance et des personnalités politiques ont été pris, des projets de putsch devant être conduits par des militaires favorables aux Alliés existent, mais l'incertitude demeure.

Après plusieurs reports, le jour J est fixé au 8 novembre 1942. Les troupes terrestres opéreront sous la responsabilité d'Eisenhower et les unités navales seront sous les ordres de l'amiral britannique Cunningham. Les appuis aériens dépendront de « Jimmy » Doolittle, un ami de Patton et un Californien comme lui. Plus de 125 000 soldats, marins et aviateurs alliés seront engagés dans l'affaire. Neuf têtes de pont devront être établies : trois à Oran, trois à Alger et trois à Casablanca. Patton est en charge de la *Western Task Force* [115], dont les objectifs sont Port-Lyautey, Casablanca et Safi.

Préparatifs et adieux

Pour planifier son opération amphibie, Patton consulte des météorologues et des océanographes, qui lui apprennent une mauvaise nouvelle : statistiquement, seuls douze jours dans l'année réunissent les conditions pour débarquer en toute sécurité sur les côtes atlantiques du Maroc [116] ! « Georgie » s'en ouvre à « Ike », mais *Torch* ne pouvant plus être amendée, ses ordres sont maintenus. Autre sujet d'inquiétude pour le Californien : sa collaboration avec la *Navy*. C'est le vice-amiral Hewitt qui commandera la flotte chargée d'amener ses unités jusqu'au Maroc, et qui sera son hôte à bord du croiseur *Augusta* ; mais Patton trouve Hewitt « mou et sot », tandis qu'Hewitt juge Patton « grossier et hautain ». Le ton monte, à tel point que Marshall doit télégraphier à « Georgie » : « Cessez d'effrayer les marins » – ce que le général va s'efforcer de faire.

L'ordre de bataille de *Blood and Guts* est considérable : 34 800 hommes et 450 chars, fournis par trois divisions [117]. Cette force débarquera en plusieurs vagues, mais Patton a l'idée ingénieuse d'en restructurer une partie en *Battalion Landing Teams* : des groupements interarmes chargés de prendre pied sur les plages, pour y préparer l'arrivée du gros des troupes et les aider à progresser sans délai vers l'intérieur des terres. Car ce qui prédomine dans l'esprit du général, c'est la vitesse ; en imposant un rythme rapide aux Français, il espère les désorienter et décourager toute velléité de résistance.

Plan Torch et exploitation stratégique.

Trois zones de débarquement sont sélectionnées : au nord, 9 000 soldats devront prendre la cité de Mehdia, avant de marcher vers Port-Lyautey et

Rabat. Au centre, où Patton a choisi de faire porter son effort principal, 19 500 hommes débarqueront sur les plages de Fédala ; ils emprunteront ensuite une belle route menant jusqu'à Casablanca, distante de 20 km. Au sud, 6 500 *GIs* appuyés par un puissant détachement blindé attaqueront Safi, avant de se déployer vers Casablanca et Marrakech. En cas de résistance, Patton table sur une victoire en trois jours.

Pour encourager ses *blitz troopers* qui s'entraînent en baie de Chesapeake, Patton « superstar » part en tournée : « Je n'ai pas le droit de vous dire où nous allons, mais ce que je peux vous dire, c'est que là-bas nous pourrons nous battre contre les Frisés. Et quand nous y serons, nous foutrons une sacrée dérouillée à ces bâtards. Nous n'allons pas tuer ces fils de pute, mais les étriper vivants et graisser les chenilles de nos chars avec leurs boyaux. » Oubliant que des volontaires de la Croix-Rouge l'écoutent, il ajoute : « Nous violerons leurs femmes, nous étranglerons leurs mères et nous noierons leurs gosses ! » Outrées, les infirmières protestent et quittent la salle. Quelques jours plus tard, la gaffe du général sera rapportée dans les colonnes de la presse locale, et Marshall le rappellera encore une fois à l'ordre.

Le 21 octobre, *Bandit-Killer* fait ses adieux à *Black Jack*, qui vit ses dernières années dans un hôpital de Washington. Patton s'agenouille près de Pershing pour lui embrasser la main, avec la tendresse d'un fils, et le vieux héros lui souhaite bonne chance. Les deux hommes ne se reverront plus jamais. Dans l'après-midi, celui que Roosevelt surnomme « *Cavalry-Man »* est reçu à la Maison-Blanche ; peu au fait du protocole et des mesures de sécurité, Patton se présente devant la porte du bureau ovale armé de ses Colts, une cravache à la main. Et il faut toute la persuasion des agents du *Secret Service* pour qu'il daigne laisser ses armes à l'entrée. L'entretien sera cordial mais bref. Les heures suivantes, « Georgie » les passe avec « Bee ». Mais il est « comme absent », et lorsque son épouse veut l'étreindre une dernière fois, il s'est déjà engouffré dans son avion en partance pour la *Naval Station* de Norfolk, en Virginie.

Croisière périlleuse

À l'aube du 23 octobre 1942, le vice-amiral Hewitt lance le signal du départ de son armada. Dans un concert de klaxons, en échangeant des

signaux lumineux, 4 porte-avions, 3 cuirassés, 6 croiseurs, 38 destroyers, 36 navires de transport et une myriade de petites embarcations s'ébrouent pour former de longues colonnes. À la verticale du convoi, les avions fouillent déjà les flots à la recherche de périscopes ; les « loups gris [118] » de l'amiral Donitz sont si redoutés par les Alliés que Patton a désigné trois officiers capables de le remplacer en cas de torpillage !

Ce même 23 octobre 1942, dans les sables d'El Alamein, « Monty » déclenche la phase préparatoire de *Lightfoot*, l'offensive qui doit chasser Rommel d'Égypte : à 21 h 30, 740 pièces d'artillerie entament le pilonnage méthodique des secteurs ennemis [119]. Mais la *Panzerarmee Afrika* tient ses positions et il faut une seconde opération, *Supercharge*, pour qu'elle lâche prise. Au soir du 3 novembre, ignorant l'interdiction hitlérienne de se replier, Rommel bat en retraite vers la Libye. Péchant par excès de prudence, « Monty » tarde à prendre en chasse le « Renard du désert » et le laisse s'échapper.

« Georgie » à bord de l'Augusta.

À bord de l'*Augusta*, Patton rédige un message pour informer ses hommes : « Nous voguons vers les côtes septentrionales de l'Afrique. Notre mission consiste à y établir une tête de pont, à capturer la ville de Casablanca et à nous porter à la rencontre des forces allemandes pour les détruire. Lorsque le grand jour de la bataille arrivera, nous devrons triompher. Les Américains ne se rendent pas. Les Américains ne se replient pas. À la guerre, la couardise est fatale. Le Monde nous regarde. Le cœur de l'Amérique bat pour nous. Dieu nous accompagne. Nous vaincrons ! »

Half-track américain à Casablanca, peu après la fin des combats.

Pour tromper l'ennui, il lit, fait du sport dans sa cabine et pratique le tir aux pigeons d'argile sur le pont. Souhaitant se familiariser avec la culture musulmane, il a aussi décidé d'étudier le Coran et de le commenter : « Un jour, se souviendra le marin Stokes, une voix à la sonorité curieuse a inondé les coursives et les entreponts du bateau. C'était Patton ! Depuis la passerelle, il lisait un verset du Coran, si remarquable selon lui qu'il nous invitait à le méditer. Puis, ce fut le silence. Un peu plus tard, il recommença, jusqu'au jour où on ne l'entendit plus. » Stokes apprendra plus tard que Patton s'était finalement lassé du livre sacré de l'Islam, lui ayant préféré un roman policier !

Torch

Le 8 novembre 1942, à 2 heures, tous feux éteints, l'*Augusta* met en panne au large du Maroc. Patton, qui n'a pas dormi, observe les lumières de Casablanca scintillant au loin. Quant à la météo, « c'est le calme plat, pas même une vague. Dieu est avec nous [120] ». À 4 h 45, sans préparation d'artillerie, les barges de débarquement des *Battalion Landing Teams* mettent le cap sur les plages. Une heure plus tard, les *GIs* y déploient de

grandes bannières étoilées à l'attention des Français, tandis qu'au-dessus de Casablanca, des avions larguent des tracts invitant les autorités à ne pas ouvrir les hostilités. Mais l'opération séduction est un échec : des fusillades éclatent, des faisceaux de projecteurs balaient la mer et l'artillerie côtière tire sur la flotte. Dans le port de Casablanca, l'escadre de l'amiral Michelier [121] s'apprête à appareiller. Reçu à coups de canon, Patton doit se battre.

À Mehdia, les Français résistent farouchement et les Américains peinent à progresser. À Safi, malgré l'emploi d'une arme nouvelle appelée *bazooka*, les *GIs* prennent une journée pour se rendre maîtres de la ville. À Fédala, le général est pris dans une bataille navale : « À 7 h 15, six destroyers sortent de Casablanca ; deux sont embrasés. Nos navires ouvrent un feu d'enfer et les contraignent à rompre le combat. Le *Massachusetts* pilonne le *Jean-Bart* [122] pendant trente minutes. À 8 heures, alors que j'aurais dû embarquer sur une chaloupe pour rejoindre les plages, un croiseur léger et deux contre-torpilleurs français surgissent le long de la côte et s'en prennent à nos navires de transport. *L'Augusta* se porte à leur rencontre à 22 nœuds et ouvre le feu. À 8 h 20, des bombardiers ennemis attaquent la flotte et les têtes de pont. Les combats durent déjà depuis trois heures. » Bloqué sur son navire, Patton ne peut débarquer qu'à 13 h 20 sur le rivage de Fédala, où les *GIs* sont aux prises avec les 2 500 hommes de la garnison. Trempé par les embruns et d'humeur massacrante, le général fait activer le déchargement des matériels nécessaires à la poursuite des opérations, mais la situation demeure précaire.

À l'aube du 9 novembre, le Californien constate l'étendue des dégâts : « Des chalands s'échouent sur les plages, et personne ne les décharge. Bombardés et mitraillés par les avions français, les gars se planquent à la première alerte, ce qui ralentit les opérations. » Alors qu'il va d'unité en unité pour débloquer la situation, Patton surprend un soldat dissimulé dans un cratère d'obus : « Je lui ai botté le cul si fort qu'il en a fait un bond en avant et qu'il s'est remis au travail aussi sec. J'ai hurlé aux oreilles d'un lieutenant, dont les hommes hésitaient à entrer dans l'eau, de peur d'avoir froid ! J'ai tapé sur un fainéant qui refusait de pousser un camion ensablé. »

L'action de Patton est efficace, et l'encerclement de Casablanca par la *3rd Infantry Division* est en passe d'être réalisé le soir même. Michelier refuse une première offre de reddition, mais le Californien est bien décidé à s'offrir la « ville blanche » en cadeau pour son 57e anniversaire. Dans la nuit, *Blood and Guts* adresse un second et dernier ultimatum à l'ennemi,

tout en parachevant son dispositif offensif : il affecte un bataillon de chars à la *3rd Division* et désigne leurs cibles aux marins et aux aviateurs. Le début de l'assaut est programmé pour le 10, à 7 h 30. Mais peu après minuit, Patton est informé par son G2 que Michelier est décidé à négocier. Le général maintient cependant ses ordres, faisant savoir aux Français que seule la reddition leur épargnera de lourdes pertes. À 6 h 40, alors que les bombardiers sont déjà en vol, un plénipotentiaire apporte la nouvelle tant attendue : Casablanca est déclarée ville ouverte. Patton a gagné.

Proconsul

Le 11 novembre 1942, à 14 heures, le résident général Noguès [123] et l'amiral Michelier se présentent au QG américain pour y discuter les termes d'un cessez-le-feu général, des combats se poursuivant encore à Mehdia et sur la route de Marrakech. Une conférence est improvisée à l'hôtel Miramar. Triomphant, Patton fait rendre les honneurs aux Français, sabre une bouteille de champagne et porte un toast célébrant « le courage de l'armée d'Afrique » ; mais en négociateur rusé, Noguès va lui faire signer un accord garantissant la non-ingérence américaine dans les affaires intérieures du Maroc, sans que le général, pressé d'en finir, prenne conseil auprès de ses supérieurs. La carrière « diplomatique » de Patton débute sous de mauvais auspices.

Patton, Noguès : qui dupe qui ? Le Français sera désigné par les Américains comme le « Prime Yellow-Bellied Son of Bitch » (« le premier des lâches fils de pute »)…

Mais a-t-il réellement été abusé par Noguès, dont il se méfie au point de le surnommer « l'escroc » ? Sa mission étant remplie, il est clair que le général n'a plus qu'une seule idée en tête : quitter sans délai le guêpier politique du Maroc pour affronter ce « fils de pute de Rommel ». Il a donc tout intérêt à maintenir le *statu quo ante* dans le royaume alaouite. C'est d'ailleurs le sens d'un message qu'il adresse à Eisenhower le 14 novembre : « Les Français craignent de perdre la face vis-à-vis des Arabes. Si nous les désarmons, des émeutes éclateront. En évitant aux Français l'humiliation d'un désarmement et en conservant leur prestige intact, nous économiserons les 60 000 hommes [124] nécessaires au maintien de l'ordre dans le pays. »

En Algérie, les combats ont également cessé, et des négociations confuses et compliquées s'engagent entre les différentes parties. Le 13 novembre 1942, le général Giraud est nommé commandant en chef des forces françaises en Afrique. Après plusieurs jours de tractations, l'amiral Darlan est reconnu haut-commissaire pour la France en Afrique, au nom du « Maréchal empêché » ; la presse américaine est scandalisée par ce *Darlan*

deal, tout comme Patton, qui compare l'amiral français [125] à « une pute dénuée d'amour-propre ». Le 22, l'armée d'Afrique vient gonfler les rangs alliés.

Retards et contrariétés

En France, la conséquence immédiate de *Torch* est l'invasion italo-allemande de la zone libre, qui débute le 11 novembre. Dans le même temps, une course de vitesse s'engage entre les Alliés et l'Axe pour prendre le contrôle de la Tunisie, où s'est installé un vide politico-militaire.

En Algérie, le général britannique Anderson commence à déployer ses brigades d'infanterie à Bougie, Philippeville et Bône, d'où il espère fondre sur la Tunisie, mais ses mouvements sont lents et un temps précieux est gaspillé. À la décharge d'Anderson, il convient de préciser que les divisions alliées engagées dans *Torch* doivent être réorganisées et que la chaîne de commandement reste à structurer ; c'est ainsi qu'elles sont réunies au sein de la nouvelle 1re armée anglaise [126], qui encadre deux corps d'armée britanniques, le *II Corps* américain du général Fredendall et un corps d'armée français formé des divisions de marche du Maroc, d'Alger et d'Oran [127].

Avant-gardes du II Corps en Tunisie. On notera l'attitude décontractée de la troupe !

De leur côté, les Italo-Allemands ont été plus rapides. Dès le 9 novembre, le personnel de la base aérienne de Tunis El-Aouina a la mauvaise surprise de voir se poser deux Messerschmitt escortant un bombardier ; un officier supérieur de la Luftwaffe émerge du bimoteur et exige la livraison immédiate de la base, du port de Bizerte et de plusieurs autres aérodromes. Les Français hésitent, mais l'arrivée d'une trentaine de chasseurs, de Stuka et d'une vingtaine de Junker 52, d'où jaillissent des soldats qui s'emparent de l'aérodrome, va régler la question ; il est 14 heures, et la campagne de Tunisie vient de débuter. Dans les heures qui suivent, un pont aérien est mis en place depuis la Calabre et la Sicile pour déployer 14 000 Allemands et Italiens ; des fantassins, des artilleurs mais aussi des parachutistes allemands, les redoutables « diables verts », qui peuvent compter sur 175 blindés, 130 canons, 2 000 véhicules et 13 000 tonnes de matériels. En quelques jours, ils cadenassent les points stratégiques du pays. En décembre, quatre divisions, dont la puissante 10e Panzers formée de vétérans de la campagne de France et de Russie, arrivent par voie maritime à Tunis, Bizerte et Sfax. Berlin décide aussi d'envoyer dans les djebels le 501e bataillon de Panzers lourds, équipé du nouveau et effrayant Tiger. Le 8 décembre 1942, cet ensemble forme la 5e *Panzerarmee*, qui sera bientôt aux ordres du général Hans-Jürgen von

Arnim. Dans le même temps, après avoir abandonné la Cyrénaïque et la Tripolitaine à Montgomery, les restes de la *Panzerarmee Afrika* s'installent derrière la ligne Mareth [128], un système de fortifications établi par les Français pour protéger la Tunisie des troupes italiennes de Libye, que le « Renard du désert » va renforcer, en y enterrant 180 000 mines et en y déployant des canons de 88 mm. Arnim au nord, Rommel au sud, la Tunisie est devenue une coquille de noix, sur laquelle les armées alliées vont se casser les dents pendant quatre mois.

Un redoutable Tiger, armé d'un canon de 88 mm et pesant 56 tonnes.

Le désarroi de Patton est grand : alors que la guerre ravage la Tunisie et que ses unités y sont envoyées les unes après les autres, il demeure bloqué au Maroc. Pour passer le temps, entre deux réceptions mondaines [129], il assiste à des fantasias, chasse le lion de l'Atlas, chevauche des étalons arabes, découvre le Rif, visite les cités impériales, se perd dans les souks, arpente des sites antiques, apprend des rudiments d'arabe littéraire. Bref, il

s’occupe, reprenant même la lecture du Coran et se lançant à sa manière dans l’ethnologie : « L’état d’esprit des Arabes ressemble à leurs routes : tortueux. Pour moi, il est évident que les enseignements fatalistes de Mahomet et la dégradation du statut des femmes sont les principales causes de l’arrêt du développement de la civilisation arabe. Ils en sont là où nous étions en l’an 700. » Intolérance et complexe de supériorité, encore et toujours.

Rédigée par « Georgie », la légende de cette photo indique : « Patton pacha ».

À la mi-novembre, Patton rencontre « Ike » à son QG de Gibraltar, et ses impressions londoniennes se confirment : « Il n'utilise plus que des mots anglais, parlant de *Tiffin*, de *Petrol* et de *Flak* [130] ! Je suis déçu, car nous avons parlé de tout et de rien. Nous avons perdu notre temps à déjeuner avec le gouverneur du Rocher, une vieille carne en short. Je commence vraiment à croire que Londres a conquis Abilene [131] ! » La mauvaise humeur de « Georgie » s'explique par la mission qu'Eisenhower lui a

confiée : entraîner les conscrits arrivant des États-Unis, avant de les envoyer en Tunisie, ce qui revient à le tenir à l'écart des combats. Une situation dont Patton se plaint dans ses carnets : « Je hais ce genre de boulot, et n'importe qui pourrait le faire bien mieux que moi [132]. Je suis un guerrier ! »

American one et Patton lors de la conférence d'Anfa.

Et bien sûr, pour le général, tout cela ne peut être que le résultat de manipulations britanniques, comme il l'écrit à son épouse : « Je crains que les Anglais nous aient piégés. Tout cela ne correspond pas au plan initial. Et je suis le seul à protester, les autres se contentant de dire qu'ils sont bien là où ils sont. Je ne veux pas être bien là où je suis : je veux atteindre le sommet, et seule la guerre peut m'offrir ça ! Merci pour les étoiles [de général de corps d'armée] que tu m'as envoyées, mais j'ai bien peur de ne jamais avoir l'occasion de les porter. » Ambitions contrariées et moral en berne : du pur Patton !

A + B [133]

Mais voici qu'une mission de prestige attend le général : organiser la prochaine conférence interalliée qui devra se tenir à Anfa, faubourg de Casablanca, du 14 au 24 janvier 1943. Le président Roosevelt et le Premier ministre Churchill doivent y participer, ainsi que les généraux français Henri Giraud et Charles de Gaulle, que les Anglo-Américains espèrent réconcilier. Voyant dans cet événement l'occasion de plaider sa cause auprès de Roosevelt, *Bootlicker* organise les choses avec son zèle coutumier : le long du trajet emprunté par les *big boys*, un *GI* en tenue d'apparat rendra les honneurs à chaque mètre ; ils seront des milliers au garde-à-vous à présenter les armes. *Blood and Guts*, lui, se fera le plus présent possible restant près du Président, lorsque cela lui sera possible. L'allure plus martiale que jamais, il frôlera même la caricature.

De cette réunion au sommet vont émerger plusieurs décisions fondamentales pour la suite du conflit, et la carrière du Californien : les Alliés décident d'exiger la reddition sans condition des puissances de l'Axe, d'augmenter l'aide matérielle à l'Union soviétique [134] et d'envahir la Sicile dès la fin de la campagne de Tunisie. Et c'est Patton qui est chargé de préparer le plan d'invasion de la grande île, en collaboration avec l'état-major combiné interallié.

10

L'AFRICAIN

« C’est une plaie [135] ! »

« Il est petit, mais c’est une grande gueule, un type mal embouché qui déblatère sans cesse sur tout le monde. Il tire des conclusions hâtives et catégoriques qui ne reposent sur rien, et ne supporte pas d’être contredit par ses officiers, qui eux savent de quoi ils parlent ! » « C’est un fils de pute, un poltron et un irresponsable. Fanfaron, il est toujours prêt à lancer une bravade ! » « Un incapable ou un fou, ou les deux. »

Ces « flatteuses » appréciations, signées Truscott, Harmon et Bedell Smith [136], portent sur Lloyd Fredendall, sans doute l’un des généraux américains les plus incompétents de toute la guerre. Imposé à « Ike » par Marshall à la tête du *II Corps* en Tunisie, l’homme est bourru et despotique. Faute d’avoir reçu sa Cadillac blindée, il ne va jamais au front, préférant travailler dans le confort princier de son QG souterrain [137], d’où il distribue des ordres dans un jargon incompréhensible : les chars sont des « conserves », les fantassins des « randonneurs », les canons des « pistolets à bouchon », les chasseurs des « guêpes », les bombardiers des « moustiques ». Négligeant les conventions cartographiques, il désigne ses objectifs par d’obscurs noms de code, le tout en sténographie ! Avec de telles méthodes, les risques d’erreurs sont élevés, mais comme Fredendall est irascible, rares sont ceux qui se risquent à lui demander des éclaircissements.

Tout cela ne l’empêche pas de se prendre pour un stratège d’exception et de se mêler des affaires de ses généraux : « Je suis le commandant de cette division, se plaint Orlando Ward de la *1st Armored Division*, mais je ne dirige plus rien, hormis un bataillon sanitaire ! Je n’ai plus de troupes sous mes ordres : Fredendall m’envoie des messages pour me dire où et comment je dois les placer, et quelles consignes je dois leur donner. Je n’ai jamais vu ça, c’est désespérant. »

Fredendall décoré par Eisenhower, en présence de Bedell Smith (à gauche)..

L'incompétence de Fredendall va se vérifier une première fois en décembre 1942, dans le secteur de Medjez-el-Bab, un carrefour routier contrôlant les accès à Tunis et Bizerte. Paniqués, les tankistes de la *1st Armored Division* y abandonnent 70 chars et véhicules embourbés dans un oued ; des engins qui feront le bonheur des Allemands. La défaite américaine est consommée et l'humiliation complète. Médusé, « Ike » déclarera : « Le seul moyen de décrire nos opérations est de dire qu'elles ont violé tous les principes reconnus de la guerre, toutes les règles opérationnelles prévues dans nos manuels, et qu'elles seront condamnées par toutes les promotions de Fort Leavenworth et du *War College* pendant les vingt prochaines années. » On ne saurait mieux dire !

Après ce premier échec, la relation entre Fredendall et ses chefs de division s'envenime et un climat délétère s'installe, ce qui met à mal le moral de la troupe, qui préfère en plaisanter : « Jamais nous n'avons vu si peu d'officiers, ni d'aussi loin ! » La discipline se relâche : des sentinelles s'endorment à leur poste, des milliers de litres d'essence sont gaspillés [138],

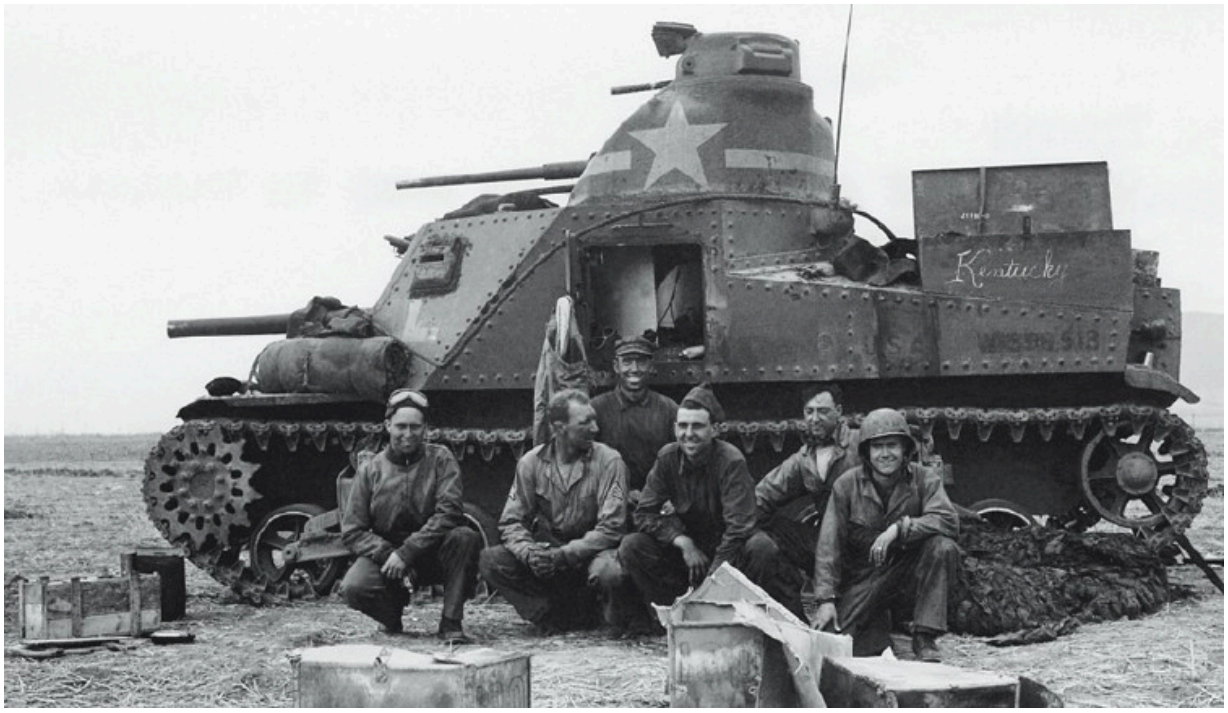
le salut obligatoire devient facultatif et les cas de *battle exhaustion* [139] se multiplient. Autant de signes de vulnérabilité qui n'échappent pas aux vétérans de l'Axe.

Et ce n'est pas tout, car non content de tyranniser ses généraux, Fredendall se montre détestable vis-à-vis des Français, et surtout des Britanniques – à commencer par son supérieur, le général Anderson. L'hostilité des Américains à l'égard de leurs alliés est si criante qu'Eisenhower est contraint de menacer ses généraux, dont Patton [140] : « George, tu es mon plus vieil ami, mais si toi ou quelqu'un d'autre se permet encore de critiquer les Britanniques, alors je jure devant Dieu que je vous dégraderai et que je vous renverrai au pays. Fredendall aurait encore médit sur le compte des Anglais : si ça s'avère exact, je vais le réduire en miettes ! » Et des miettes, il y en aura bientôt, mais ce sera sur le champ de bataille, et elles seront américaines !

Cuisantes défaites

Il n'a pas échappé aux Allemands que le *II Corps* est le maillon faible du dispositif allié. On prépare donc une offensive en deux temps pour tirer parti de l'inexpérience américaine : Arnim frappera à Sidi-Bouzid, avant d'obliquer vers Sbeïtla et la passe de Kasserine, tandis que Rommel marchera vers Gafsa, Fériana et Thélepte, pour faire sa jonction avec Arnim. Il ne restera plus alors aux Panzers qu'à forcer le verrou défensif de la passe de Kasserine pour s'engouffrer en Algérie. En cas de succès, cette attaque contraindrait la 1re armée anglaise à un repli vers la Kabylie, faute de quoi elle pourrait être encerclée [141].

GIs dans la froideur d'une nuit tunisienne..



Équipage de la *1st Armored Division* posant devant un *Medium Tank* M3 « Lee ».

Fredendall est informé des préparatifs ennemis : des concentrations de troupes ont été repérées et des cliquetis de chenilles de chars entendus par-

delà les djebels. Signe supplémentaire que quelque chose se trame : les paysans tunisiens ont déserté leurs cultures. Pourtant, l'Américain ne prend aucune mesure particulière. La bataille débute à l'aube du 14 février 1943 : « Dès que les Allemands nous ont repérés, ils ont embossé leurs canons de 88 juste derrière leurs chars, se souviendra le colonel Hightower, de la *1st Armored Division*. Les 88 sont dangereux, mais bien camouflés, ils deviennent mortels. D'autant que l'ennemi utilise un dispositif spécial pour masquer la lueur de leurs coups de départ, ce qui les rend indétectables. Il faut aussi se méfier des chars légers qui vous provoquent, tout en restant hors de portée de vos armes. C'est une ruse, et si vous décidez de les prendre en chasse, alors ils vous conduiront droit vers un mur de 88 qui vous lamineront à 2 000 mètres, sans que vous puissiez répliquer. Et comme ce sont des pièces lourdes et difficiles à manœuvrer, logiquement vous chercherez à les prendre de flanc. Et là, vous tomberez sur des canons de 50 mm camouflés qui protègent les 88 ! Les Allemands excellent dans l'art du camouflage, cachant n'importe quoi, n'importe où, même dans la plus banale des fermes. Pour indiquer des cibles à leurs artilleurs, ils les mitraillent avec des traçantes, ou les désignent avec des obus fumigènes. Bien sûr, de la fumée n'a jamais détruit un char de 30 tonnes, mais la bombe d'un Stuka, oui, car c'est grâce à ce stratagème qu'ils montrent à leurs pilotes où larguer leurs bombes. Les Panzers attaquent en vagues successives, et chaque élément du terrain susceptible d'abriter une menace est systématiquement traité à l'obus explosif. »

Le sous-lieutenant Hillenmeyer souligne lui aussi le savoir-faire des tankistes allemands : « Lorsqu'on touchait un Panzer, il stoppait net pour nous faire croire qu'il était fichu. Certains de nos équipages ne doublaient pas leur coup et commettaient l'erreur de s'en approcher : ils entendaient alors le *Slam-Crash* [142] ! » La supériorité tactique allemande est si prégnante et les combats si violents que les Sherman refluent en désordre vers Sidi-Bouzid ; la ville tombe le soir même, et le *II Corps* déplore déjà la perte de quarante tanks et quinze automoteurs antichars [143].

Bien que plongé dans le brouillard de guerre, Fredendall décrète que l'ennemi est à sa merci ; il décide donc de le balayer par une contre-attaque blindée prévue pour le lendemain. Connaissant ce secteur [144], ses aides de camp lui font remarquer que l'opération est risquée, mais le général exige une obéissance absolue à ses ordres. Dès lors, la catastrophe est inévitable : ralentis par le terrain et privés de flancs-gardes, les Sherman sont broyés par

les Panzers embusqués à défilement de tourelle [145] : « Les ordres étaient vagues, raconte le sergent Butler, et nous n'avions aucune information sur le dispositif ennemi. On nous avait dit qu'il n'y avait que des artilleurs, mais en réalité nous sommes tombés sur des pièces antichars, des Panzers, des Messerschmitt et des Stuka ! » Le carnage terminé, on dénombrera plus de 60 Sherman en feu. En deux jours, les Américains ont déjà perdu deux bataillons de tanks et 2 500 hommes [146]. C'est un désastre, mais le calvaire du *II Corps* n'est pas encore terminé.

Pour réorganiser sa défense, Fredendall opère un repli vers l'ouest ; ce faisant, il évacue Gafsa, ce qui facilite grandement la progression de Rommel. Les 16 et 17 février, les combats se poursuivent : Sbeïtla tombe et 80 Sherman supplémentaires sont perdus. Au sud, Fériana et Thélepte sont capturées par Rommel, qui déploie ses unités devant la passe de Kasserine. Le maréchal décide d'attaquer le 19 février, mais il se heurte à des champs de mines qui l'arrêtent. Fredendall fait alors converger ses dernières réserves vers Kasserine, tandis qu'Anderson envoie en urgence sa 26e brigade blindée à Thala. Malgré tout, les vétérans de l'*Afrika-Korps* parviennent à conquérir la passe le lendemain : la route de l'Algérie leur est grande ouverte ! Ils se scindent alors en deux colonnes, l'une marchant vers Thala, l'autre vers Tébessa. Les 21 et 22 février, de nouveaux combats font rage ; mais Rommel bute sur la défense acharnée des Anglais à Thala, tandis que le groupement envoyé vers Tébessa est freiné par des bouchons antichars.

Offensive Rommel/Arnim.

C’est pourtant un événement extérieur qui va épargner une nouvelle déroute à Fredendall. Sachant Rommel engagé à Kasserine, Montgomery lance un mouvement tournant par Médenine et la plaine de la Djeffara, afin

de prendre la ligne Mareth à revers. Pour arrêter la 8e armée, Rommel doit se retirer des reliefs tourmentés de Kasserine et marcher au son du canon. En huit jours, le *II Corps* a perdu 7 000 hommes, 250 chars, 120 canons et automoteurs, ainsi que 500 véhicules. Surtout, il a été contraint à un repli de 85 km !

Jekyll & Hyde

Un tel désastre n'est évidemment pas sans conséquences pour le général Fredendall : Kenneth Anderson, qui le considère comme « gravement incompétent », s'en ouvre sans détour à Eisenhower, qui est également interpellé par Alexander : « Je suis certain que vous avez de meilleurs généraux ! » L'Américain Ernest Harmon a lui aussi un avis bien tranché sur Fredendall : « S'il reste, le *II Corps* pourrait bien se désintégrer. Il est exécrable, et vous devriez vous en débarrasser sans plus tarder », dit-il à Eisenhower [147]. En visite au QG de Tébessa le 5 mars, « Ike » demande son avis à Omar Bradley : « Il est mauvais. J'en ai parlé aux chefs de division et tous disent qu'ils n'ont plus confiance en lui. » Eisenhower lui répond : « Vous confirmez ce que je pense, Patton prendra le commandement du *II Corps* dès demain [148]. »

C'est donc le 6 mars 1943 que *Blood and Guts* arrive à Tébessa, dans son *command car* escorté par des *half-tracks* hérissés de mitrailleuses et d'antennes. Soulevant des nuages de poussière, l'imposant convoi roule à tombeau ouvert sur les pistes algériennes, toutes sirènes hurlantes. Par cette arrivée tonitruante, Patton veut faire savoir à tous que le temps de Fredendall est révolu et que les choses vont changer. À bord de sa Jeep, le soldat Zucker est chargé de se procurer des victuailles dans les fermes des alentours : « Je m'apprêtais à partir, lorsqu'une colonne de véhicules s'est arrêtée près de moi. Un général en est descendu, il se tenait droit comme un piquet. C'était Patton. De cette rencontre, la chose qui me marqua le plus, ce furent les étoiles. Il y en avait partout : sur le manteau du général, sur son uniforme, sur son casque, sur les crosses de ses pistolets, sur les pare-chocs de son véhicule et même sur un drapeau qui flottait au vent ! »

II Corps.

Découvrant l'état de déliquescence du *II Corps*, Patton confie son désarroi à Omar Bradley [149] : « Pas de saluts, des uniformes fantaisistes et partout le même bordel ! Il est vain de penser que des soldats qui ne font pas l'effort de se vêtir correctement seront capables de monter à l'assaut de l'ennemi. » Il est vrai que depuis les désastres de Sidi-Bouzid et Kasserine, le moral des Américains a touché le fond. Pour redresser la situation, fidèle à lui-même, « Georgie » se montre intraitable : la cravate est obligatoire pour les officiers, le mess ouvrira et fermera plus tôt, les feux de camp sont interdits et tout contrevenant devra s'acquitter d'une amende de 25 dollars ! Le port du casque est aussi exigé, y compris pour les médecins militaires. Et lorsque ces derniers feront remarquer à Patton que l'usage d'un stéthoscope n'est guère facilité par de telles dispositions, ils s'entendront rétorquer qu'ils n'ont qu'à « s'adresser à l'intendance, qui se fera un plaisir de percer les trous nécessaires [150] ».

Pour apposer sa marque, le général arbore sa *war face* et donne l'exemple : « Je porte mon casque et mes Colts en permanence. Ça impressionne les hommes et ça leur fait comprendre qu'il faut être correctement équipé. » Les généraux ne sont pas oubliés : en visite au PC de la « Big Red One », il urine dans l'abri de son ami Terry de la Mesa Allen, symbolisant ainsi son dégoût des mesures défensives ! Bradley est choqué par ce geste et l'excentricité de son nouveau chef : « Lorsqu'il s'adresse à la troupe, il emploie un langage obscène. Il aime se donner en spectacle et veut que les soldats parlent de lui. En même temps, il peut se montrer érudit et raffiné, car c'est un intellectuel très cultivé. Patton, c'est Docteur Jekyll et Mister Hyde. »

Si certains désapprouvent la « méthode Patton », elle séduit la soldatesque, qui le surnomme *Gorgeous Georgie* – « Georgie le

magnifique » –, ce qui flatte son orgueil. Tout comme l'émission spéciale qui lui est consacrée sur les ondes de la NBC : « Mesdames et Messieurs, si vous aimez les chefs de guerre hauts en couleur, alors vous allez adorer George Patton ! Il est toujours au front, et ses soldats savent qu'il ne leur demandera jamais rien qu'il ne puisse faire lui-même. Patton a depuis toujours la prémonition qu'il mourra d'une manière spectaculaire, dans son char, à la tête de ses troupes. C'est peut-être ce qui explique son extraordinaire courage, mais pour l'instant, sa plus grande ambition est de se mesurer à Rommel ! » Il est vrai que depuis mai 1940, Patton est obsédé par ce fantasme : « J'aimerais me battre contre Rommel, comme à l'époque des chevaliers, en tournoi, chacun dans un tank. Réunies pour l'événement, les deux armées pourraient regarder le duel à mort. Si je parvenais à le tuer, alors je serais le Champion, et l'Amérique gagnerait la guerre. S'il venait à me tuer… Mais il n'y parviendrait pas ! »

Trois étoiles

À la mi-mars, Eisenhower demande au président Roosevelt de nommer Patton général de corps d'armée, mais naturellement, l'ambitieux est insatisfait : « Maintenant, je veux et j'aurai ma quatrième étoile ! » En attendant, comme toujours, le Californien anticipe sur sa promotion et porte aussitôt les attributs de son futur grade, ce qui contrarie Bradley : « Ses aides de camp ont immédiatement déployé un grand drapeau rouge frappé de trois étoiles dorées et lui ont offert ses nouveaux insignes. Je les ai trouvés remarquablement bien préparés à cette éventualité. Si Patton avait dû être nommé amiral de la flotte turque, ses officiers auraient probablement plongé leurs mains au fond de leurs havresacs pour en sortir les grades appropriés [151] ! »

Patton dans son véhicule de commandement blindé ; on comprend pourquoi certains de ses soldats le surnommeront la « galaxie ambulante »…

Éclaireurs dans une Jeep camouflée à l'aide de boue séchée.

Entre-temps, Montgomery et Alexander ont mis au point une nouvelle offensive pour déloger la 1re armée italienne [152] de la ligne Mareth. C'est l'opération *Pugilist*, qui doit débuter le 19 mars 1943, avec pour objectif stratégique la cité portuaire de Sfax. Or, pour fixer l'ennemi et l'empêcher d'envoyer des renforts face à la 8e armée, les généraux anglais ont besoin d'une diversion ; c'est là que Patton doit intervenir, en lançant le *II Corps* à l'attaque, sans toutefois dépasser la ligne Gafsa-Fondouk.

Le général, portant son casque de football américain et ses Colts à crosse d'ivoire.

« Georgie » se met au travail et écrit à Beatrice : « Cet endroit est glacial. Depuis que je suis arrivé, il ne cesse de pleuvoir et aujourd'hui, il grêle ! Le pays est couvert de ruines romaines. J'en ai déjà visité beaucoup, mais les Arabes les ont endommagées en les pillant. Notre prochaine offensive ne m'inquiète pas. Nos hommes ont besoin de se battre, car la

seule chose qui les intéresse, c'est de s'enterrer. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore été mitraillé par des avions, mais ça arrivera sûrement [153]. » Patton encourage aussi ses troupes : « Les Allemands sont des vétérans bien entraînés, confiants, courageux et impitoyables. Nous sommes braves, mieux équipés et mieux ravitaillés qu'eux. Ils ont Odin [154], leur divinité assoiffée de sang. Nous, nous avons le Seigneur. Il veille sur nos âmes, comme il protégeait celles de nos pères. Mais nous ne sommes ni cruels, ni vicieux, ni agressifs, et c'est là que réside notre faiblesse. Nous devons apprendre à tuer, à blesser, à causer des pertes et des destructions à cet ennemi haïssable. À la guerre, mourir en tuant est une chose. Mais si nous sommes sans pitié, alors nous tuerons et nous vivrons ! Nous vivrons et nous rentrerons au pays, où nous retrouverons nos femmes en conquérants, en héros. La réputation de notre armée, l'avenir de notre peuple et notre gloire sont entre vos mains. Je sais que vous serez à la hauteur ! »

Victoire !

À la veille de sa première bataille contre les troupes italo-allemandes, Patton harangue également ses généraux : « Messieurs, nous attaquons demain. Si nous ne sortons pas vainqueurs de cette affaire, alors que Dieu fasse qu'aucun d'entre nous n'en revienne en vie ! » Le 17 mars, malgré les pluies diluviennes et la boue qui freinent sa progression, la *1st Infantry Division* entre dans Gafsa, abandonnée par l'ennemi. Le lendemain, les Américains occupent l'oasis d'El-Guettar, elle aussi désertée par sa garnison italienne. Le 20 mars, c'est au tour des djebels avoisinants de tomber aux mains de Patton ; inquiet, le général von Arnim [155] envoie sur zone la 10e division de Panzers pour asséner un coup d'arrêt au *II Corps*.

Choc des cultures : des tankistes allemands rencontrent des bédouins tunisiens !

À l'aube du 23 mars, la division cuirassée allemande se déploie en ordre de bataille dans la cuvette d'El-Guettar, puis passe à l'attaque. Mais les Panzers entrent dans des champs de mines qui les désorganisent, tandis que les *Bersaglieri* de la division « Centauro » sont durement accrochés. Sur ordre de Patton, qui observe les combats depuis un promontoire rocheux, le général de la Mesa Allen contre-attaque : un puissant tir de barrage est déclenché, tandis que les M10 [156] du *601st Tank Destroyer Battalion* ouvrent un feu nourri sur les blindés ennemis. À 9 heures, accusant la perte d'une trentaine de leurs précieux Panzers, les Allemands se retirent. En fin d'après-midi, ils renouvellent leurs efforts pour forcer le passage, mais c'est un échec si coûteux en vies humaines qu'il fera dire à Patton : « Ils sont en train de sacrifier la meilleure infanterie du monde ! » L'affront de Kasserine est lavé ; pensant avoir battu « ce sublime fils de pute de Rommel », *Blood and Guts* exulte [157].

Surenchère

Dans la nuit du 19 au 20 mars, conformément au plan *Pugilist*, Montgomery est lui aussi passé à l'action dans le Sud tunisien. Mais confronté au mauvais temps et à la ténacité de l'ennemi, il ne parvient pas à

emporter la décision. Le Britannique imagine alors un débordement par l'ouest, qu'il baptise *Supercharge II*. Lancé le 26 mars par le corps néo-zélandais, ce mouvement tournant lui permet de franchir les monts de Matmata, de capturer la ville d'El-Hamma et de déboucher sur les arrières des troupes massées sur la ligne Mareth. Pour éviter l'encerclement, celles-ci se replient vers le nord en abandonnant Gabès, et se rétablissent sur une position de recul adossée au wadi Akarit, une barrière naturelle dont les berges sont insuffisamment fortifiées pour former une véritable ligne d'arrêt.

Chasseur de chars M10 du *601st Tank Destroyer Battalion*.

Ce mouvement n'échappe pas à Patton, qui y voit l'opportunité de prendre l'ennemi à revers. Le *II Corps* et la 8e armée pourraient alors encercler la 1re armée italienne et l'anéantir par une attaque concentrique, ce qui écourterait considérablement la campagne de Tunisie. Alexander donne son accord à Patton, qui lance les *1st* et *9th Infantry Divisions* sur la route El-Guettar-Gabès. Quant à la *1st Armored Division* du général Ward, elle devra se porter vers Maknassy, afin de couper l'axe de retraite italo-allemand.

Mais Patton va avoir une mauvaise surprise, car ayant anticipé son mouvement, l'ennemi vient justement de renforcer la défense de ces secteurs. Tenus en échec par des Italiens retranchés dans les collines, sous la

pluie, dans la boue et le froid, les *GIs* vivent un supplice permanent, à l'instar du soldat Moore : « La nuit, l'ennemi nous harcèle pour nous maintenir éveillés. C'est la guerre des nerfs. Il nous tire dessus, nous mitraille, nous bombarde, lance des fusées éclairantes, simule des assauts d'infanterie ou des attaques de chars. Et puis, il y a les tireurs d'élite : ils sont gênés par l'obscurité, mais nous les savons à l'affût et c'est effrayant. »

Patton observant le déroulement de la bataille d'El-Guettar.

À Maknassy aussi, les choses se passent mal ; Ward est stoppé et Patton s'acharne sur lui : « J'ai téléphoné à Ward pour lui ordonner d'attaquer et peu importe que nos pertes dépassent 25 %. Nos hommes ne veulent pas se battre, spécialement ceux de la 1*st Armored Division*, ils me dégoûtent. » Ward échouera et sera remplacé par Ernest Harmon.

Offensive Montgomery/Patton.

Sur l'axe El-Guettar-Gabès, Patton doit attendre le soir du 3 avril pour que la situation se débloque. Du moins le pense-t-il, car lorsque le *II Corps* parvient enfin à quitter les djebels, c'est pour tomber dans les guet-apens de

la 21e division de Panzers et de la « Centauro ». Sans possibilité de débordement, les assaillants progressent lentement, comme l'expliquera le général Bradley : « Des deux côtés de la route s'élevaient des collines escarpées. Couvertes de végétation, ces hauteurs formaient des redoutes naturelles, où l'ennemi n'avait aucun mal à s'embusquer. Dans la vallée, l'érosion avait fait son œuvre, donnant naissance à d'infranchissables wadis. Quant aux rares passages que la nature avait négligé de nous interdire, nos adversaires s'en étaient soigneusement occupés, en y disposant des mines antichars. »

Il faut donc attendre le 7 avril 1943 pour que les tanks américains puissent enfin s'élancer vers Gabès ; après une progression de 50 km émaillée de combats sporadiques, les Américains font leur jonction avec les avant-gardes de Montgomery. Mais il est trop tard : les Italo-Allemands se sont échappés vers le nord.

Chagrin, colère et controverse

Cette fois, « Georgie » a perdu son pari. Mais s'il est moralement abattu, c'est surtout en raison de la mort de son aide de camp, le capitaine Richard Jenson, que le général considérait comme un fils [158]. « Jenson a été tué ce matin. Je suis terriblement désolé, car c'était un garçon loyal, altruiste et efficace. Dès que j'ai appris son décès, je me suis rendu au cimetière. J'ai ôté le linge qui recouvrait son visage et je me suis agenouillé pour dire une prière. Je l'ai embrassé sur le front. Nous l'avons enterré à même la terre. Il n'y a pas de cercueil ici, car il n'y a pas de bois. C'était un homme bien et un bon officier. Je ne comprends pas pourquoi de tels hommes doivent mourir. » Terriblement affecté, Patton mène son enquête sur les circonstances de la mort de Jenson : « Ce matin-là, je l'avais envoyé au front avec Bradley et deux autres généraux. Près d'eux, il y avait trois gros postes radio qui fonctionnaient en permanence. Les Allemands ont intercepté les émissions et ont envoyé douze bombardiers détruire le PC de campagne. Ils ont largué 36 bombes de 250 kg. L'une d'elles est tombée près de Jenson et l'effet de souffle l'a tué. Il ne s'est pas vu mourir. »

Le drame qui touche personnellement le général ravive la polémique de la couverture aérienne, tant il est vrai que depuis le début de leur offensive, les *GIs* se plaignent des raids ennemis. Dans un accès de colère et de

chagrin, le Californien s'en prend ouvertement au Britannique Arthur Coningham, qui commande les appuis aériens en Tunisie : « Nos troupes sont bombardées en permanence. L'absence totale de couverture aérienne permet à la Luftwaffe d'opérer en toute quiétude. » Piqué au vif, Coningham réplique vertement, par un télégramme dont il envoie un double à Eisenhower et Alexander : « L'argument concernant la couverture aérienne n'est qu'un alibi pour dissimuler les difficultés des troupes américaines, qui devraient admettre leur inefficacité dans les récentes opérations. » Patton, enragé, exige des excuses de l'aviateur et le ton monte. « Il y avait un risque sérieux pour que cette dispute ait de graves répercussions politiques, expliquera l'*Air Marshal* Arthur Tedder, qui dirige alors les opérations aériennes alliées en Méditerranée. La situation était explosive et pouvait déclencher une crise aiguë dans les relations anglo-américaines ! Il fallait régler le problème sans délai. »

Début avril, une réunion de crise est organisée au QG de Patton : « J'ai reçu un message outrageant de la part de l'*Air Marshal* Coningham qui m'accuse d'être un crétin et un menteur. À midi, Tedder, Spaatz et Kuter [159] sont arrivés, en me disant : "Nous voulions vous voir." Je leur ai répondu que j'étais ravi de les voir. Mal à l'aise, ils tournaient autour du pot. Puis ils m'ont parlé de la supériorité aérienne alliée, comme pour m'en convaincre. Soudain, alors que nous étions en pleine discussion, quatre avions allemands ont remonté en rase-mottes la rue adjacente à mon bureau, mitraillant tout sur leur passage et larguant des bombes. »

Camp de prisonniers italo-allemands.

Alors que les visiteurs de Patton se mettent à l'abri, lui se précipite à l'extérieur pour vider les chargeurs de ses Colts sur les Focke-Wulf 190 [160] qui s'éloignent dans un vacarme assourdissant. De retour dans son bureau, le Californien arbore un sourire ironique, qui fait dire à Arthur Tedder : « Je ne sais pas comment vous avez réussi à arranger ce coup avec les Allemands, mais c'était bien vu ! » Ce à quoi Patton répond : « Si seulement je pouvais mettre la main sur les fils de pute qui pilotaient ces zincs, je leur décernerais à chacun une médaille ! » Dès le lendemain, « Georgie » obtiendra les excuses de Coningham, tandis que la couverture aérienne du *II Corps* s'améliorera notablement.

Le 15 avril 1943, sur ordre d'Eisenhower, Patton cède son commandement à Bradley pour reprendre les préparatifs d'invasion de la Sicile. Avant son départ pour l'Algérie, il apprend que les *GIs* resteront sous les ordres des Britanniques jusqu'à la fin de la campagne de Tunisie : « Que Dieu maudisse les Anglais, et ces soi-disant Américains qui les suivent.

“Ike” ne fera rien, comme toujours. Je préférerais encore être commandé par un Arabe, même si je pense que ce sont des moins-que-rien. »

Les derniers combats sont durs, mais les *GIs* se montrent pugnaces et agressifs ; de toute évidence, *Blood and Guts* a changé leur état d’esprit et leur a rendu leur fierté. Le 7 mai 1943, les Britanniques entrent dans Tunis et les Américains dans Bizerte. Six jours plus tard, les forces italo-allemandes capitulent. Chassé d’Afrique, l’Axe vient de perdre 275 000 combattants, dont de nombreux soldats à peine arrivés de Sicile.

Le général reçoit d’Amérique des montagnes de lettres de félicitations : les femmes lui confectionnent des colis, les enfants lui envoient des dessins, les adolescents lui demandent conseil pour devancer l’appel, afin de pouvoir servir sous ses ordres ; on utilise même son image pour encourager les travailleurs à produire davantage pour l’effort de guerre. Fort de son immense popularité, Patton se considère désormais comme dépositaire du prestige de la nation et de l’*Army*, et il est résolu à le défendre contre les Britanniques, mais aussi contre ses supérieurs, à commencer par le général Eisenhower !

11

IMPERATOR

Marchandages

Située à 140 km de la Tunisie et à seulement 5 de la Calabre, la Sicile constitue un pont naturel entre l'Europe et l'Afrique du Nord. D'une superficie équivalente à la Belgique, l'île s'annonce difficile à conquérir : vallonné au sud et à l'ouest, le terrain se fait montagneux au nord et à l'est. L'objectif stratégique de la campagne est le port fortifié de Messine et son détroit. Mais ses pourtours sont accidentés [161] et ses plages inadaptées à un assaut amphibie ; de plus, ce secteur est situé au-delà du rayon d'action de la chasse basée en Tunisie. Pour toutes ces raisons, les Anglo-Américains devront débarquer ailleurs.

L'opération *Husky* ne fait d'ailleurs pas l'unanimité parmi les Alliés : Londres est en faveur de l'invasion de la Sicile, car son contrôle sécuriserait la Méditerranée et fournirait une base de départ pour envahir la botte italienne ; sans compter que la perte d'une partie de son sanctuaire national pourrait pousser Rome à sortir du conflit. À l'inverse, Washington souhaite concentrer ses efforts contre le Reich, au lieu de « grignoter » les possessions périphériques de l'Axe. Tout comme le général Marshall, qui voit en *Husky* la dernière aventure américaine en Méditerranée, Patton n'est guère convaincu de l'intérêt de cette campagne : « Ce que je ne parviens pas à comprendre, c'est ce que nous rapportera la conquête de cette île. Car après tout, ce n'est qu'une île ? Et même si nous sommes victorieux, nous ne serons pas en mesure d'exploiter notre succès, en attaquant des objectifs vitaux pour l'ennemi. » La décision de débarquer constitue donc un compromis délicat entre les différentes approches stratégiques des cobelligérants.

Installé dans une école de Mostaganem, Patton travaille sur Husky en collaboration avec l'état-major combiné interallié. Il s'agira de débarquer en deux points opposés : les Américains à Palerme, les Britanniques à Syracuse, puis de converger vers Messine. Toutefois, « Monty » va bouleverser la donne en convoquant à Alger le 2 mai 1943 une conférence

d’état-major qui va se transformer en un véritable hold-up ! Alexander et Patton doivent y participer ; mais retardés par de violents orages, leurs avions ne se posent à Maison-Blanche qu’après la fin de la réunion. Profitant de leur absence, Montgomery expose ses vues à Bedell Smith, qu’il sait avoir une grande influence sur Eisenhower : « Je voulais voir Bedell Smith, mais il n’était pas dans son bureau, et nous nous sommes finalement croisés dans les latrines. C’est devant des lavabos que nous avons évoqué le problème de la Sicile. Je lui ai fait part de mes idées, en lui expliquant que le débarquement américain de Palerme devait être annulé, car nous gagnerions à concentrer nos efforts dans le sud de l’île, pour y sécuriser les terrains d’aviation [162]. Nous sommes allés voir Eisenhower qui, séduit par mon projet, a donné son accord. »

Walter Bedell Smith, chef d’état-major d’Eisenhower.

Un scénario remanié, dans lequel Patton hérite d'un second rôle – de composition qui plus est : protéger le Britannique, qui se couvrira de gloire en prenant Messine à lui seul. Fort de son succès, « Monty » va plus loin et adresse le 4 mai un mémorandum à Alexander : « Il ne peut y avoir qu'un seul commandant pour cette opération, et il est clair que la 8e armée devra contrôler toutes les forces engagées. » En d'autres termes, *Blood and Guts* servira sous ses ordres. Échaudé par les difficultés du *II Corps* en Tunisie, Alexander se montre favorable à son compatriote ; mais cette fois, Eisenhower s'oppose au vainqueur d'El-Alamein, annonçant même que Patton débarquera à la tête de la nouvelle *7th Army*, qui encadrera le *II Corps* de Bradley et les *1st*, *3rd*, *9th* et *45th Infantry Divisions*, la « Hell on Wheels » et la *82nd Airborne*. En outre, Patton disposera de nombreux régiments et bataillons autonomes, dont le 4e tabor marocain, spécialisé dans les combats de montagne.

82nd Airborne.

3rd Infantry Division.

45th Infantry Division.

Husky

La version définitive du plan est avalisée par « Ike » le 21 juin 1943, et le jour J fixé au 10 juillet, date à laquelle les îles italiennes de Pantelleria et Lampedusa, situées au large de la Tunisie, auront été conquises, afin de sécuriser les couloirs aériens reliant l'Afrique du Nord à la Sicile. Au total, sept divisions débarqueront sur un front de 160 km de large, tandis que 4 600 parachutistes se saisiront de positions clefs dans l'arrière-pays. La 8e armée mettra à terre quatre divisions dans le golfe de Noto, entre la péninsule de Pachino et Syracuse, avant de marcher sur Augusta, Catane et les aérodromes implantés autour de Gerbini. Ensuite, « Monty » n'aura plus qu'à se saisir de Messine.

Patton, lui, attaquera dans le golfe de Gela. À gauche, la *3rd infantry Division*, surnommée « Rock of the Marne » depuis la Grande Guerre, débarquera sur les plages de Licata aux ordres du général Truscott. Au centre, la « Big Red One » et deux bataillons de *Rangers* attaqueront Gela, puis avanceront jusqu'à Niscemi et le carrefour de Piano Lupo, où les attendront les parachutistes. À droite, arrivant directement des États-Unis, la *45th infantry Division* de Middleton touchera terre à Scoglitti, puis fera sa jonction avec les Britanniques en remontant la route nationale 124. À J +2, les Américains avanceront jusqu'à une ligne « jaune », à 30 km à l'intérieur des terres ; ils s'aligneront alors sur la 8e armée pour la flanc-garder, avant de s'élancer vers une ligne « bleue » et le nœud routier de Piazza Armerina, un site antique que le Californien brûle d'envie de visiter.

Ensuite ? Rien ! Car voulant pouvoir aviser en fonction des événements, Alexander refuse de fixer des objectifs clairs à Patton ; une faille dans le plan du Britannique, que le bouillant général saura exploiter au moment opportun.

Les deux plans d'*Husky*.

Car pour Patton, qui n'ignore rien des manigances de Montgomery, l'aventure sicilienne va être l'occasion de régler ses comptes. « Au sommet de la hiérarchie, écrit-il, on trouve l'homme de paille des Anglais [163], un amiral et un vice-amiral britanniques. Tedder contrôle l'aviation, Coningham est en charge de l'aviation tactique, tandis que les appuis aériens dépendent d'un autre Anglais. Alexander dirige les troupes terrestres [164] et son chef d'état-major est anglais. Le général Montgomery est à la tête de la 8e armée. Quant à moi, je commande ce qui reste. Les États-Unis sont spoliés. Le ravitaillement de la *7th Army* passera par les plages et le port de Syracuse contrôlé par les Britanniques. On m'a fait savoir qu'il faudra que je m'arrange avec "Monty" pour obtenir les approvisionnements dont j'aurai besoin. Nous devons triompher ! Non pas en tant qu'alliés des Anglais, mais en conquérants ! »

Tyran en peignoir

Aux 160 000 hommes, 650 chars et 1 800 canons alliés, l'Axe va opposer les 250 000 soldats, 260 blindés et 1 100 pièces d'artillerie de la 6e armée du général Alfredo Guzzoni. L'Italien dispose de dix divisions [165], de six groupements blindés et de nombreux bataillons. Des chiffres impressionnants, mais qui cachent une réalité sordide : les meilleures troupes ont été sacrifiées en Tunisie, et celles qui restent souffrent de carences importantes. Les hommes sont armés de vieux mousquetons ou de fusils de prise. Hormis quelques *Semoventi* [166], la plupart des blindés sont trop légers ou désuets, comme ces Renault R35 capturés par les Allemands en 1940, et revendus à prix d'or aux Italiens, sans leurs obus ! Le parc d'artillerie se résume à une collection hétéroclite de canons obsolètes, et l'on manque de camions, de tracteurs, de pièces antichars et de carburant. Lassée par la « guerre parallèle » de Mussolini, la troupe a le moral en berne et n'aspire plus qu'à la paix ; il est vrai que l'Italie a déjà perdu 35 % de ses divisions, 170 navires de guerre et toutes ses colonies : la Somalie, l'Éthiopie et la Libye. En outre, se méfiant des velléités d'indépendance des Siciliens, les fascistes ont envoyé sur l'île des pères de famille et des conscrits originaires de Lombardie et de Toscane ; considérés comme des occupants par les civils, les malheureux sont méprisés. Enfin, gangrenées par Cosa Nostra, certaines garnisons sont surtout occupées à faire du marché noir, tandis que les mafieux glanent des renseignements pour le compte des Alliés [167] !

Dans ces conditions, comment repousser l'envahisseur ? À cette question, Guzzoni répond en deux temps : pour freiner l'avance des Alliés, les divisions statiques postées sur le littoral combattront sans esprit de recul ; ensuite, les unités mobiles contre-attaqueront pour rejeter l'ennemi à la mer. C'est un plan logique, mais l'Italien sait qu'il n'a pas les moyens de le mettre en œuvre, ce qu'il signale au Duce un mois avant *Husky* : « Situation défensive complexe et inadaptée face aux moyens supposés de l'ennemi. Forces terrestres rapides et capacité de réaction de l'aviation insuffisantes. » Mussolini est donc conscient de la situation, ce qui ne l'empêche pas de se livrer à l'une de ses habituelles rodomontades le 24 juin 1943, lorsqu'il affirme que si les Alliés venaient à se risquer en Sicile, ils seraient annihilés sur la « ligne du peignoir de bain » – autrement dit sur les plages, dès la sortie des flots…

En appui de ses troupes, Guzzoni peut aussi compter sur les 30 000 hommes des deux grandes unités allemandes présentes sur l'île : la 15e division de Panzergrenadiers et la division blindée parachutiste « Hermann Goering [168] ». Stationnées à l'intérieur des terres, elles ne peuvent être engagées qu'avec l'accord du maréchal Kesselring, qui commande les armées allemandes en Méditerranée.

Débarquement

Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1943, en pleine tempête, les 3 300 navires de l'armada alliée approchent des rivages siciliens ; ballottés par de violentes rafales de vent, les C47 « Dakota » et les planeurs « Horsa » des forces aéroportées sont désorientés : dans la zone américaine, la dispersion des 3 400 paras de la *82nd Airborne* est telle que certains sticks atterriront à plus de 40 km de leurs objectifs. Quant aux 140 planeurs acheminant les commandos anglais près de Syracuse, seuls 12 atteindront leurs objectifs et 69 s'abîmeront en mer ! Informé que d'imposants convois cinglent vers la Sicile, Guzzoni a placé ses forces en alerte maximale.

Débarquement américain dans le secteur de Licata.

Sentinelles montant la garde à Gela.

Embouteillage sur les plages.

Patton est à bord du navire de commandement *Monrovia*, lorsqu'à 2 h 45, ses *GIs* partent à l'assaut de l'île. Sur une mer déchaînée, beaucoup sont malades et épuisés avant même d'atteindre le rivage. Heureusement, la résistance italienne est presque nulle ; Licata et Gela sont conquises ; à droite, les vagues d'assaut de Middleton déferlent sur le village de Scoglitti, sous les regards médusés des pêcheurs au lamparo qui s'apprêtaient à sortir en mer. En zone britannique, malgré quelques difficultés, le déroulement des opérations est conforme à la planification de Montgomery. Dès le milieu de matinée, la *7th Army* commence à s'enfoncer dans les terres. Quelques combats sporadiques éclatent autour de Gela, mais ils se soldent par le retrait de l'ennemi. Plus au nord, au carrefour de Piano Lupo, les

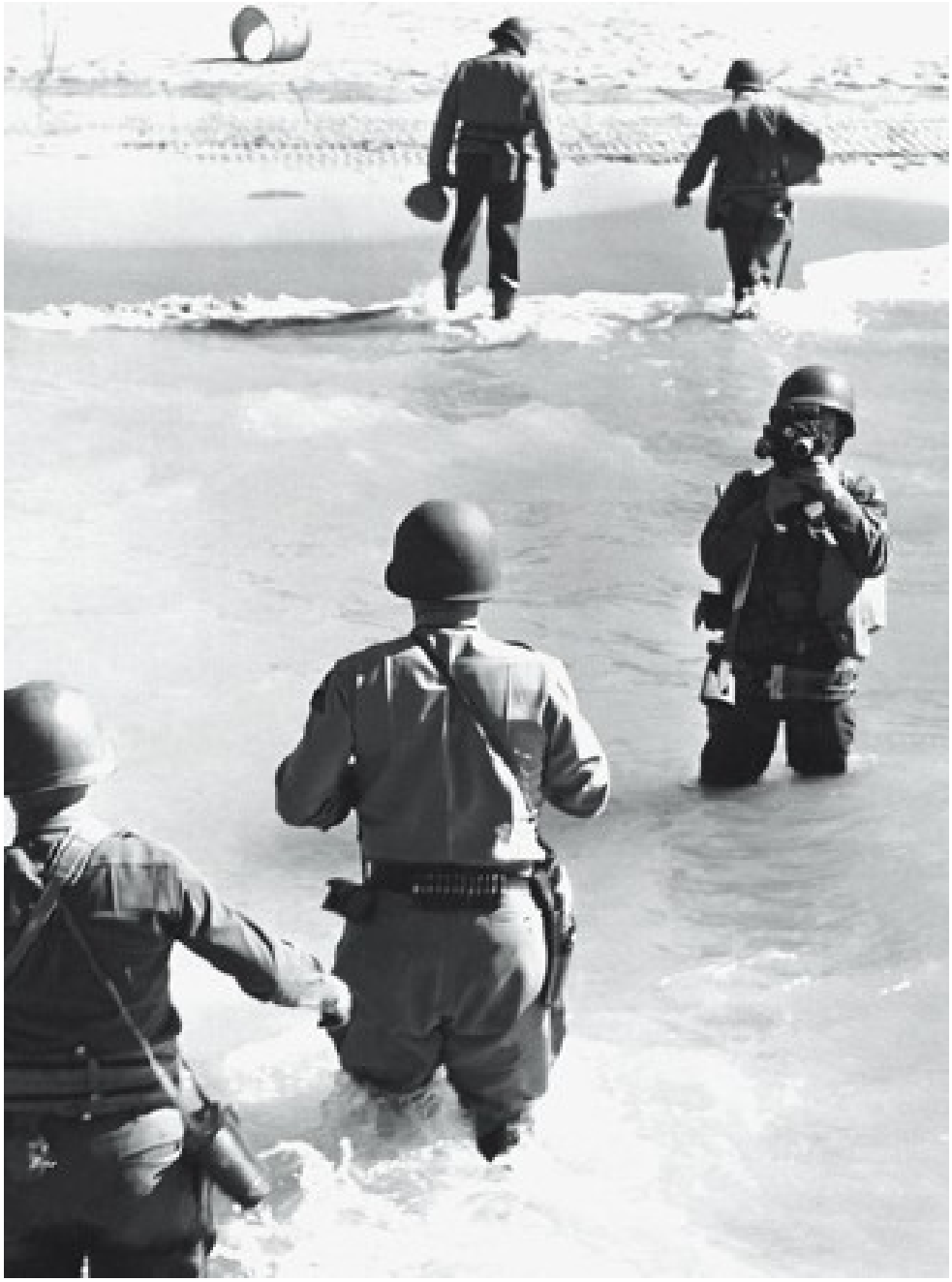
parachutistes repoussent des chars italiens et un détachement de la « Hermann Goering ». Mais autour de Scoglitti, les lignes américaines menacent de craquer sous la pression des Panzergrenadiers qui contre-attaquent, et seule l'intervention de l'artillerie navale empêche le pire : l'alerte a été chaude.

Les Américains sont également confrontés à des problèmes logistiques : le ciel est dégagé, mais la houle gêne les chalands de débarquement qui s'échouent sur des bancs de sable ; plus de 200 gisent déjà près des côtes. Sur les plages, les GMC s'ensablent et même les Jeeps ont du mal à avancer. Pour aller où, d'ailleurs ? Les routes sont si étroites que des milliers de véhicules s'y agglutinent dans un effroyable embouteillage, qui attire les Stuka ; la DCA est sollicitée en permanence. Malgré tout, les Américains parviendront à débarquer 66 000 hommes, 7 500 véhicules et 16 000 tonnes de matériels en trois jours ; une performance à mettre au crédit d'un nouvel engin : le *DUKW*, un camion amphibie capable de faire la navette entre les navires ancrés au large et les dépôts établis à terre.

Au soir du 10 juillet, la tête de pont de Patton est profonde de 6 km et large de 80. On compte plus de 4 000 prisonniers, en majorité italiens. La situation n'en est pas moins préoccupante, les contre-attaques ennemies ayant enfoncé un coin au centre du front américain. Et ce n'est pas fini, car pressé d'agir par Rome, Guzzoni a prévu de faire attaquer la « Livorno » et la « Hermann Goering » à Gela.

Bains de sang

Le 11 juillet 1943, à 9 h 30, « Georgie » débarque à son tour sur la grève de Gela, sous les objectifs des photographes de guerre, qui ne manquent rien de l'événement. Il est vrai que la « superstar » est au sommet de son art et que sa mise en scène est parfaite, sautant à l'eau depuis une barge, alors qu'il aurait pu atteindre le rivage au sec dans un engin amphibie.



Blood and Guts débarque.

Peu après, il rejoint le PC de la « Big Red One », établi près de la localité : « J'y suis resté plus longtemps que prévu, ce qui a été une bonne chose, car sinon, je serais tombé nez à nez avec sept chars allemands fonçant vers la ville ! » C'est que la contre-attaque de Guzzoni bat son plein et dans la plaine côtière, les *GIs* refluent en désordre vers les plages. Gela est isolée par des fantassins et des tanks italiens. Les Américains se défendent farouchement, mais le sort de la bataille est incertain. Piégé dans

la ville, *Blood and Guts* gagne la terrasse d'une maison : « Je pouvais voir l'ennemi progresser vers nous, il était à 800 mètres. Des avions ont attaqué et deux bombes sont tombées sur notre bâtiment, sans faire de blessés, hormis quelques civils. Jamais je n'avais entendu de pareils hurlements ; on aurait dit des coyotes. » Patton oublie d'ajouter qu'il a lui-même pris part aux opérations à la tête d'une section de combat, faisant le coup de feu comme un simple soldat ; pour cet acte d'héroïsme, il sera décoré d'une seconde *Distinguished Service Cross*, le 3 août 1943.

Dans le secteur des plages, c'est à nouveau du large que vient le salut ; perdant seize de leurs Panzers sous les coups de l'artillerie navale, les Allemands abandonnent leurs camarades italiens à leur triste sort. À Gela, chasseurs-bombardiers et chars appelés à la rescousse [169] mettent l'ennemi en fuite. Peu avant midi, Patton ordonne la poursuite : rattrapés et encerclés en rase campagne, privés de moyens antichars, les Italiens sont massacrés par les Sherman, qui les écrasent sous leurs chenilles et les mitraillent à bout portant. Sur 11 000 hommes, la « Livorno » en a perdu plus de 6 000 en deux jours ; la plus puissante des divisions italiennes de Sicile a cessé d'exister ! Pour Guzzoni, le bilan est désastreux, car il faut y ajouter la destruction de la moitié des groupements blindés, l'anéantissement de la « Napoli » par les Anglais et les désertions qui se multiplient à un rythme effrayant. D'ici peu, avec le renfort de la 1re division parachutiste arrivant de Nîmes et celui de la 29e de Panzergrenadiers venant de Salerne, les Allemands seront majoritaires sur la ligne de front.

Au soir du 11, tout danger est écarté pour les Alliés. Mais, par prudence, Patton organise le largage nocturne de 2 000 parachutistes tenus en réserve en Tunisie. L'opération tourne malheureusement au drame, lorsque des canonniers nerveux dressent un mur de feu fratricide devant les 144 « Dakota » en approche [170]. Pour échapper à la mitraille, les pilotes rompent leur formation et multiplient les manœuvres d'évasion, mais 23 avions sont abattus et 230 hommes sont tués ou blessés. Eisenhower déclenche une enquête et demande des explications à « Georgie ». C'est une procédure normale, mais Patton se montre agressif et paranoïaque : « S'il faut un responsable, ça ne peut être que moi, note-t-il dans ses carnets. Seulement voilà, il se trouve que je ne me sens coupable de rien. "Ike" est peut-être à la recherche d'une excuse pour me relever de mon commandement. Il n'a jamais été confronté à une attaque aérienne, ni à aucun autre danger mortel. Il ne sait pas ce qu'est la mort et il ne le saura

jamais, car c'est une marionnette qu'il faut protéger. Les Britanniques ne le laisseront jamais prendre de risques pour sa vie. »

Conflit d'ego

Sur le front, la « Big Red One » atteint la ligne « jaune ». À droite, la *45th Division* marche vers la route nationale 124, tandis que sur la gauche, aidé par les chars de la « Hell on Wheels », Truscott a dépassé ses objectifs initiaux. La progression des Britanniques est tout aussi rapide, et les faubourgs d'Augusta sont bientôt atteints. Mais abrités derrière une ligne d'arrêt adossée à l'Etna, les Allemands durcissent leur résistance. Bloqué sur les axes menant à Catane et Gerbini, Montgomery décide alors de changer les règles du jeu : le 13 juillet, il convainc Alexander de déplacer vers l'ouest la limite le séparant de l'armée de Patton, ce qui revient à lui octroyer la nationale 124, sur laquelle il compte lancer la 1re division canadienne.

« Monty » à gauche, « Georgie » à droite : la course pour Messine est lancée !

À la tête du *II Corps*, Bradley accueille la nouvelle avec stupéfaction et colère : « Alors que nous allions atteindre la route, on nous ordonna subitement de la laisser aux Britanniques. Nous étions à un kilomètre de la nationale, et nous avons dû faire demi-tour jusqu'aux plages pour embarquer dans des camions et gagner nos nouvelles positions. C'était scandaleux, et cela a confirmé mes soupçons : seul "Monty" avait le droit d'avancer vers Messine ! » Quant à Patton, informé par Alexander en milieu de journée, il écume de rage : « Si nous attendons que les Anglais prennent cette île, nous risquons d'attendre longtemps, peut-être même l'éternité ! » Cynique, Montgomery va alors donner un conseil à l'Américain : « Si vous recevez un ordre du groupe d'armées et qu'il ne vous convient pas, pourquoi ne pas simplement l'ignorer ? Moi, c'est ce que je fais. » Mais Patton, fidèle à sa conception du service, met un point d'honneur à obéir aux ordres, même les plus iniques. Il lui reste à exploiter au mieux ses nouvelles consignes.

Refusant de servir de faire-valoir à « Monty » et s'étant donné pour mission de défendre l'honneur de son armée et de sa nation [171], Patton planifie dès le 14 juillet la conquête de la capitale sicilienne : Palerme. Outre la publicité qu'un tel succès vaudrait aux Américains – et à leur chef –, la capture de ce port leur offrirait une base logistique pour progresser vers Messine ! De fait, Patton en revient au plan d'origine de l'opération *Husky.*

Pour parvenir à ses fins, « Georgie » va employer sa technique éprouvée de la *rock soup*, en soutirant à Alexander l'autorisation de monter une « reconnaissance » pour sonder les défenses d'Agrigente et de Porto Empedocle. Et l'affaire sera si rondement menée que les localités tomberont dès le lendemain ! Le Californien peut désormais lancer trois divisions vers Palerme, tout en confiant à Bradley la flanc-garde de la 8e armée. Et c'est précisément ce qu'il va plaider auprès d'Alexander à Tunis le 17 juillet – sans mâcher ses mots : « Hier, "Monty" a attaqué près de Catane avec une division entière et il n'a progressé que de 300 mètres ! Si, comme prévu, on nous avait laissé emprunter la route 124, nous serions déjà sur la côte septentrionale de cette île ! » Décontenancé par son interlocuteur et conscient des conséquences politiques que ses décisions pourraient engendrer, Alexander accepte le plan de Patton, avant de changer subitement d'avis.

Pour gagner du temps, l'état-major américain « perd » stupidement le premier message du commandant britannique ; le deuxième est malheureusement incomplet, à cause de « problèmes de transmission » ; comble de malchance, le troisième est « mal décodé ». Il en faudrait donc une copie, mais voici qu'on « oublie » de la demander ! Toutefois, les aides de camp de *Blood and Guts* sont bientôt à court d'idées, et la ruse est éventée. Aussi, pour que nul ne puisse s'opposer à ses projets, Patton en conclut que le mieux est encore de ne rien dire à personne : ses généraux « omettront » donc quelques « détails » dans leurs comptes rendus, tels que les positions exactes de leurs avant-gardes.

Le 20 juillet, « Georgie » écrit à Beatrice : « "Monty" fait son cinéma, mais nous avons déjà capturé trois fois plus de terrain que lui, et bien plus d'ennemis encore. Si je réussis mon coup, Attila n'aura plus qu'à aller se rhabiller ! Il est difficile de commander une armée et d'être un héros en même temps. » Le lendemain, il ajoute : « Aujourd'hui, je me sens comme un grand général, mes plans fonctionnent à merveille. » Vaniteux et

prétentieux, Patton l'est assurément. Mais il est en train de réussir « son coup » avec brio et d'un secteur du front à un autre, ses hommes l'ovationnent, imités en cela par des prisonniers italiens !

Triomphe à Palerme

Deux jours plus tard, à l'issue d'une chevauchée de 240 km avalés en soixante-douze heures, les chars de la « Hell on Wheels » entrent dans Palerme ; un raid qui n'aura pas été une partie de plaisir, comme le souligne Geoffrey Keyes, le commandant de l'unité : « Tous les ponts importants ont été détruits, ce qui a nécessité de couper à travers des gorges encaissées ou bien de se faufiler par des tunnels de chemin de fer. Le génie a travaillé dur pour rendre praticables les passages escarpés, élargir les sentiers, déminer les routes, les collines et les champs. Les canons ennemis étaient disposés en profondeur, bien embossés et camouflés. Chaque défilé était puissamment défendu par des antichars et des mitrailleuses. Ces obstacles ont dû être réduits un par un. Ce n'est qu'encerclé et bombardé par l'artillerie que l'ennemi a consenti à se rendre. La plupart du temps, les canons étaient servis par des Allemands, alors que l'infanterie était italienne. »

Le *DUKW* est un camion amphibie révolutionnaire facilitant le débarquement des approvisionnements.

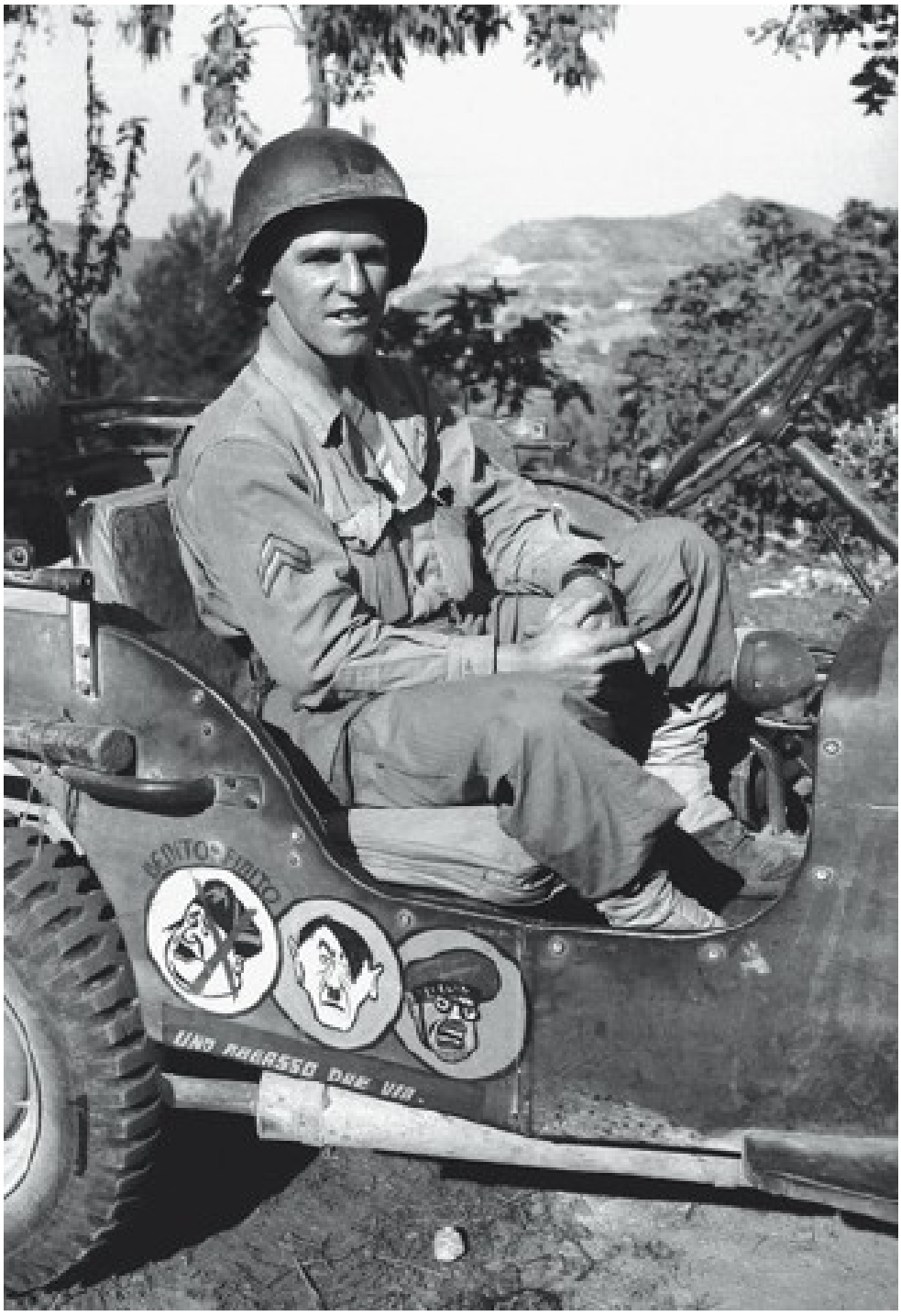
À Palerme, la foule en liesse fête les Américains comme des libérateurs.

Conscient de s'être fait berner mais éternel gentleman, Alexander télégraphie à Patton : « C'est un triomphe, bien joué ! Félicitations chaleureuses à vous, ainsi qu'à vos splendides soldats ! » En revanche, au QG de « Monty », c'est la consternation, d'autant que les journaux titrent sur l'exploit de Patton, en rappelant que la 8e armée piétine. Montgomery est si froissé qu'en guise de cadeau pour sa victoire, il offrira dédaigneusement à son rival un briquet à 5 cents. Le 24 juillet, la *7th Army* annonce qu'elle contrôle toute la partie orientale de l'île, où elle a capturé plus de 50 000 prisonniers pour la perte de 270 hommes. Et ce n'est pas tout, car la chute de Palerme est suivie d'une nouvelle plus retentissante encore : Mussolini vient d'être déposé [172] !

Tel un *imperator*, Patton entre en conquérant dans Palerme. « Je pourrais être élu pape [173], écrit-il à son épouse. Les rues sont noires de monde et les murs couverts d'inscriptions comme "Vive l'Amérique" ou "Mort à Mussolini". Il y a des drapeaux américains partout. On nous offre des fleurs, des citrons, des melons. Le gouverneur a réussi à s'enfuir, mais nous avons capturé deux généraux et ils sont ravis d'être avec nous, car ils disent que les Siciliens ne sont pas des êtres humains mais des bêtes sauvages. Rien qu'à Palerme, nous avons fait 10 000 prisonniers. Je suis installé dans une suite du palais royal qui compte sept antichambres. J'utilise de luxueuses toilettes, rendues malodorantes par le constipé qui vivait ici avant moi ! Mon lit a trois matelas. C'est amusant mais inconfortable. »

Saut d'obstacles

Ravi d'avoir joué un mauvais tour aux Anglais, Patton veut maintenant arriver le premier à Messine, quoi qu'il en coûte. Mais il va avoir fort à faire, car c'est justement dans ce secteur que les Allemands ont prévu d'arrêter les Alliés : de Catane à San Fratello en longeant les contreforts du volcan, ils ont « Etna ». Une triple course de vitesse va alors s'engager entre *Blood and Guts*, « Monty » et le général Hans-Valentin Hube, surnommé *Der Mensch*. Hitler a envoyé cet expert de la guerre mécanisée en Sicile pour organiser le repli des troupes du Reich vers la Calabre ; son plan consiste à retraiter sur des lignes de plus en plus courtes, jusqu'à l'évacuation totale de l'île *via* le détroit de Messine.



Un *GI* ne manquant ni d'humour, ni de talent !

Sur les quatre routes traversant la ligne Etna, deux seulement aboutissent à la ville portuaire. Dès lors, le contrôle de ces chaussées va devenir le point focal de la campagne, pour les Allemands comme pour les Alliés. Alexander attribue l'axe Adrano-Randazzo et la nationale 114 à « Monty », Patton héritant de la 120 et de la route côtière 113. C'est cette dernière qui retient

l'attention du général, car c'est la plus courte pour atteindre le détroit, mais c'est aussi la plus tortueuse, la plus étroite et la moins praticable des deux. Au général Middleton qui doit l'emprunter, « Georgie » écrit : « C'est une épreuve de vitesse où le prestige de l'*Army* est en jeu ; nous devons prendre Messine avant les Britanniques. Faites tout votre possible pour faciliter cette entreprise. » Ce qu'ignore encore l'ex-athlète olympique, c'est que son sprint va se transformer en une laborieuse course d'obstacles, du fait de l'ennemi mais aussi de la malaria et des insolations qui vont décimer ses troupes ; en quelques jours à peine, une température de 40 °C et un sirocco brûlant vont ainsi neutraliser 8 000 soldats alliés !

La *7th Army* avance avec deux divisions de front : la *45th Division* [174] de Middleton, le long de la côte, et la « Big Red One » sur la nationale 120. Après la capture de Nicosia, cette dernière poursuit vers le village de Troina. Ensuite, Patton a prévu de la mettre en réserve, car l'unité est épuisée, et de la remplacer par la *9th infantry Division*, qui vient d'arriver à Palerme, dont le port a été remis en état. Mais la bataille pour le contrôle du bourg va s'avérer affreusement meurtrière, car Troina est l'un des pivots de la ligne Etna. Confrontés à un ennemi retranché dans les collines, les *GIs* n'ont d'autre choix que d'attaquer frontalement, sur un terrain découvert, miné et battu par le feu des mitrailleuses. Pour faire lâcher prise à l'ennemi, il faudra aux Américains six jours, l'appui de 165 pièces d'artillerie lourdes et les passes quotidiennes des A36 et des « Hurribomber [175] » ; Patton engage même ses précieux tabors marocains, qui livrent de terribles corps-à-corps pour la conquête de pitons isolés. Le 6 août, tout est fini : le village a été évacué dans la nuit par les Allemands.

Bien que contrarié par les exploits de Patton, « Monty » se prête au jeu de la propagande.

Sur la route côtière, à San Fratello, la « Rock of the Marne » est également arrêtée. Pour débloquer la situation, Patton fait débarquer des fantassins et des chars à Sant'Agata di Militello, sur les arrières de l'ennemi. Le plan fonctionne, le bouchon saute et la progression reprend, avant d'être de nouveau stoppée, à Brolo, où se sont barricadés des Panzergrenadiers. *Blood and Guts* lance un autre assaut amphibie, mais l'ennemi s'échappe. Un troisième débarquement aura lieu quelques jours plus tard, à Falcone, avec un résultat identique. Au jeu du chat et de la souris, *Der Mensch* est le meilleur : tirant le plus grand profit du terrain et des mines, tenant à distance ses poursuivants grâce à l'allonge de ses « 88 » et n'hésitant pas à sacrifier les troupes italiennes en arrière-garde, il bloque les Alliés à loisir.

Next stop : Messine !

À « Bee », Patton confie : « Ici, tout est horrible : la chaleur, les mouches, les moustiques, les montagnes et la population. Les villages que nous devons prendre sont construits au sommet de collines rocheuses aussi nues que les fesses d'un bébé. Nous combattons dans un endroit terrible,

vraiment terrible. » Et le taux de pertes s'en ressent, d'autant que l'ambitieux pousse ses hommes dans leurs derniers retranchements, pour les faire avancer toujours plus loin. Bradley suggère de ralentir pour que la troupe puisse souffler, mais le Californien refuse : il veut sa victoire ! Conscient des sacrifices qu'il impose quotidiennement à son armée, il prend le temps de visiter les blessés : « Au fond, toutes ces histoires de *Blood and Guts* me déplaisent. Je sais que je suis sévère et que je ne badine pas avec la discipline car, sans elle, il est impossible d'emporter la décision. Mais quand je vois de jeunes soldats obéissants et courageux se faire tuer ou être blessés, cela m'attriste et me tire les larmes des yeux. » Certes, mais il arrive aussi au général de s'emporter et de gifler des *GIs* hospitalisés, en les considérant comme des couards : obsédé par sa compétition avec Montgomery, Patton se fait de plus en plus brutal.

La course pour Messine.

Tandis que *Der Mensch* entame la dernière phase de l'évacuation, le Californien se rue vers Messine, tout comme la 8e armée anglaise qui, après bien des déboires, vient à son tour de percer la ligne Etna. Du président Roosevelt, Patton reçoit de curieuses félicitations : « Cher George, vous faites du sacré bon boulot. Il m'a été suggéré de vous faire marquis du Mont

Etna après la guerre, mais prenez bien garde de ne pas tomber dans le cratère ! »

Blood and Guts dans son élément !

Le 17 août 1943, à 6 h 30, depuis la grande poste de Reggio de Calabre, Hube câble à Kesselring : « Évacuation terminée. » Deux mots qui résument un exploit, car l'Allemand est parvenu à exfiltrer de Sicile 110 000 Italo-Allemands, 10 000 véhicules, 200 canons, 50 chars, 2 000 tonnes de munitions et de carburant, ainsi que 15 000 tonnes d'armements

et de matériels ! Le même jour, les Jeeps du *7th infantry Regiment* pénètrent dans Messine, quelques heures à peine après le départ des derniers soldats ennemis. À 9 h 30, « Georgie » télégraphie la nouvelle à Eisenhower et Alexander, avant d'entrer à son tour dans la cité portuaire, déclarée ville ouverte par son maire [176]. Ironiquement, le commandant en second de la « Rock of the Marne » ordonne le renforcement des mesures de sécurité autour de la localité : « Pour être certain que les Britanniques ne capturent pas la ville après que nous l'avons prise ! » Et de fait, trois tanks anglais ne tardent pas à déboucher d'une ruelle ; envoyés en hâte par « Monty » pour damer le pion aux *GIs*, ils sont arrivés trop tard.

Pour Patton, c'est l'apothéose d'une longue et sanglante bataille, comme il les aime : « Si je devais revivre cette campagne, je ne changerais rien à ce que j'ai fait, écrit-il à Beatrice ; dans l'histoire, peu de généraux peuvent dire cela, et plus rares encore sont ceux qui n'éprouvent pas de regrets. Moi, je n'en ai aucun. Ayant mené une campagne parfaite et obtenu une seconde *Distinguished Service Cross*, je crois pouvoir dire que j'ai accompli mon destin, même si j'espère que non, car il faudra bien que quelqu'un gagne cette guerre, et la paix ensuite. » Suffisance et orgueil, même s'il est vrai qu'en trente-huit jours de combat, les Alliés ont tué, blessé ou capturé 170 000 ennemis – les pertes de Patton s'élèvent à 2 200 morts et 6 500 blessés, celles de « Monty » à 2 700 morts et 13 000 blessés !

Entrée des Américains dans Messine.

Mais l'euphorie de Patton est de courte durée, et c'est par Eisenhower que les mauvaises nouvelles arriveront. Ce même « Ike » qui, malgré le succès éclatant de son vieil ami, déclare à Marshall le 24 août : « George s'acharne à exhiber les pires aspects de sa personnalité, ce qui durant la campagne m'a causé de nombreux tracas. J'ai été contraint de prendre des mesures radicales à son encontre, mais il n'a pas changé et ne changera jamais. Je pense qu'il est si obsédé par l'idée d'être reconnu comme un grand chef de guerre, qu'il pourrait impitoyablement détruire tout ce qui l'entraverait dans sa quête. » Mais qu'a bien pu faire Patton de si grave pour mériter un jugement aussi sévère ?

12

CRUEL EXIL

Bestialité

Comme toujours, Patton avait préparé ses troupes à *Husky* en les exhortant à combattre sans pitié : « Souvenez-vous qu'on ne gagne pas une guerre en mourant pour sa patrie ; on gagne une guerre en faisant ce qu'il faut pour que ce soit le type d'en face qui crève pour la sienne ! » Mais l'homme voulant vaincre à tout prix, ses harangues se font de plus en plus violentes : « Je veux des divisions de tueurs. Le seul bon Allemand que je connaisse, c'est un Allemand mort ! » Et pour la première fois, il évoque sans ambiguïté la question des prisonniers et des civils : « Tuez ces fils de pute, à moins d'être certain qu'ils veuillent se rendre. Ne vous laissez pas avoir par ces salauds [177]. S'ils ne lèvent pas les mains en l'air, visez le ventre et tirez. Fini de jouer, maintenant, on tue ! Quant aux civils qui commettraient l'erreur de s'opposer à nous, abattez-les ! »

Et naturellement, certains ont pris ces harangues au pied de la lettre : le 14 juillet 1943, Bradley informe Patton que le capitaine John Compton de la *45th Infantry Division*, dont c'est le baptême du feu, vient de froidement faire fusiller quarante Italiens près de l'aérodrome de Biscari. Un crime de guerre, dont les détails macabres ont été rapportés par l'interprète de Compton, le soldat John Gazzetti. « J'ai répondu calmement à "Brad", notera Patton, qu'il devait s'agir d'une exagération, mais que dans le cas contraire, cet officier n'aurait qu'à dire que ces prisonniers étaient des francs-tireurs, ou qu'ils tentaient de s'échapper, ou je ne sais trop quoi. Car si la vérité devait se savoir, la presse en ferait ses choux gras et les civils se révolteraient. De toute façon, ces pauvres types étaient morts et on ne pouvait plus rien faire pour eux. »

Prisonniers italiens escortés par des *GIs*.

Consterné par la désinvolture de *Blood and Guts*, Bradley hésite sur la conduite à tenir, jusqu'à ce qu'une seconde exaction soit perpétrée quelques heures plus tard, quasiment au même endroit. Cette fois, c'est le sergent Horace West qui vide le chargeur de sa mitraillette sur trente-sept prisonniers italo-allemands, un autre meurtre commis de sang-froid, West ayant rechargé son arme pour achever des blessés. Dès le lendemain, dans des conditions qui ne seront jamais élucidées, un groupe d'une centaine de captifs est à son tour massacré à la mitrailleuse près du terrain d'aviation de Comiso. Découvrant le carnage, le correspondant de guerre britannique Alexander Clifford témoignera de « corps criblés de balles, sur lesquels on s'était visiblement acharné ». Alarmé par ces bains de sang, Bradley met Patton devant le fait accompli, en déclenchant une enquête sur les crimes de Compton et de West ; l'un et l'autre passent en cour martiale, et si West est condamné à la prison à perpétuité, Compton ne l'est pas [178]. Construisant sa défense autour du sacro-saint principe de l'obéissance aux ordres, il fait habilement témoigner des camarades qui décrivent « l'esprit des ordres » tel qu'il ressort des propos enflammés de leur commandant en chef : le général Patton.

Mais le bouillant général, pris par la frénésie des combats et exalté par sa course de vitesse avec Montgomery, exige toujours plus de ses *GIs*, au mépris des dégâts que cela pourrait engendrer. Le 16 juillet, il écrit : « Les civils ne nous aiment pas et il y a beaucoup de francs-tireurs. Ce n'est pas bon pour nous, mais c'est bien pire pour eux ! » Une curieuse affirmation en vérité, car les comptes rendus des unités font justement apparaître l'inverse, sans compter que les « parrains » de la mafia, dont l'influence sur les populations n'est pas à démontrer, ne cachent pas leur satisfaction d'être débarrassés des fascistes et de leurs encombrants alliés allemands. Mais ces civils, Patton les méprise ouvertement : « Le quotidien d'un Sicilien se résume à rester assis et à ne rien faire. Ils sont si fainéants qu'ils peuvent vivre à côté de cadavres en décomposition sans les sortir de leur maison. Ceux du Sud sont encore bien plus sales que ceux du Nord : un jour, dans l'arrière-cour d'une bâtisse, j'ai compté huit enfants, onze chèvres, trois chiens, des poules et un cheval, et tout ce petit monde pataugeait dans un mélange fétide de merde et d'immondices en putréfaction. À mon sens, il serait vain de vouloir élever ces gens aux normes de notre mode de vie, car ils sont incapables de l'apprécier. Ces pauvres choses me navrent. Partout où l'on passe, ils quémandent de la nourriture. Ce sont des mendiants-nés. Ici, n'importe qui peut s'offrir une femme en échange d'une boîte de conserve. Au fond, les Siciliens ne valent pas beaucoup mieux que les Arabes, qui ne sont eux-mêmes que le mélange des pires races de la planète. »

Dédain, racisme, mais aussi paranoïa, car au vu des nombreuses armes à feu en circulation sur l'île, le Californien décrète que tout civil surpris avec un fusil doit être considéré comme un franc-tireur, et donc arrêté ou abattu en cas de résistance. Or, la chasse étant un moyen traditionnel de subsistance pour les Siciliens, tous possèdent une *Lupara* [179]. Et ils seront des milliers de *Paesanos* à se retrouver derrière les barbelés américains, ce qui fera artificiellement grossir le nombre de captifs de la *7th Army*, pour la plus grande fierté du général.

Les Siciliens rendent leurs armes, conformément aux exigences des autorités militaires alliées.

Loin d'encourager la soldatesque à faire preuve de discernement vis-à-vis des civils, Patton entretient même un climat de sauvagerie par des déclarations aussi maladroites qu'irréfléchies. « Devant la victoire, les droits de l'homme doivent s'incliner », proclame-t-il en juillet 1943, alors qu'il vient d'abattre la mule d'un infortuné paysan l'ayant pourtant supplié à genoux – l'animal bloquait une colonne de tanks. Une déclaration à l'emporte-pièce, en forme de blanc-seing et qui entraînera de nouveaux drames, comme à Canicatti, où le lieutenant-colonel Herbert McCaffrey et des agents de la *Military Police* tirent sur la foule pour la disperser, alors que la localité était conquise depuis plusieurs jours. Bilan : huit civils tués, dont une fillette, et des dizaines d'autres grièvement blessés. Quant à McCaffrey, il ne sera jamais inquiété et même promu gouverneur militaire de Palerme.

Jeux de main

Ainsi, pour Patton « la bête de guerre », seule compte la victoire, et malheur à ceux qui viendraient entraver sa quête de gloire : l'ennemi, les civils, les alliés, les subordonnés et même ses supérieurs n'ont qu'à bien se tenir ! Pourtant, obsédé par l'idée de devenir le plus grand capitaine de tous les temps, l'impétueux personnage néglige son plus redoutable adversaire, qui n'est autre que lui-même : deux affaires graves, nées de son impulsivité légendaire, vont manquer de lui coûter sa carrière, et donc de ruiner sa vie.

À son retour du front, *Blood and Guts* s'arrête chaque jour dans les hôpitaux de campagne pour rendre visite aux blessés, qu'il considère comme des héros. Mais le 3 août 1943, les choses dérapent, ainsi que le montre ce rapport officiel : « Le général George S. Patton est entré dans la tente des admissions, accompagné du chef de l'hôpital et des médecins militaires. Il a parlé avec plusieurs patients, s'attardant auprès des blessés. Puis est venu le tour du soldat Kuhl [180], auquel le général a demandé ce qui n'allait pas. Le soldat lui a répondu qu'il ne pouvait "plus encaisser les combats". Le général s'est immédiatement emporté, a insulté le soldat, l'a giflé avec ses gants, puis l'a empoigné par le col de sa veste pour le jeter au sol, à l'extérieur de la tente. Le soldat a été évacué vers une autre tente par des infirmiers. Sa température était de 39,9 °C. Il souffrait d'une diarrhée chronique depuis un mois, allant à la selle jusqu'à seize fois par jour. Le lendemain, sa fièvre était toujours aussi élevée. Ses analyses sanguines ont montré qu'il était atteint de malaria et d'une dysenterie aiguë. »

Que retient Patton de ce premier incident ? « Aujourd'hui, note-t-il, j'ai rencontré le plus minable de tous les lâches que cette armée ait jamais connus. Demain, je donnerai des ordres à ce sujet. » De fait, il remet à ses généraux le mémorandum suivant : « Il a été porté à mon attention qu'un tout petit nombre de soldats se fait hospitaliser en prétextant souffrir de troubles nerveux liés à la violence des combats. Ces hommes sont des lâches, qui discréditent l'armée et leurs camarades en trouvant des excuses pour se soustraire à leur devoir. Vous prendrez les mesures nécessaires pour que de tels cas ne soient pas évacués, mais maintenus en unité. Ceux qui refuseront de se battre seront jugés en cour martiale pour lâcheté face à l'ennemi. »

Patton visitant des blessés.

Le 10 août, Patton récidive : « Le général conversait avec des blessés. Le patient suivant [181] était assis, il tremblait et était recroquevillé sur lui-même. Lorsque le général lui a demandé ce qu'il avait, l'homme a répondu : "Ce sont mes nerfs." Le général a alors haussé le ton : "Qu'est-ce que tu dis ?" Et le soldat a répété, en se mettant à sangloter : "Ce sont mes nerfs, mon général, je n'arrive plus à supporter les bombardements." Le général s'est alors mis à crier : "Tes nerfs ? Tu n'es qu'un putain de lâche, un pleurnichard de fils de pute." Puis le général a giflé le soldat, avant de

lui hurler : “Arrête de gémir. Je ne veux pas que les hommes qui sont là, et qui ont été blessés au combat, entendent chialer un petit trouillard.” Le général a giflé le soldat une nouvelle fois, si violemment que son casque a roulé jusqu’à la tente suivante. Se tournant vers le responsable des admissions, il a déclaré : “N’admettez plus de lâches comme lui. Il n’a rien. Je ne veux pas que nos hôpitaux soient encombrés par des fils de pute qui n’ont pas les couilles de se battre” Le général s’est de nouveau adressé au soldat, qui essayait de contrôler ses tremblements, et lui a dit : “Tu vas retourner au front, tu y seras peut-être blessé ou même tué, mais tu vas retourner te battre. Si tu ne le fais pas, je te collerai personnellement contre un mur et je te ferai fusiller sur-le-champ.” “En fait, a dit le général en posant la main sur la crosse d’un de ses pistolets, je devrais te tuer ici et maintenant, sale petit connard !” »

Le colonel et médecin-chef Donald Currier s’interpose alors. Avant de quitter l’hôpital, le général lui dit : « Nous aurions probablement déjà dû fusiller quelques-uns de ces lâches ! » Dans la soirée, celui qui se targue d’être le « meilleur botteur de culs de toute l’armée » note dans ses carnets : « J’ai encore vu l’un de ces soi-disant patients à bout de nerfs ; un sacré trouillard. J’ai dit au médecin de le renvoyer vers son unité, et comme il s’est mis à pleurer, je l’ai giflé pour qu’il la boucle. Peut-être ai-je sauvé son âme, s’il en a une ? » La violence de Patton s’explique par sa conception chimérique et magnifiée de la guerre : une épreuve suprême, dont on ne peut sortir que victorieux et grandi, ou bien totalement anéanti. Une vision manichéenne née et entretenue par sa passion pour l’histoire antique et ses orgueilleux héros. Omar Bradley témoignera ainsi de cet état d’esprit : « Exalté par la guerre comme il l’était, Patton n’admettait pas que des hommes refusent de prendre part aux combats ou craquent nerveusement. Pour lui, ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient plus se battre n’étaient que des lâches. George avait coutume de dire : “Pour rendre sa dignité à un lâche, il faut l’humilier.” » Étrange raisonnement que voilà.

Grandeur et décadence

De nombreux témoins ayant assisté à ces scènes, le *gossip* [182] fait son œuvre et tous les *GIs* sont rapidement informés du traitement infligé par Patton à leurs camarades. De son côté, Currier adresse un rapport

circonstancié au général Bradley. Conscient de l'impact catastrophique que pourrait avoir ce document sur le déroulement de la campagne, l'opinion publique américaine et la carrière de Patton, Bradley décide de l'enfermer dans un coffre et d'oublier jusqu'à son existence.

Mais le médecin-chef ne s'est pas contenté d'écrire à Bradley, et Eisenhower reçoit bientôt un double du dossier. Le 17 août 1943, alors que Messine vient de tomber, « Ike » envoie le général Blesse remettre à Patton un pli confidentiel : « Je joins à ce courrier un rapport présentant des allégations choquantes à ton encontre. J'espère que tu pourras m'assurer que rien de tout cela n'est vrai, même si des détails m'amènent à penser que certaines des choses qui te sont reprochées sont malheureusement exactes. Je sais qu'il est parfois nécessaire de faire preuve de dureté sur le champ de bataille, et je comprends que des mesures radicales puissent être prises pour que les objectifs désignés soient atteints. Mais cela ne peut en aucun cas excuser la brutalité, le fait de maltraiter des malades ou l'incapacité à se contrôler devant des subordonnés. Dans les archives du QG, il n'y a pas de double de ce rapport ni de ma lettre, excepté dans mes dossiers confidentiels. J'attends donc que ta réponse me soit adressée personnellement et discrètement. »

Eisenhower choisit de protéger Patton, autant par amitié que par pragmatisme, car il le considère comme l'un de ses meilleurs généraux, au point de l'avoir surnommé « le garant de la victoire ». Toutefois, il impose certaines conditions à son subordonné : « Je lui ai écrit une sévère lettre de réprimandes, en lui disant qu'en cas de récidive, il serait immédiatement relevé de son commandement. Je lui ai indiqué qu'il ne pourrait rester qu'à condition de présenter ses excuses aux hommes insultés, ainsi qu'au personnel médical témoin de ces scènes. J'ai aussi exigé qu'il s'adresse à des groupes de soldats représentant toutes les divisions engagées en Sicile, afin de les assurer du fait qu'il les respectait en tant que combattants d'une nation démocratique. »

Sur l'île, c'est au tour des correspondants de guerre de découvrir ce qu'ils appelleront bientôt « l'incident des gifles ». Renseigné par une infirmière, le journaliste Demaree Bess, du *Saturday Evening Post*, rédige un brûlot dénonçant les agissements de Patton. Quant à Quentin Reynolds, du *Collier's Weekly*, il se fait bien plus virulent encore. Mais avant de publier leurs éditoriaux, Bess et Reynolds tiennent à s'entretenir avec Eisenhower, l'un et l'autre ne voulant pas ternir l'image de l'*Army* qui vient

de se couvrir de gloire à Messine. En fin négociateur, « Ike » trouve un accord avec les reporters : Patton sera puni, en échange de quoi les chroniqueurs s'engagent à garder le silence sur l'affaire.

Obéissant humblement à Eisenhower, Patton s'emploie à faire amende honorable : le 21 août, il présente ses excuses au soldat Bennett ; deux jours plus tard, Charles Kuhl est reçu au palais royal de Palerme : « Je lui ai expliqué que je l'avais traité à la dure pour qu'il se mette en colère contre moi, qu'il réagisse et qu'il se reprenne. Je lui ai tendu la main et il l'a serrée. » Kuhl évoquera aussi cet entretien : « Ce jour-là, il ne savait pas à quel point j'étais malade. C'est un grand général mais aussi un homme assoiffé de gloire. Je crois qu'à l'époque où toute cette histoire est arrivée, il était pas mal usé. Je pense même qu'il était épuisé. »

Le 24, « Georgie » reçoit une lettre du général Lucas, un proche d'Eisenhower qui commandera bientôt un corps d'armée en Italie : « Les gens qui entretenaient la polémique ont été invités à la fermer, ce qu'ils ont fait. "Ike" vient de me lire un rapport destiné au général Marshall, dans lequel il fait votre éloge. Tout est sous contrôle. » Ce même jour, Patton entame sa tournée d'excuses auprès des unités, en commençant par la « Hell on Wheels », où il est chaleureusement reçu ; à la « Big Red One », la « superstar » est ovationnée ; à la « Rock of the Marne », les choses prennent une tournure plus surprenante encore, et lorsque Patton monte sur l'estrade, il entend avec stupéfaction des milliers de soldats scander à l'unisson : « Non, non, non, général ! Non, non, non, général ! Non, non, non, général ! » Les minutes passent sans que les officiers parviennent à ramener le calme. Ému jusqu'aux larmes par ces hommes qui refusent de le voir s'abaisser à présenter des excuses, il repart sans avoir prononcé un seul mot. Ces témoignages d'affection le rassurent quant à son avenir.

Pourtant, il n'en a pas encore terminé avec « l'incident des gifles », pas plus d'ailleurs qu'avec sa traversée du désert. C'est qu'Eisenhower a décidé de le laisser méditer sur ses actes, en Sicile, dans l'espoir que la leçon portera ses fruits, même s'il n'y croit guère : « George est l'un de mes meilleurs généraux, mais c'est une bombe à retardement. On ne sait jamais quand il explosera. La seule chose dont on puisse être certain, c'est que ce sera au mauvais moment et au mauvais endroit. »

L’épouvantail

En attendant, la guerre se poursuit et dans les plaines de Koursk, les meilleures divisions mécanisées d’Hitler ont essuyé un échec coûteux face aux Soviétiques. Non seulement, l’opération *Citadelle* n’a pas donné les résultats escomptés, mais voici que l’Armée rouge contre-attaque violemment : le 5 août 1943, Orel et Bielgorod sont évacuées par les Allemands. Kharkov tombe six jours plus tard. Mais bien qu’en passe d’être chassée d’Ukraine, la Wehrmacht n’en reste pas moins dangereuse, et Staline réclame aux Alliés l’ouverture d’un second front en Europe occidentale. Cette question est précisément au cœur de la conférence « Quadrant » qui réunit Churchill et Roosevelt à Québec, du 17 au 24 août 1943 : la décision de débarquer en France en 1944 est prise. Elle implique qu’un maximum d’unités américaines s’aguerrissent en Grande-Bretagne, charge aux Britanniques de mener la campagne d’Italie.

Le 2 septembre, alors que la Sicile se vide progressivement de ses occupants, Patton apprend que « sa » *7th Army* est mise en sommeil et que ses divisions seront ventilées au sein d’autres armées : trois embarquent pour l’Angleterre, deux autres partent pour la botte italienne, où Montgomery vient d’arriver à la tête de la 8e armée ; le vainqueur d’El-Alamein pourra bientôt compter sur l’aide de la *5th Army* du général Clark, qui débarquera en baie de Salerne, le 9 septembre. Peu après, Bradley s’envole pour Londres : « Ike » lui a offert un rôle clef dans l’invasion de l’Europe, suscitant ainsi l’indignation d’un Patton qui se considère comme trahi par son subordonné.

Désœuvré, le général se morfond dans la splendeur de son palais, et comme tout bon « souverain » déchu, il cède au délire de la persécution : « Je crois qu’une campagne de déstabilisation a été orchestrée contre moi. Je ne comprends pas pourquoi on cherche à m’abattre, alors que je viens de remporter une victoire sublime. » Pour Patton, si Eisenhower s’acharne à lui refuser un commandement en Italie ou ailleurs, c’est parce qu’il est manipulé par les « cousins [183] », qui lui feraient payer le prix de l’humiliation de « Monty ». Quant au général Clark, « il ne doit son commandement qu’à ses origines juives et aux efforts des Juifs d’Amérique ». Sans commentaire.

Pour s’occuper, le Californien va visiter Malte, la Palestine, la Libye et l’Égypte. Nostalgique, il retourne sur les champs de bataille tunisiens, où il

espère retrouver les vestiges de ses exploits et de ses triomphes. Mais les traces des combats ont déjà disparu et la vie a repris ses droits. C'est tout juste si on remarque ce général esseulé, qui arpente les djebels de Gafsa et El-Guettar. Se sentant inutile et oublié de tous, Patton envisage une fois de plus de quitter l'*Army*. Mais rasséréné par sa correspondance avec Beatrice, il se persuade que sa bonne étoile brillera de nouveau et il rentre à Palerme. Le 28 octobre, il part pour la Corse, qui vient d'être libérée par les Français, où Eisenhower lui a confié une mission très spéciale : jouer les « épouvantails ».

Car grâce à *Ultra*, le stratège américain a appris que le plus turbulent de ses généraux est aussi considéré par les Allemands comme le plus talentueux de tous. Une cellule chargée de surveiller Patton a même été créée au sein de l'*Oberkommando des Heeres* [184] et, depuis l'immense complexe souterrain de Zossen, au sud de Berlin, des officiers le suivent à la trace, consignant le moindre de ses faits et gestes. En envoyant le Californien à Bastia, Eisenhower veut faire croire à l'ennemi qu'un débarquement se prépare en Ligurie. Un scénario d'autant plus crédible que le responsable des défenses allemandes en Italie du Nord n'est autre que Rommel, « l'ennemi intime » de Patton. Et c'est un succès : nommé inspecteur du mur de l'Atlantique, le « Renard du désert » quitte l'Italie le 5 novembre 1943, en ayant placé toutes ses garnisons en état d'alerte. Dès lors, elles seront indisponibles pour renforcer les lignes fortifiées barrant les accès méridionaux de Rome, dont les Alliés ont décidé de s'emparer sans délai [185]. Quant à Patton, qui s'était prêté au jeu en espérant être récompensé par un commandement, il retournera piteusement en Sicile.

Tempête médiatique

Le 11 novembre 1943, « Georgie » fête ses cinquante-huit ans, mais le cœur n'y est pas : « Il y a un an, je prenais Casablanca ; aujourd'hui, je ne suis plus rien. » Par une ironie du sort, il va bientôt regagner une certaine notoriété : le 21 novembre, « l'incident des gifles » est rendu public aux États-Unis par un journaliste nommé Drew Pearson ; l'homme jouit d'une solide réputation de chasseur de scoops, tant il est passé maître dans l'art de révéler des affaires réelles ou imaginaires. Sur les ondes de la NBC, à une heure de grande écoute, Pearson annonce à ses auditeurs stupéfaits que

Patton aurait brutalisé des blessés en Sicile, ce qui lui aurait valu d'être sanctionné pour ces actes inadmissibles. L'affaire en serait restée là, si l'usage du conditionnel par Pearson n'avait contraint l'*Army* à apporter des précisions : oui, Patton a bien giflé deux *GIs* en Sicile. Non, il n'a pas été réprimandé, du moins pas officiellement, aucun blâme n'ayant été consigné dans son dossier personnel. Le distinguo est si subtil qu'il échappe à tout le monde et une partie de l'opinion publique ne tarde pas à se déchaîner : de nombreux Américains écrivent au Congrès, à la Maison-Blanche et au *War Department*, en exigeant la tête de Patton, que certains journalistes comparent à Hitler ! Des mères de famille accusent le général de sacrifier la vie de leurs fils pour satisfaire ses appétits de gloire. Ailleurs, on rappelle que celui qui se fait fièrement appeler *Blood and Guts* est issu d'une vieille famille sudiste et donc esclavagiste, et des caricatures montrant le général en train de fouetter de malheureux soldats commencent à paraître. Un prédicateur exhorte Patton à se souvenir qu'il a une âme et que les enfers le guettent. Des associations de défense des animaux s'engouffrent dans la brèche, en rappelant que le Californien est un être sanguinaire, à preuve cette histoire de malheureuse mule abattue en Sicile ! C'est l'hallali ! Même le vieux *Black Jack* Pershing s'en mêle, en condamnant publiquement les actes de son ancien disciple – ce que Patton ne lui pardonnera jamais.

Eisenhower, Marshall et le secrétaire d'État Stimson insistent auprès de « Georgie » pour qu'il garde le silence, une injonction salutaire au regard du caractère volcanique de l'intéressé. Dans le même temps, le général reçoit des centaines de lettres écrites par de simples citoyens, des soldats et des camarades de garnison : « Plus de 80 % de ces courriers me donnent raison, les autres sont anonymes ou stupides. » Fort de ce soutien et comme souvent lorsqu'il est dans l'adversité, le moral de Patton remonte en flèche et ses doutes s'envolent : « Bien sûr, je suis inquiet, note-t-il dans ses carnets, mais je suis confiant dans l'avenir, car le Seigneur veille sur moi. Je suis intimement convaincu que tout cela n'est pas ma fin. » À Beatrice, le mystique étoilé écrit : « Je sais qu'on aura besoin de moi pour gagner cette guerre. Je suis leur meilleur atout. » Un sondage réalisé par *Gallup Poll* [186] confirme bientôt ses intuitions : 77 % des Américains interrogés le soutiennent.

À Zossen aussi, on a une intuition : tout cela ne peut être qu'une mise en scène visant à intoxiquer l'*Abwehr*, le service de renseignements de la Wehrmacht, car nul parmi les Allemands n'imagine que les Américains sont

capables de se passer d'un chef aussi talentueux que Patton pour une simple histoire de gifles. Même si c'est précisément ce qu'ils font !

Renouveau

Du 28 novembre au 1er décembre 1943, une nouvelle conférence interalliée se tient à Téhéran. Churchill, Roosevelt et Staline s'y rencontrent pour la première fois. Ils fixent l'invasion de la France au printemps 1944. Peu après, Eisenhower confie à Patton qu'il sera bientôt appelé en Grande-Bretagne pour y prendre la tête d'une armée. Le général revit : « Mon destin s'est remis en marche. En avant vers de nouveaux triomphes ! » Employant une terminologie inspirée du surhomme de Nietzsche [187], il écrit à Stimson : « J'ai terriblement souffert [des accusations de Pearson et de leurs conséquences]. Mais tout comme l'acier se renforce lorsqu'il est trempé dans le feu, l'âme humaine s'endurcit dans la souffrance et l'épreuve. »

Le 1er janvier 1944, Patton reçoit un *Eyes Only*, un télégramme top secret lui indiquant qu'il est relevé du commandement de la *7th Army* [188] et qu'une nouvelle mission l'attend. Le 25, il s'envole pour Prestwick, en Écosse, à bord d'un C-54 « Skymaster ». Le lendemain, il est convoqué à Saint James's Square, le siège londonien du *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force* (SHAEF), où Eisenhower lui annonce qu'il est nommé à la tête de la *3rd Army* ; il participera donc à l'invasion de l'Europe occidentale, dont la première étape est l'opération *Overlord* : le débarquement de Normandie. Le plan initial en a été amendé par Montgomery, rentré entre-temps d'Italie, et il s'articule en deux étapes : *primo*, établir des têtes de pont entre Sainte-Mère-Église et Ouistreham, puis prendre le nœud routier de Caen et le port de Cherbourg. *Secundo*, se déployer en Bretagne, tout en occupant une ligne Le Havre-Tours. De là, on pivotera vers l'est pour marcher vers les frontières du Reich. Le *D-Day* est fixé au 1er mai 1944, avec des reports possibles aux premiers jours de juin, en fonction des conditions météorologiques.

Bien que s'étant promis « de fermer sa grande gueule et de faire pénitence », Patton ne manque pas de critiquer le plan de « Monty », peut-être parce qu'il comprend qu'il ne participera pas au débarquement lui-même, ou bien parce qu'il devra servir sous les ordres de son ex-subordonné, Omar Bradley [189], auquel il s'estime très supérieur. Mais

« Ike » se fait glacial, et « Georgie » n'insiste pas. À Londres, il est hébergé dans un curieux appartement : les murs et les boiseries sont peints en rose, des rideaux en soie rouge encadrent les fenêtres, la salle d'eau est du plus mauvais goût et le plafond de la chambre à coucher est garni de miroirs. Un véritable lupanar, qui fera dire à Patton que quelqu'un lui en veut à mort !

Willie pratiquant son activité favorite…

Le 29 janvier 1944, le général s'installe dans le Cheshire, à Peover Hall, un superbe manoir en briques rouges, que l'officier dyslexique s'empresse de rebaptiser *Piss-Over Hall*. C'est là qu'est établi le QG de la *3rd Army*, dont les troupes ne sont pas encore arrivées en Grande-Bretagne. *Blood and*

Guts n'a sous ses ordres qu'une poignée de secrétaires et d'aides de camp, qui découvrent sans tarder le caractère explosif de leur nouveau chef, mais aussi son charisme : « Un personnage fascinant et électrisant, qu'on pourrait suivre jusqu'en enfer », écrira un jeune capitaine dans son journal. Patton se met aussitôt au travail, en commençant par compulser les notes prises sur le bocage normand en 1910, lors de son voyage de noces. Il se replonge aussi dans l'histoire de Guillaume le Conquérant, passant de longues soirées à lire devant la cheminée monumentale du salon de Peover Hall. C'est aussi à cette époque que « le châtelain » décide d'adopter Punch, un bull-terrier ayant appartenu à un pilote de la Royal Air Force mort au combat ; l'animal est rebaptisé *Willie* [190] par son nouveau maître, qui admire sa musculature et sa mine patibulaire. Mais l'apparence ne fait pas tout, et il s'avère bien vite que cet athlète à quatre pattes est fort peu belliqueux. Il bat même en retraite devant les chiens de « Monty », un Jack Russel appelé *Hitler* et un King Charles nommé *Rommel* [191] !

Une armée en caoutchouc

Face au mur de l'Atlantique protégeant la « Forteresse Europe », les Alliés savent qu'ils auront fort à faire pour réussir leur opération amphibie, d'autant que la défense des plages a été confiée à une vieille connaissance de Patton comme de Montgomery : Erwin Rommel, qui s'emploie à parsemer les côtes françaises de pièges mortels. Outre la conception de matériels spéciaux, comme des chars amphibies, et le développement d'un titanesque effort logistique, reposant sur des pipelines sous-marins et des ports artificiels, les Alliés doivent surtout maintenir l'ennemi le plus longtemps possible dans l'expectative quant au véritable lieu du débarquement. Or, si la Normandie a été choisie pour ses belles plages et la proximité du port en eau profonde de Cherbourg, le pas de Calais représenterait un choix plus évident encore ; si évident même, qu'il est particulièrement bien défendu par les 240 000 hommes de la 15^{e} armée allemande ! Les Alliés vont donc s'évertuer à encourager l'ennemi dans sa certitude qu'un débarquement principal ne pourrait s'effectuer que dans le pas de Calais, toute autre opération ne constituant qu'une diversion. Pour ce faire, ils vont monter l'opération *Fortitude*, pilotée par la *London*

Controlling Section, une organisation secrète créée par Churchill en 1941 et chargée de la conception et de la mise en œuvre des plans d'intoxication.

FUSAG

Parmi les « armes secrètes » dont elle dispose à cet effet, il en est une dont l'efficacité est éprouvée : George Smith Patton Jr. ! Pour faire croire à l'hypothèse d'un assaut dans le pas de Calais, un groupe d'armées américain fictif, le *1st US Army Group* ou *FUSAG*, est créé de toutes pièces. Patton est nommé à sa tête, et avec son incomparable sens du spectacle, il va se prêter au jeu. C'est l'opération *Quicksilver*. Dans le Kent, des spécialistes de décors de cinéma construisent de gigantesques infrastructures, tandis que des baraquements et de vastes camps de toile poussent comme des champignons ; ils sont vides de tout occupant, mais des poêles émettent sans cesse de la fumée pour faire croire que des régiments y sont cantonnés ; on gonfle aussi des baudruches géantes en caoutchouc représentant des chars et des camions, produites par Goodyear et Goodrich, tandis que des avions en contreplaqué et de faux canons sont installés ici et là. Toutes les nuits, des véhicules tractant des dispositifs spéciaux sillonnent les campagnes pour y laisser des traces de chenilles. Et tous les matins, des miliciens britanniques font semblant de s'entraîner. Des convois circulent sans cesse pour simuler un trafic routier intense, tandis qu'un complexe pétrolier en carton-pâte est construit près de Douvres, dont le port est encombré de fausses barges de débarquement. Tout cela se fait à la vue des « mouchards » de la Luftwaffe, qu'on laisse de temps à autre survoler le secteur. Pour parfaire l'illusion, les Alliés dessinent des insignes à leurs « divisions fantômes », tandis que des comédiens employant toute une palette d'accents américains entretiennent un important trafic radio. Ces

messages sont interceptés par les services allemands, qui localisent même le QG de l'*Armeegruppe Patton* près d'Ascot ! Dans le même temps, pour chaque bombe larguée au-dessus de la Normandie, le pas de Calais en reçoit deux.

Sherman en caoutchouc du *FUSAG*.

Les Allemands mordent à l'hameçon et Hitler lui-même est persuadé que la *Grossinvasion* aura lieu dans le pas de Calais ! Pourtant, c'est bien en Normandie que le trio infernal réunissant Patton, Rommel et Montgomery est sur le point de se reformer.

13

RETOUR EN FORCE !

Discours fondateur

Cinq juin 1944, quelque part au pays de Galles, alignés sous le crachin, des milliers de *GIs* du *XII Corps* attendent une légende vivante : *Blood and Guts*. Ces hommes n'ont jamais vu Patton, mais tous connaissent son tempérament et ses exploits ; on dit même que sa tête a été mise à prix par les nazis, comme au temps du Far West. C'est faux, bien sûr, mais le flamboyant général s'en amuse et laisse courir la rumeur. Une Cadillac s'immobilise près de l'estrade, une portière s'ouvre, des ordres claquent, une fanfare interprète la *General's March*, la « superstar » est là ! Échanges de saluts : réglementaires pour les uns, rigide pour Patton, qui rejoint immédiatement la tribune. Il a une guerre à gagner et pas de temps à perdre ! Tous l'observent en silence. Au micro, un colonel fait son éloge : « Un grand homme. Un grand Américain. Un grand général. Un grand soldat. Un grand héros. »

À lui la parole [192] : « Messieurs, ces bruits qui courent à propos d'une Amérique voulant sortir de la guerre et refusant de se battre ne sont que des conneries. Les Américains aiment se battre. Tous les vrais Américains aiment l'éclat et le fracas de la bataille. Vous êtes ici pour trois raisons : premièrement, pour défendre vos foyers et ceux que vous aimez ; deuxièmement, par respect pour vous-même et parce que vous ne voudriez pas être ailleurs. Troisièmement, parce que vous êtes des vrais mecs, et que les vrais mecs aiment faire la guerre. Les Américains aiment les vainqueurs, ils ne supportent pas les perdants et méprisent les lâches. Les Américains jouent toujours pour gagner, et c'est pourquoi nous n'avons jamais perdu et nous ne perdrons jamais une guerre, tout simplement parce que l'idée de perdre nous est insupportable.

« Une armée vit et combat comme une équipe. Toutes ces histoires d'héroïsme individuel ne sont que des foutaises, et les petits cons qui les écrivent pour le *Saturday Evening Post* ne connaissent rien à la guerre ! Nous avons le meilleur équipement et les meilleurs soldats du monde, c'est

pourquoi j'ai pitié des pauvres fils de pute que nous allons affronter. Ô Dieu, oui, j'en ai pitié. Dans mon armée, tout le monde a un rôle essentiel à jouer. Ne vous laissez pas aller, ne pensez jamais que votre travail est sans importance. Chaque homme est le maillon essentiel d'une grande chaîne. Que se passerait-il si un conducteur de camion, effrayé par un pilonnage d'artillerie, sautait la gueule la première dans un fossé pour s'y planquer ? Ce salopard pourrait se dire : "Putain, je leur manquerai pas, après tout, un homme sur des milliers." Merde, qu'arriverait-il si nous devions tous penser comme ça ? Où diable en serions-nous aujourd'hui ? À quoi ressemblerait notre pays ? Nos familles ? Nos foyers ? Le monde ? Putain, non, les Américains ne pensent pas comme ça. Chaque arme, chaque service, chaque unité est un rouage essentiel qui permet de faire cette guerre. Nous avons besoin de la logistique pour approvisionner nos canons et nos tanks, et nous permettre d'avancer. Nous avons besoin de l'intendance pour manger et nous habiller, parce que là où nous irons, il n'y a rien à barboter. Chaque mec a une mission vitale à remplir, même celui qui désinfecte notre eau pour nous éviter d'avoir la chiasse.

La « superstar » !

« Je ne veux pas de lâches à mes côtés. Il faudrait les exterminer comme des rats, sinon ils se reproduiront et feront des trouillards. Les héros, eux, donnent naissance à des héros. Éliminons ces putains de mauviettes et nous aurons une nation de braves. L'un des types les plus courageux que j'ai vus durant cette guerre travaillait sur un poteau télégraphique, au beau milieu

des combats, en Tunisie. Je me suis arrêté pour savoir ce qu'il foutait là-haut, à un moment pareil, et il m'a répondu : "Je fixe un câble, mon général." Je lui ai demandé : "N'est-ce pas un peu risqué de faire ça maintenant ?" Et il m'a répondu : "Oui Monsieur, mais ce satané câble doit être fixé." J'ai demandé : "Est-ce que ces avions qui mitraillent la route ne vous inquiètent pas ?" Et il m'a rétorqué : "Eux non. Mais vous, oui, mon général !" Voilà un vrai mec, un vrai soldat qui a fait passer son devoir en priorité, même si son travail pouvait paraître insignifiant. Et vous auriez dû voir ces camions durant notre chevauchée en Tunisie, leurs chauffeurs étaient magnifiques : ils roulaient jour et nuit sur des routes défoncées, sans s'arrêter, sans jamais hésiter sur l'itinéraire à emprunter, encadrés par des explosions. Nous sommes passés grâce au bon vieux cran américain. Beaucoup de ces hommes ont conduit pendant plus de quarante heures. Ce n'étaient pas des combattants, mais ils avaient un boulot à faire, et ils l'ont fait, et sacrément bien. Ils faisaient partie de l'équipe. Sans ce travail d'équipe, sans eux, la bataille aurait été perdue. Quand tous les maillons sont solidaires, la chaîne devient incassable.

« N'oubliez pas : vous ignorez que je suis là et aucune mention de ma présence ne doit apparaître dans vos lettres, le monde ne doit pas savoir ce qui a bien pu m'arriver. Je ne suis pas censé commander cette armée, ni même être en Angleterre. Laissons ces fils de pute de Boches être les premiers connards à le découvrir. Je veux les voir, un de ces jours, se dresser sur leurs jambes dégoulinantes de pisse et hurler : "Mon Dieu, c'est cette putain de 3e armée et ce salopard de fils de pute de Patton !" Nous allons les expédier en enfer. Et plus vite nous mettrons de l'ordre dans ce merdier, plus vite nous botterons le cul de ces salauds de Japs et nous nettoierons leur repaire, avant que ces putains de *Marines* ne récoltent tous les honneurs. Nous voulons tous finir cette guerre et rentrer au pays, et le moyen le plus rapide de le faire est d'aller choper les bâtards qui l'ont commencée. Le plus court chemin vers la maison passe par Berlin et Tokyo. Et quand nous entrerons dans Berlin, j'abattrai personnellement ce gibier de potence de fils de pute d'Hitler, comme j'abattrais un serpent à sonnette !

« Lorsqu'un homme se planque, il finit toujours par se faire tuer. Au diable une telle idée, au diable un tel soldat ! Mes hommes ne creusent pas de trous de combat, je ne veux pas qu'ils le fassent, car s'enterrer ne fait que ralentir une offensive. Avancez, toujours et encore, et ne laissez pas le temps à l'ennemi de creuser. Nous gagnerons cette guerre, en nous battant

et en montrant aux Allemands que nous avons plus de couilles qu'eux. Nous n'allons pas simplement tuer ces fils de pute : nous leur arracherons les tripes et nous graisserons les chenilles de nos chars avec. Nous allons liquider ces suceurs de queue à coups de pelle ! La guerre est une chose sanglante et barbare. Vous devez faire couler leur sang ou bien ils feront couler le vôtre. Quand les balles s'écraseront autour de vous, quand vous essuierez de la boue de votre visage et que vous réaliserez que c'est le sang et les tripes de votre meilleur ami, alors vous saurez quoi faire, faites-moi confiance !

« Je ne veux pas recevoir de messages à la con disant : "Je tiens ma position." Nous ne tenons pas le moindre de ces foutus trucs ; laissons ça aux Boches. Nous avançons constamment et nous ne tenons rien d'autre que les couilles de l'ennemi. Nous allons les lui tordre et lui botter le cul. Notre plan consiste à avancer encore et toujours, et peu m'importe que nous passions sur, sous ou à travers l'ennemi : nous allons le transpercer comme un tas de merde. Parfois, on se plaindra que nous poussons trop durement nos gens. Je me fous complètement de telles jérémiades, car plus nous pousserons, plus nous tuerons d'Allemands ; et plus nous tuerons d'Allemands, moins d'Américains mourront. Pousser signifie moins de pertes, je veux que vous vous souveniez tous de ça.

« Dans vingt ans, vous me serez peut-être reconnaissants, lorsqu'assis sur vos genoux, devant la cheminée, votre petit-fils vous demandera ce que vous avez fait pendant la Seconde Guerre mondiale. Vous n'aurez pas à toussoter, l'air gêné, et à lui dire en regardant dans le vague : "Eh bien, ton grand-père a charrié de la merde en Louisiane." Non, Messieurs, vous pourrez le regarder droit dans les yeux et lui dire : "Fils, ton grand-père a chevauché avec la célèbre 3e armée et un salopard de fils de pute nommé Georgie Patton !" C'est tout ! »

À grand renfort d'idées simples, la « superstar » est parvenue à encourager ses hommes pour les épreuves à venir, et tous ont désormais conscience du rôle fondamental qu'ils joueront dans la victoire finale, aux côtés de ce général si proche de la troupe ; une proximité cultivée par Patton, et qui fera la fierté des *GIs* de la *3rd Army.*

Au pied du mur

Tandis que Patton motive ses hommes, Eisenhower attend avec anxiété des nouvelles du météorologue et chef prévisionniste du SHAEF, le colonel Stagg, qui surveille l'évolution de la tempête dans la Manche. Prévue pour le 5 juin, l'opération *Overlord* est finalement reportée à l'aube du 6 juin 1944, un mardi gris et froid.

De Saint-Martin-de-Varreville jusqu'à l'embouchure de l'Orne, sur une centaine de kilomètres, 3 800 navires et 4 000 barges de débarquement déposent 56 000 Américains sur les plages d'*Utah* et *Omaha* et 83 000 Anglo-Canadiens sur *Gold*, *Juno* et *Sword*. Dans la nuit, 23 000 parachutistes ont sauté sur les flancs de la zone d'invasion pour la sécuriser. Croisant au large, la flotte pilonne le mur de l'Atlantique, déjà matraqué par 11 000 avions. Face à l'armada alliée, 50 000 Allemands et *Osttruppen* [193] sont en première ligne, abrités dans des blockhaus dominant les plages. Rommel [194] est en Allemagne, où il fête l'anniversaire de son épouse. Quant au Führer, il dort et a ordonné qu'on ne le réveille sous aucun prétexte ; une consigne qui sera respectée à la lettre, malgré les demandes angoissées du commandement allemand en France, qui réclame d'urgence l'engagement des réserves blindées stationnées dans les terres. Patton, qui a été écarté de la préparation finale du *D-Day*, apprend la nouvelle à la BBC : « J'ai l'horrible sensation que les combats s'achèveront bientôt et que je n'y participerai pas, écrit-il dans ses carnets. Je prépare mes affaires, au cas où quelqu'un se ferait tuer et où on me demanderait d'aller là-bas. Je dois pouvoir partir en dix minutes, si j'ai cette chance *(sic)*. » En attendant, le dyslexique s'emploie à photographier mentalement la carte de la Normandie, au point d'être capable de la dessiner dans ses moindres détails.

Au soir du « jour le plus long », malgré les lourdes pertes américaines sur *Omaha* « la sanglante [195] », le débarquement est un succès : Arromanches est libérée, Bayeux le sera le lendemain et les têtes de pont anglo-américaines feront bientôt leur jonction. Confrontée à la puissance alliée et paralysée par les atermoiements d'Hitler, qui croit à l'imminence d'un nouvel assaut dans le pas de Calais, la Wehrmacht a été incapable de rejeter les envahisseurs à la mer. Mais pour Eisenhower, le temps n'est pas au triomphalisme : il est vrai que le plus dur a été fait, avec 165 000 combattants et 20 000 véhicules à pied d'œuvre sur le littoral normand, sans compter les renforts qui arrivent de Grande-Bretagne. Toutefois, aucun des

objectifs stratégiques prévus n'a été atteint dans les délais prescrits. C'est ainsi que malgré les assurances de Montgomery, Caen, qui devait être prise dès le 6 juin, demeure allemande. Durant un mois, le Britannique s'emploie à forcer le passage vers la « cité aux cents clochers », mais il est tenu en échec par l'élite des Panzers et des Waffen-SS, tandis que les adolescents fanatisés de la division SS « Hitlerjugend » multiplient les crimes de guerre. Pilonnée par l'aviation et l'artillerie, la grande ville est rasée à 70 % et sa population suppliciée. Au final, il faudra à « Monty » six semaines et quatre offensives de grand style pour conquérir les ruines de Caen, le 20 juillet 1944 – le jour même de l'attentat contre Hitler au *Wolfschantze*. Reste que repliés entre Caen et Falaise, les Allemands interdisent toute progression à celui que Patton a surnommé « le Singe ».

Le bocage normand.

Dans le secteur américain aussi, les progrès sont lents. Carentan n'est prise que le 12 juin, à l'issue de terribles combats ayant opposé les « Aigles

hurlants » aux « Diables verts [196] ». Et encore n'est-ce là qu'un avant-goût de l'enfer qui attend les *GIs* dans le bocage : un paysage façonné par l'homme pour limiter l'érosion des sols, où vergers et cultures sont cernés de haies infranchissables. Partout, des barrières, des remblais et des murs en pierre clôturent les propriétés, tandis que des fossés et des canaux d'irrigation empêchent les chars de manœuvrer. Fermes, hameaux et villages sont reliés par des chemins étroits et encaissés qu'une végétation luxuriante soustrait à la vue des pilotes. Terrain compartimenté, axes de progression tortueux, collines en pente douce, cours d'eau, marigots, bâtiments aux murs épais, le bocage est une bénédiction pour les Allemands et un cauchemar pour les Américains.

Soldats américains dans le bocage normand.

Pris sous des pluies torrentielles [197], ceux-ci accusent un retard important sur leur calendrier d'objectifs. Ainsi, la commune de Saint-Lô, surnommée la « capitale des ruines » (détruite à 97 %) et qui aurait dû être

conquise le 16 juin, n'est finalement libérée que le 19 juillet. Du 4 au 10 juillet, à Sainteny, au sud de Carentan, les *GIs* se font massacrer par les parachutistes et les grenadiers des divisions SS « Götz von Berlichingen » et « Das Reich [198] ». Chaque jour qui passe, ils sont un millier à être mis hors de combat, pour une progression moyenne de 125 mètres ; la libération de ce village de 700 habitants coûtera 7 000 hommes à la *1st Army*. À La Haye-du-Puits, ils sont environ 10 000 à tomber sous les balles allemandes. Implacables, les statistiques indiquent que pour chaque mètre conquis, un homme est tué ou blessé, et que pour un Panzer neutralisé, quatre Sherman sont démolis. À la fin de juillet 1944, plus de 70 000 Américains ont déjà disparu dans l'enfer du bocage, et rien ne semble pouvoir arrêter le massacre. On comprend donc que le moral des soldats s'effondre, d'autant qu'ils doivent aussi se prémunir de leurs propres artilleurs et surtout de l'allant légendaire de leurs pilotes, toujours prompts à mitrailler la première cible qui se présente, même lorsqu'elle est américaine !

La morsure du « Cobra »

Pressé de quitter le bocage, Bradley conçoit un plan ambitieux, *Cobra*, qui doit se dérouler en deux étapes : dans un premier temps, six divisions, dont deux blindées, crèveront le front allemand sur une largeur de 8 km ; dans un second temps, sept divisions de Patton avanceront vers Avranches et la Bretagne. Reste que, même affaiblies par des semaines de combats acharnés, les huit grandes unités du général Dietrich von Choltitz s'accrochent toujours au terrain. Comment leur faire lâcher prise ? En les noyant sous un déluge de bombes larguées par les « forteresses volantes » de l'aviation stratégique, ces géants des cieux qui jour après jour ravagent les orgueilleuses cités du Reich et dévastent ses sites industriels. Bradley a prévu de procéder à un *carpet bombing*, un bombardement de saturation sur une zone de 12 km^2, entre les localités de Marigny, Hébécrevon et La Chapelle-en-Juger, le long de la route reliant Saint-Lô à Périers. Mais Bradley est-il le seul concepteur de ce plan ?

C'est à bord d'un avion-cargo, au milieu de cageots de salade, que *Blood and Guts* arrive en Normandie le 6 juillet 1944. Pour que la ruse du FUSAG ne soit pas éventée, sa présence en France doit demeurer secrète. Il s'installe donc à l'écart du front, près du hameau de Néhou, au cœur du

Cotentin. Là, Patton devient *Lucky 6*, son QG répondant au nom de code *Lucky Forward*. Le PC avancé se limite à quelques tentes, des Jeeps, des automitrailleuses et un GMC de commandement : « Il y a un lit avec un matelas gonflable, des lavabos, un bureau, une table à cartes, un chauffage et même des prises électriques et une radio. C'est un vieux camion, mais il roule et ça me suffit. » L'engin n'est pas sans rappeler la Dodge de Pershing au Mexique, qui avait tant impressionné le jeune Patton.

« *Lucky Forward* » et son « locataire ».

Le général étudie sans tarder la situation au front, et son avis est sans appel : « Brad et Hodges sont des moins-que-rien, écrit-il le 14 juillet. Si j'avais le commandement, je percerais en trois jours. Ils cherchent à avancer partout en même temps, de sorte qu'ils ne progressent nulle part. Il faut passer en force, en chargeant avec les divisions blindées et en ramollissant les défenses allemandes par de puissantes frappes aériennes. Pour être

efficace, une telle attaque doit être concentrée sur un point focal du front, dans un secteur étroit. » Cette idée, digne du *Blitzkrieg* allemand, il en fait part à Bradley, qui va manifestement s'en inspirer. Il est vrai que *Blood and Guts* brûle d'impatience de se battre, comme il l'écrit à son épouse : « Ils m'ont mis à la niche, à la niche ! Je dois faire quelque chose de spectaculaire, et lorsque je retrouverai le champ de bataille, ce sera comme une gigantesque explosion ! »

Reportée à cause du mauvais temps, *Cobra* est finalement déclenchée le 24 juillet : 1 600 quadrimoteurs décollent de Grande-Bretagne, mais la météo se dégrade rapidement et un tiers des appareils est dérouté vers d'autres cibles, les autres poursuivant leur mission. Au-dessus du champ de bataille, un plafond nuageux bas contraint navigateurs et bombardiers à opérer au jugé. L'ordre d'annulation est donné, mais il est déjà trop tard et des avant-postes américains ont été touchés : 155 *GIs* sont tués ou blessés. Malgré cet échec, Bradley ordonne que l'opération soit reconduite dès le lendemain. À 9 h 40, le 25 juillet, quelque 600 chasseurs-bombardiers s'en prennent aux positions allemandes ; trente minutes plus tard, 1 800 B17 et B24 sortent du soleil pour se présenter en formation serrée au-dessus de leurs cibles. La *Flak* se déchaîne, mais elle ne peut empêcher les quadrimoteurs de labourer le terrain : 62 000 bombes à fragmentation, explosives et incendiaires s'écrasent au sol ; le souffle des déflagrations soulève d'immenses gerbes de terre et de débris ; le village de La Chapelle-en-Juger est rayé de la carte. Peu après, 1 200 bombardiers moyens survolent à leur tour le secteur, pour y semer mort et dévastation. À 11 h 30, alors que les derniers avions s'éloignent, un millier de canons entame le pilonnage méthodique des lignes ennemies. L'acharnement est superflu, car les défenses allemandes ont déjà été anéanties et le bocage soufflé ! À sa place s'étend désormais un paysage dantesque, formé de profonds cratères et de moignons d'arbres calcinés. Cette fois, le *carpet bombing* a été un succès ; même si des projectiles sont encore tombés sur les lignes américaines : 490 hommes ont été blessés et 111 tués. Parmi eux, le général Leslie McNair, qui considérait avant la guerre que Patton serait à peine capable de commander une division.

Pour les rares Allemands qui ont survécu à l'hécatombe, c'est la stupeur, ainsi qu'en témoigne Fritz Bayerlein, le commandant de la Panzer Lehr [199] : « Les tranchées et les trous de combat ont été écrasés en quelques secondes et les hommes tués ou enterrés vivants, sans que nous puissions

les secourir. Nos premières lignes ont été annihilées, les liaisons téléphoniques coupées et les routes ont disparu. Des chars de 45 tonnes ont été pulvérisés ou retournés comme des jouets d'enfant. Les hommes ayant survécu au carnage se sont rendus. Chez d'autres, le bombardement a provoqué un affreux sentiment d'impuissance, de faiblesse et d'infériorité. Devenus fous, certains restent prostrés et hagards. Je me suis trouvé pris au cœur des bombardements et j'en ai ressenti les effets. De toute ma carrière de soldat, cela aura été la plus terrifiante de mes expériences. » Survolant le secteur dans un avion de liaison, Patton, lui, relèvera surtout le nombre de vaches mortes, et l'odeur qui se dégage de leurs carcasses éventrées.

Medium Tank M4 « Sherman » à l' attaque lors de Cobra.

Au matin du 26 juillet, les *GIs* s'avancent dans le *no mans land*, suivis par des bulldozers chargés d'aplanir le terrain pour faciliter le passage des tanks. Le rouleau compresseur américain est irrésistible et la rupture vite obtenue : les localités de Saint-Gilles et Canisy sont enlevées. Le 27 au soir, Bradley autorise Patton à lâcher ses chars sur les Allemands qui décrochent.

La *3rd Armored Division* coupe l'axe Coutances-Saint-Lô, tandis que les avant-gardes de la « Hell on Wheels » s'enfoncent de 25 km vers le sud ; longeant les côtes, la *6th Armored Division* du général Grow fonce vers Lessay et Pont-de-la-Roque, où elle franchit la Sienne d'un seul bond. L'effondrement menace les Allemands, et le flot des captifs ne cesse de grossir ; faute de temps pour les conduire vers des camps de prisonniers, les Américains les désarment avant de les abandonner sur place ! Le lendemain, roulant à un train d'enfer, la « Hell on Wheels » s'empare du carrefour routier de Lengronne. Après une avance foudroyante de 30 km, la *4th Armored Division* de « *Tiger* Jack » Wood [200] entre dans Coutances, où elle est rejointe par la *3rd Armored Division*. Le coup est imparable : 8 000 Allemands viennent d'être piégés dans la « poche de Roncey ».

4th Armored Division.

Parmi eux, Fritz Langanke, *Panzerkommandant* à la « Das Reich », qui va s'évertuer à fausser compagnie aux Américains à bord de son char : « Les routes sont encombrées par des véhicules abandonnés, pare-chocs contre pare-chocs. Les conducteurs ont fui, laissant parfois le moteur en marche. Dans le ciel, des *Jabos* [201] tournent à la recherche d'une proie. Ils volent par deux, quatre, six ou plus. Nous les craignons à cause de leurs mitrailleuses et de leurs roquettes. C'est un jeu de cache-cache mortel, et nous venons de perdre ; ils attaquent ! On quitte la route pour essayer de s'en sortir, mais bien sûr, les avions sont plus rapides. Partout, des camions brûlent et explosent, des blessés appellent à l'aide en agonisant. Devant nous, des parachutistes courent pour se mettre à couvert ; ils sont poursuivis par une myriade de petits nuages noirâtres qui les rattrapent. Ils hurlent et se

débattent, comme s'ils étaient attaqués par un essaim de guêpes, puis ils tombent au sol, les uns après les autres. Ils ont été abattus par les mitrailleuses d'un *Jabo* qui nous a survolés, dans un vacarme assourdissant ! Un autre avion s'acharne sur eux, puis un troisième. Les balles déchiquettent les cadavres, qui sautillent sur place sous la violence des impacts. C'est dramatiquement grotesque, écœurant. J'ordonne à mon pilote de rouler, droit devant. Je sais que nos chenilles écraseront les restes de nos camarades, mais je n'ai pas le choix. J'espère qu'aucun d'entre eux n'est encore en vie. » Langanke parviendra à s'échapper de la poche de Roncey et survivra à la guerre.

Blitzkrieg *à l'américaine*

Enfin de retour « chez lui », au cœur des combats, *Blood and Guts* revit : « Comparé à la guerre, tout le reste est futile, à condition d'aimer la guerre comme je l'aime. Ô Dieu ! Oui, que je l'aime. » Laissant l'infanterie réduire la poche de Roncey, il pousse ses chars vers le sud, en les faisant épauler par les P47 et les P51 du *XIX Tactical Air Command* [202] Fort de cette ombrelle protectrice, le général néglige sciemment de se flanc-garder : « L'audace, toujours l'audace, rien que l'audace : que l'ennemi se soucie de ses flancs, pas moi ! Tant qu'on évolue dans la profondeur et que l'on détient l'initiative, il n'y a pas danger. » Ainsi, rien ne doit ralentir le rythme de la percée et s'il le faut, Patton prendra lui-même la tête des compagnies d'assaut « pour activer le mouvement ». Il n'existe pourtant que deux routes pour accueillir les colonnes mécanisées du Californien et Bradley craint que de gigantesques embouteillages ne se forment, ce qui exposerait des milliers de *GIs* aux coups de l'ennemi. Or, *Ultra* signale que ce dernier rassemble justement des renforts entre Vire et Mortain. Pour fluidifier ses mouvements et maintenir la cadence, Patton fait alors déployer des officiers à chaque carrefour susceptible de se transformer en goulot d'étranglement pour y assurer la circulation ; lui-même est vu dans le secteur de la *4th Armored Division*, debout dans son *command car*, la cravache à la main, en train de guider des tankistes réjouis par le spectacle. Bradley l'admet : « Patton a réussi l'impossible ! » Au total, sept divisions passeront sur ses axes en cinq jours…

La Normandie, son bocage, ses vaches… et ses *Jabos* ! Ici, des P47 Thunderbolt.

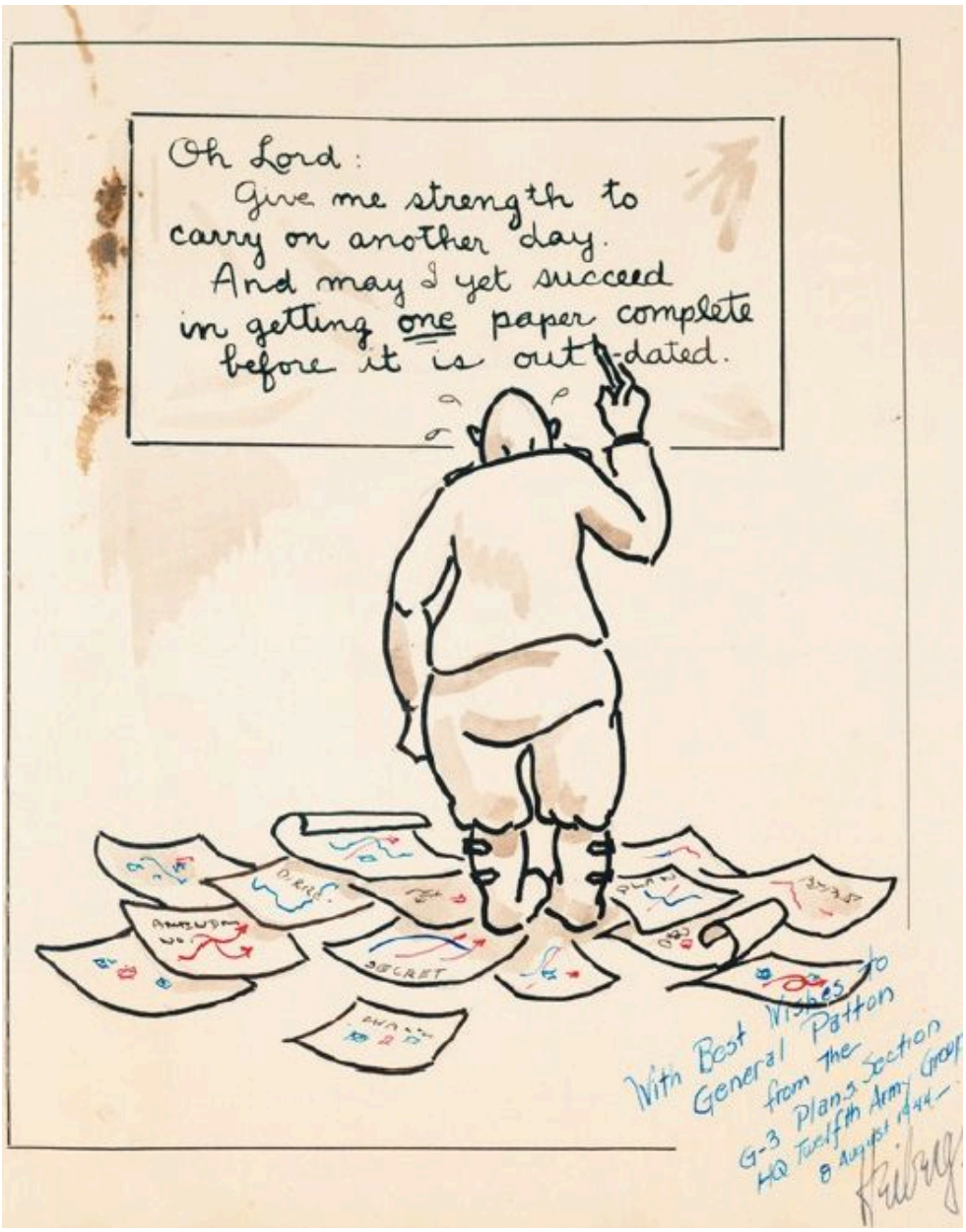
Le 30 juillet, Grow enlève Granville, tandis que la *4th Armored Division* traverse Avranches sans s'y arrêter. Malgré la nuit qui tombe et la résistance ennemie qui se durcit, Wood a en effet décidé de poursuivre sa route, avec en point de mire le village de Pontaubault. Situé au fond de la baie du Mont-Saint-Michel, son pont qui enjambe la Sélune commande l'accès à la Bretagne. Aux premières lueurs du 31 juillet 1944, les Sherman capturent l'ouvrage d'art. Patton a gagné !

Colonne de M8 « Greyhound » américaines progressant vers Avranches.

Le 1er août 1944, la *3rd Army* est officiellement activée ; elle encadre quatre corps d'armée [203] et onze divisions, parmi lesquelles la 2e DB du général Leclerc, dont les premiers échelons parviennent en Normandie le jour même. Avec la *1st Army* de Courtney Hodges, l'armée de Patton forme le *12th Army Group*, commandé par Omar Bradley. Mais celui-ci est subordonné à Montgomery, qui, outre la responsabilité du *21st Army Group* anglo-canadien, a été symboliquement nommé commandant en chef des troupes terrestres alliées en France. Il n'en faut pas plus au « Singe » pour se vanter, en annonçant à la presse que des troupes « combattant sous ses ordres » sont parvenues en Bretagne, un moyen pour lui de faire oublier ses échecs et son manque de mordant. Eisenhower ne réagit pas, Bradley est exaspéré et Patton est furieux, d'autant que son nom ne peut toujours pas être divulgué – une situation insupportable pour le sémillant général obnubilé par sa notoriété !

Comme en Sicile, la Normandie est le théâtre d'un face-à-face entre « Georgie » et « Monty », à la différence que le Californien sert désormais sous les ordres de Bradley.

En attendant de prendre sa revanche sur le Britannique, *Blood and Guts* se déploie en Bretagne. Couvrant des étapes quotidiennes de 50 km, la *3rd Army* se répand dans la péninsule à la vitesse de l'éclair, au point qu'à l'état-major de Bradley, personne ne sait précisément où se trouvent les avant-gardes de Patton. Rennes est libérée le 4 août ; Vannes le 5 ; Saint-Brieuc le 6 ; Morlaix le 8 ; Nantes le 12. Assiégée, la garnison allemande de Saint-Malo capitule le 17 [204]. Les Sherman déferlent aussi vers le sud et l'est : Laval est conquise le 6 août ; Le Mans le 8 ; Angers le 10. Patton est lancé et rien ni personne ne semble pouvoir l'arrêter, pas même la contre-attaque imposée par le Führer à ses généraux : l'opération *Lüttich*, visant à reprendre Avranches [205] en partant de Mortain, et qui se soldera par un échec cuisant, les Panzers étant écrasés par l'aviation tactique. De plus, en déplaçant le centre de gravité d'un dispositif défensif déjà au bord de la rupture, Hitler a dangereusement placé ses troupes en porte-à-faux, hypothéquant du même coup ses ultimes chances de résistance en Normandie…



La *3rd Army* progresse si vite que même l' état-major de Bradley est incapable de localiser ses avant-gardes avec précision, comme en témoigne ce dessin humoristique offert à Patton.

L'erreur n'échappe pas à Bradley : « C'est une occasion comme il ne s'en présente qu'une seule par siècle. Nous avons la possibilité de détruire la totalité des armées ennemies [de Normandie] et de nous ouvrir la route jusqu'à la frontière allemande. » L'Américain conçoit une manœuvre d'enveloppement devant déboucher sur l'encerclement de l'ennemi près de Falaise. Là, on prévoit que les Allemands seront broyés par les troupes de Montgomery et de Patton, ce dernier étant chargé de s'emparer d'Alençon et surtout d'Argentan, ce qui sera chose faite dès le 12 août. En revanche,

les Canadiens du général Simonds sont durement accrochés par les Waffen-SS ; bloqués à 12 km au nord de Falaise, ils peinent à refermer une poche dont des milliers d'Allemands s'échappent déjà. Maladroitement, Patton demande à Bradley l'autorisation de pousser jusqu'à la ville : « Laisse-moi prendre Falaise, et je rejetterai les Anglais à la mer, ce sera un nouveau Dunkerque ! » Mais Bradley refuse, de peur que par méprise les Alliés ne s'entretuent. Contrarié et persuadé que c'est en réalité « Monty » qui entrave sa progression, Patton confie à son journal : « Le *XV Corps* aurait pu aisément entrer dans Falaise et couper l'axe de retraite de l'ennemi. Cet ordre d'arrêt est une erreur majeure. Nous avions des reconnaissances près de la ville, et il m'a fallu les rappeler. »

Cintré dans son uniforme impeccable, *Blood and Guts* distribue ses consignes à ses subordonnés.

Le 14 août, alors qu'Eisenhower divulgue enfin l'identité du commandant de la *3rd Army*, « Monty » lance l'opération *Tractable*, l'ultime effort pour en finir avec les Allemands en Normandie. Mais combattant avec l'énergie du désespoir, ceux-ci retardent l'échéance, qui

finit tout de même par s'imposer le 20 août : encerclés, plus de 40 000 captifs prennent la route des camps alliés, alors que 8 000 hommes ont été tués dans la poche, pilonnée jour et nuit par l'artillerie et l'aviation. En revanche, 90 000 de leurs camarades ont pu franchir la Seine sains et saufs. Les débris de quinze divisions ont été anéantis, tandis que 350 blindés ont été perdus dans la poche, ainsi que 3 300 véhicules, 250 pièces d'artillerie et des milliers de chevaux, la Wehrmacht comptant encore massivement sur la traction animale pour déplacer canons, matériels et approvisionnements. C'est un nouveau désastre pour cette armée allemande déjà saignée à blanc [206], et qui doit faire face depuis le 15 août 1944 à un nouveau débarquement, en Provence cette fois…

Ambitions démesurées

En stratège averti, Patton ne s'est pas contenté de concentrer ses efforts sur Falaise, et le gros de la *3rd Army* a continué à marcher vers l'est : Chartres, Dreux et Orléans sont libérées le 16 août. Le Californien rêve de rentrer dans Paris à la tête de ses chars. Mais pour d'évidentes raisons politiques, l'honneur de libérer la capitale reviendra à la 2e DB de Leclerc [207], passée sous le contrôle de la *1st Army.*

Mais une mauvaise nouvelle parvient bientôt à *Lucky Forward* : Patton doit arrêter son avance, car la pénurie de carburant guette. Sans en parler à Bradley, *Blood and Guts* envoie des reconnaissances vers la Seine à la recherche d'un point de passage, et le 19 août, à Mantes, le fleuve est franchi par des éléments de la *79th Infantry Division*. Bradley tombe des nues : « C'est impossible George, aucune de tes unités ne peut être là, c'est beaucoup trop à l'est ! » Ce à quoi le Californien répond sur un ton railleur : « J'en reviens pourtant, et j'ai même pissé dans le fleuve ce matin. Dis-moi de combien de kilomètres je dois me replier vers l'ouest. » En fait de repli, Patton obtient l'autorisation d'établir une tête de pont sur la Seine. Fidèle à sa méthode de la *rock soup*, dès le lendemain il fait passer le fleuve à la moitié de la *3rd Army* !

Patton et Bradley à bord d' un C47 « Dakota ».

C'est que Patton a une idée en tête, et non des moindres : gagner la guerre à lui tout seul ! « Nous avons l'extraordinaire occasion de mettre un terme à la guerre, écrit-il le 21 août. Si je suis en mesure d'aligner trois corps d'armée sur une ligne Metz-Nancy-Épinal, nous pouvons être en Allemagne dans dix jours. Tout cela peut se faire avec seulement six divisions d'infanterie et trois blindées. C'est si évident que je crains que les "taupes" [l'état-major d'Eisenhower, et ce dernier en particulier] ne s'en rendent même pas compte ! » Et le fait est qu'Eisenhower ne tardera pas à avoir d'autres préoccupations.

79 Infantry Division.

14

LE CAUCHEMAR LORRAIN

Divergences de vues

Au début de l'automne 1944, la situation du Reich est catastrophique : expulsée d'URSS par l'offensive d'été de l'Armée rouge, la Wehrmacht s'est rétablie *in extremis* en Prusse-Orientale, en Pologne et en Roumanie, mais pour combien de temps ? À l'ouest, outre le désastre normand, Berlin est confronté à la *7th Army* et à la 1re armée française [208] qui remontent vers Lyon, la Franche-Comté et la Bourgogne pour y faire leur jonction avec Patton. Mais Français et Américains, ralentis le long du couloir rhodanien, n'atteignent la capitale des Gaules que le 3 septembre, et il leur faudra encore une semaine pour rejoindre la *3rd Army* en Côte-d'Or. Entre-temps, retraitant vers les Vosges et l'Alsace, des milliers d'ennemis se sont échappés ; les Alliés les retrouveront d'ici peu sur leur route, ravitaillés et réarmés.

De son côté, Eisenhower s'interroge sur l'axe stratégique à emprunter pour atteindre le cœur du Reich. Il écarte d'emblée la route traversant le massif ardennais, jugée trop aisément défendable par l'ennemi. Restent deux options : la première serait de traverser la Belgique et les Pays-Bas pour atteindre la Rhénanie du Nord-Westphalie ; la seconde consisterait à passer par la Lorraine pour aborder la Sarre et le Palatinat. La route septentrionale, considérée comme la plus favorable aux chars, est confiée à Montgomery, tandis que le corridor méridional est évidemment du ressort de Patton. Voulue par Eisenhower, cette stratégie « de dédoublement sur un front large » doit permettre de saturer les défenses d'une Wehrmacht agonisante [209].

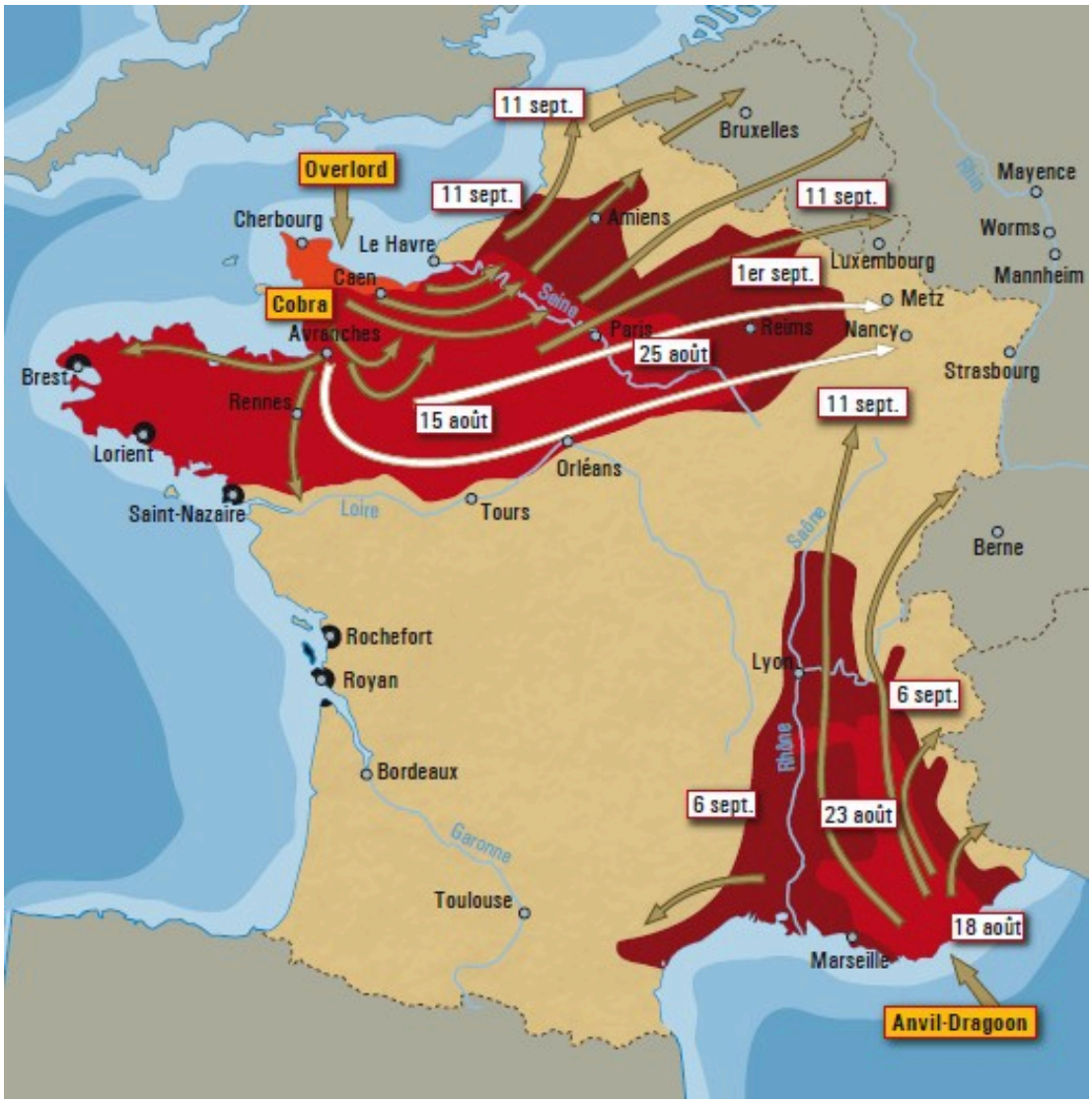
Début septembre, les opérations sont conformes aux prévisions : progressant dans les Flandres, Montgomery neutralise des sites de lancement de bombes volantes V1 ; Bruxelles est libérée le 3 septembre, Anvers le lendemain. Quais et installations tombent intacts aux mains des Alliés, mais les Allemands contrôlant toujours les Bouches de l'Escaut, le grand port ne sera ouvert aux *Liberty Ships* [210] qu'à la fin novembre 1944.

S’engageant dans les Ardennes et la forêt d’Hürtgen, la *1st Army* d’Hodges assiège Aix-la-Chapelle, qui tombe le 21 octobre, après six semaines de lutte acharnée. Récemment arrivés en France, les *Rookies* [211] de la *9th Army* du général Simpson se déploient sur la droite de « Monty ». Plus flamboyant que jamais, car persuadé de pouvoir gagner la guerre à lui tout seul, Patton fonce vers la Meuse, avec en point de mire la Moselle, la Sarre et le Rhin. Enfin, la *7th Army* marche vers les Vosges et l’Alsace, tandis que les Français longent la frontière helvétique et s’engouffrent dans la trouée de Belfort. Confiant, Eisenhower déclare : « Après deux mois et demi de difficiles combats, voilà qu’approche la fin de la guerre en Europe et que la paix est en vue. Les armées ennemies engagées à l’ouest ont été détruites ou mises en fuite ; Paris est redevenue la capitale d’une France luttant pour sa liberté, et les troupes alliées progressent irrésistiblement vers les frontières allemandes. »

Le général en compagnie de Français.

Dans le même temps, conformément à une décision entérinée de longue date, « Ike » remplace « Monty » à la tête des troupes terrestres. Mais Montgomery n'admettant pas cette situation, c'est sur un fond de querelle d'ego qu'il remet en cause le plan d'Eisenhower, en proposant de faire porter l'effort principal des Alliés contre la Ruhr, le poumon industriel du Reich, dont il prétend pouvoir s'emparer en dix jours, ajoutant qu'il pourrait ensuite entrer dans Berlin en trois semaines, et que la guerre serait terminée

pour la fin novembre. Un triomphe qui en ferait le champion absolu de la cause alliée !



Opérations alliées de l'été 1944 (la *3rd Army* est représentée par les flèches blanches).

Mais avant de parader sous les tilleuls berlinois, encore faut-il franchir le Rhin de vive force. Pour cela, le général a imaginé *Market Garden*, une opération audacieuse reposant sur le déploiement d'un tapis de troupes aéroportées aux Pays-Bas, depuis Eindhoven et Nimègue jusqu'à Arnhem, une ville située à 40 km de la frontière allemande. Là, les parachutistes devront sécuriser un pont sur le Rhin inférieur, qui sera emprunté par les chars du *XXX Corps* lancés depuis la Belgique vers les plaines d'Allemagne du Nord. Séduit par le plan de « Monty » et les perspectives politiques qu'il ouvre, notamment celle de prendre les Soviétiques de vitesse, Churchill fait

pression sur « Ike » pour qu'il soit accepté, ce qui est acquis à la fin août [212].

Panne sèche !

Pour mener à bien son ambitieux projet, Montgomery a besoin de millions de litres d'essence. Or, malgré les extraordinaires moyens logistiques des Alliés, le spectre de la pénurie de carburant les guette, au point que des arbitrages se sont imposés dès le 24 août, lorsque Bradley a interdit aux obusiers lourds de 240 mm de passer la Seine. Deux jours plus tard, une flotte de 600 avions de transport est mobilisée pour ravitailler les divisions de Patton, qui engloutissent frénétiquement la bagatelle de 2,5 millions de litres d'essence par jour [213] ! Les Anglo-Américains progressant à grande vitesse et sur des axes divergents, leurs lignes logistiques s'étirent démesurément. Un problème d'autant plus aigu que faute de disposer d'un grand port, c'est toujours sur les plages normandes engorgées que sont déchargés les approvisionnements en munitions, en essence, en huile et en graisse, dont les chars sont de très gros consommateurs. En outre, il faut ravitailler les populations libérées, sans compter que le carburant fait l'objet d'un florissant marché noir et que d'énormes quantités de jerrycans, indispensables au transport du carburant, ont été abandonnées sur le bord des routes par les soldats ; ces bidons faisant la joie des chasseurs de souvenirs et des agriculteurs, les Américains devront offrir des récompenses pour les récupérer.

Sherman progressant vers la Lorraine.

Malgré tout, en attendant que des stocks stratégiques soient constitués et que le réseau ferroviaire français soit remis en état, il faut coûte que coûte alimenter les troupes lancées à la poursuite de l'ennemi. Pour ce faire, le colonel Ayers [214] organise un système de convoyage appelé *Red Ball Express* : 6 000 camions roulent jour et nuit sur des voies réservées, avec une capacité de fret de 13 000 tonnes par jour ; un exploit au coût exorbitant, ces mêmes poids lourds consommant quotidiennement plus d'un million de litres d'essence, soit la moitié du carburant qu'ils transportent ! En outre, soumis à un rythme effréné, surchargés et privés de maintenance pour ne pas ralentir les rotations, les véhicules, dont on a débridé les moteurs pour gagner en puissance, s'usent prématurément et tombent en panne, tandis que les accidents se multiplient du fait de l'épuisement des chauffeurs.

En donnant la priorité à *Market Garden*, Eisenhower mobilise la majeure partie des ressources du *Red Ball Express*, et les stocks constitués par Montgomery font rapidement défaut à Patton. Le 28 août, alors que la *3rd Army* roule à un train d'enfer vers Reims, son approvisionnement en carburant chute à 600 000 litres, et *Lucky Forward* est brusquement inondé

de rapports de situation alarmants : partout, chars et véhicules s'arrêtent, réservoirs à sec. Pour Patton, c'est le cauchemar du saillant de Saint-Mihiel qui recommence ! Des stocks d'essence synthétique allemande ont bien été capturés, mais ce carburant de mauvaise qualité est inadapté aux engins américains. Patton tranche : c'est mieux que rien ! Et à la nuit tombée, ses avant-gardes ont réussi à se porter sur une ligne Château-Thierry – Reims – Châlons-sur-Marne – Vitry-le-François.

Informé de la décision d'Eisenhower, le Californien plaide sa cause auprès de Bradley : « Un quart de mon armée est déjà paralysée faute d'essence, demain ce sera la moitié ! Brad, je ne demande pas que l'on me donne l'essence destinée à "Monty", je veux juste recevoir celle qui m'a été promise. Les Allemands sont foutus, démoralisés, mais ce n'est certainement pas "Monty", on le connaît, qui arrivera à leur faire mordre la poussière ! Entre le Rhin et la *3rd Army*, les Boches n'ont rien de sérieux à m'opposer. Quant à leur ligne de fortifications, c'est de la poudre aux yeux, même les services de renseignements le disent. J'ai besoin de ce carburant pour finir cette guerre. C'est à croire qu'il [Eisenhower] est devenu fou ou qu'il a rejoint l'armée anglaise : "Monty" fait ce qu'il veut quand il veut, et "Ike" se contente d'approuver. Brad, tu dois faire quelque chose pour le convaincre de revenir sur sa décision ! »

Le 30 août, à Chartres, en réunion d'état-major avec Eisenhower, Patton s'emporte : « Mes hommes peuvent manger leur ceinturon, mais mes chars, eux, ont besoin de carburant ! » « Ike » autorise tout de même la *3rd Army* à établir des têtes de pont sur la Meuse, sans toutefois s'engager plus avant ; une consigne vague, dont « Georgie » tire évidemment parti, en appliquant sa méthode bien rodée de la *rock soup* : « C'est une sale manière de faire la guerre, mais on ne me laisse pas le choix. » Prêt à tout pour trouver de l'essence, il cautionne quelques larcins dans des dépôts normands, et va même jusqu'à faire détourner des convois du *Red Ball Express* promis à la *1st Army* ! Le soir, il écrit à son épouse : « J'ai volé suffisamment d'essence pour finir ma vie derrière les barreaux. » Certes, mais pas assez pour remettre en mouvement le gros de la *3rd Army*. Alors, on improvise : faute de pouvoir suivre à bord de leurs véhicules, les *GIs* s'installent sur les chars, à la mode des *Frontoviki* soviétiques. C'est terriblement dangereux, mais tout est bon pour continuer à avancer !

Le lendemain, brûlant du carburant allemand, les chars de la *7th Armored Division* se traînent péniblement jusqu'à Verdun, où ils se

saisissent d'un pont intact sur la Meuse, avant de tomber en panne sèche. Dans la nuit, à Commercy et Pont-sur-Meuse, un secteur où Patton s'est battu lors de la Grande Guerre, c'est au tour de la *4th Armored Division* d'aborder le fleuve. « *Tiger* Jack » Wood établit deux têtes de pont, mais il ne peut exploiter sa percée, comme il l'indique à son supérieur : « Du fait de la pénurie d'essence et des restrictions qui en découlent, la division n'est plus en mesure de conduire d'opération offensive et doit se contenter de tenir ses têtes de pont sur la Meuse. Seul le *25th Cavalry* est autorisé à mener des reconnaissances en zone ennemie. Ses véhicules utiliseront du carburant siphonné dans les réservoirs des autres engins de la division. » Dans la marge du document dactylographié, Wood ajoute au crayon : « Quand "Ike" comprendra-t-il qu'avec de l'essence, nous pourrions être en Allemagne dans dix jours ? »

Sans attendre le lever du jour, les escadrons du *25th Cavalry* se déploient par-delà les côtes de Meuse, mais l'ennemi décroche si vite et si loin qu'aucun contact ne peut être établi avec lui. Dans le même temps, Patton reçoit un rapport de son G2, le colonel Koch, lui indiquant que la Moselle, dernier obstacle naturel d'importance avant l'Allemagne, n'est pratiquement pas défendue. La 1re armée allemande, qui est alors la principale adversaire de la *3rd Army*, est réduite à neuf bataillons de fantassins, quelques pièces d'artillerie et de *Flak*, un groupe de dix canons antichars et une vingtaine de Panzers.

Le 1er septembre 1944, comme pour forcer le destin, *Blood and Guts* ordonne à ses troupes d'enlever Metz et Nancy, puis d'établir une tête de pont sur le Rhin, à Worms, entre Mayence et Mannheim. Mais c'est un vœu pieux, car la pénurie d'approvisionnements s'aggrave [215], au point que le général Gay écrit : « Le patron est nerveux ces temps-ci ! » Doux euphémisme que voilà, car voyant ses plans contrariés, Patton est hors de lui : « Eisenhower ne cesse de parler de la future grande bataille pour l'Allemagne, alors que de notre côté, nous lui signalons que les Allemands n'ont pas de troupes à nous opposer en Lorraine, et que si nous pouvions pousser vers le Rhin maintenant, il l'aurait dans quelques jours, sa putain de grande bataille pour l'Allemagne ! Que Dieu me délivre de mes amis, pour que je puisse m'occuper de mes ennemis ! »

Pour couronner le tout, voici qu'il apprend à la radio que « le Singe » vient d'être promu *Field Marshal* ! Une nouvelle saluée par « Ike », qui, faisant preuve d'un extraordinaire sens de la diplomatie, déclare que le

Britannique est « le plus grand soldat de la guerre ». Patton, chez qui l'agacement fait place à la paranoïa, est persuadé que s'il manque d'essence, « c'est parce "qu'ils'" [les Britanniques, et Montgomery en particulier] ont remis le couvert, comme en Sicile. Je dois me battre pour chaque kilomètre parcouru, non pas contre un ennemi qui chercherait à entraver ma progression, mais contre "eux" ! »

En passant par la Lorraine…

Les 5, 6 et 7 septembre 1944, ayant reçu 5,7 millions de litres d'essence [216], la *3rd Army* peut enfin reprendre sa marche en avant ; mais profitant du répit inespéré qui leur a été accordé, les Allemands ont envoyé des renforts en Lorraine, faisant ainsi disparaître l'opportunité de fondre sur le Rhin en quelques jours.

De son côté, Patton se débat avec de nouveaux problèmes de ravitaillement : comme la plupart des camions transportent du carburant, rares sont ceux affectés aux livraisons de munitions, de sorte que les artilleurs perçoivent moins de 20 % de leur dotation journalière. Pour pallier cette pénurie, le Californien va mettre en œuvre une solution peu orthodoxe, et l'ennemi sera pilonné par ses propres canons, pour lesquels d'importants stocks d'obus ont été capturés en Normandie [217] ! À la mi-septembre, c'est au tour des cigarettes et des rations de se faire rares, ce qui entraîne une baisse du moral des *GIs*. Et ce n'est pas tout, car voici que la montée en ligne des renforts et des personnels permettant de combler les pertes accuse aussi d'importants retards, tout comme les livraisons de chars neufs et de pièces détachées [218]. Ne pouvant être remplacés ou réparés, les Sherman ne tardent pas à manquer ; car si la course-poursuite de Wood et consorts à travers la France a été spectaculaire, elle a tout de même coûté 270 engins et de nombreux équipages à la *3rd Army*. Faute de disposer de suffisamment de tankistes, les blindés de *Blood and Guts* seront parfois servis par quatre hommes, au lieu des cinq nécessaires.

Le Californien va alors tout faire pour renforcer la *3rd Army*, quitte à mettre de côté ses idées ségrégationnistes, en apparence du moins. Il insiste pour obtenir le *761st Tank Battalion*, l'une des rares unités de l'*Army* exclusivement formée de soldats noirs, auxquels il déclarera dans son style habituel : « Soldats, vous êtes les premiers tankistes noirs à combattre dans

l'armée américaine. Je n'aurais jamais fait appel à vous si vous n'étiez pas bons, car je veux le meilleur pour mon armée. Je me fiche de la couleur de votre peau, aussi longtemps que vous tuerez ces fils de pute de Boches. Tout le monde vous regarde et attend beaucoup de vous. Tous ceux de votre race attendent que vous réussissiez ! Ne les laissez pas tomber ! Et, bordel, ne me laissez pas tomber non plus ! » Et les *Black Panthers* [219] ne le laisseront pas tomber. Se battant comme des diables, ils se baptiseront eux-mêmes les *Patton's Bastards*, en hommage à ce chef qui, après les avoir passés en revue, avait confié à l'un de ses aides de camp : « Ils me font bonne impression, mais je n'ai aucune confiance en leur capacité à se battre. C'est inhérent à leur race. » Sans commentaire.

Black Panthers.

Confronté à des pénuries en tout genre, persuadé d'être la cible d'un complot ourdi par Montgomery et perdant successivement deux de ses corps d'armée, Patton a le moral en berne. Et comme toujours en ces occasions, il se lamente auprès de Beatrice : « J'ai essayé de me saouler, mais je n'y suis pas parvenu. Si tu étais là, je pleurerais sur ton épaule. J'ai le sentiment que le destin s'acharne contre moi. » De fait, le général sait déjà que la campagne de Lorraine sera laborieuse et sanglante, et que le temps des grandes chevauchées mécaniques est révolu. Car si la région jouit d'un excellent réseau routier, elle est aussi parcourue par de nombreux cours d'eau, émaillée d'étangs et couverte d'épaisses forêts, offrant à ses défenseurs d'innombrables possibilités d'embuscades. En outre, avec leurs bâtisses en moellons, leurs dépendances agricoles, leurs rues étroites et

leurs vergers, la plupart des bourgs peuvent aisément être transformés en bouchons antichars.

Les *Patton's Bastards*.

La Lorraine est donc un terrain idéal pour porter un coup d'arrêt à Patton et gagner le temps nécessaire à la remise en état du *Westwall*, l'ancienne ligne Siegfried, construite de 1938 à 1940 et qui protège les frontières du *Vaterland*, depuis la Hollande jusqu'à la Suisse. Mais pour édifier le mur de l'Atlantique, ses 17 000 bunkers ont été désarmés et ses dents de dragon [220] déménagées, ce qui réduit considérablement ses capacités défensives. Conscient de son importance, le Führer a lancé une titanesque opération de réfection dès le 24 août 1944 et, le 3 septembre, il a ordonné à ses généraux « de mener des actions retardatrices énergiques, afin de disputer chaque mètre de terrain à l'ennemi, dans le but de rassembler et de déployer de nouvelles unités et de développer les défenses de l'Ouest ». Concrètement, il va s'agir de transformer les villes en môles de résistance et d'interdire aux *GIs* le franchissement des fleuves.

Pour ce faire, les Allemands vont engager en première ligne un nouveau type d'unité, la *Volksgrenadier-Division* [221]. Comptant 10 000 hommes, elles sont constituées de soldats trop jeunes ou trop vieux, malades ou convalescents, tous formés à la hâte et mal armés. Ce n'est que de la chair à canon, destinée à être sacrifiée pour freiner les offensives ennemies. Derrière ces malheureux, la Wehrmacht a rassemblé des troupes d'infanterie classiques et surtout des unités blindées et mécanisées ; il y a d'abord les rescapées du terrible été 1944, les 11e et 21e divisions de Panzers, ainsi que les Waffen-SS de la « Götz von Berlichingen », qui prennent position autour de Metz. Arrivant de Provence et de Normandie après une éprouvante retraite, les trois divisions sont expérimentées et rompues à la guerre de mouvement, mais leurs hommes sont épuisés, privés de matériels et en sous-effectifs, les pertes n'ayant été que partiellement comblées. Plus redoutables sont les 3e et 15e divisions de Panzergrenadiers transférées d'Italie, où elles se sont illustrées par leurs capacités défensives ; l'une et l'autre sont postées en protection des berges mosellanes.

C'est aussi face à Patton qu'apparaît un nouveau type de troupes cuirassées : les brigades de Panzers. Voulues par le Führer, qui leur a donné la priorité en matériels neufs, ces unités sont formées d'un bataillon blindé et d'un régiment d'infanterie mécanisée ; elles disposent également d'appuis d'artillerie motorisés et de *Flakpanzers*, des chars antiaériens capables d'avancer au même rythme que les Panzers pour les protéger des *Jabos*. Initialement conçues pour opérer sur le front de l'Est, ces « brigades de pompiers » sont équipées du dernier modèle de char, le Panther de 45 tonnes, une machine maniable, fortement blindée et armée d'un puissant canon de 75 mm. Tirant des obus à noyau de tungstène capables de détruire n'importe quelle cible à une distance de 1 500 mètres, ce mastodonte va devenir la terreur des tankistes américains. Entre septembre et octobre, six de ces brigades de Panzers vont se déployer en Lorraine.

Nancy et Metz

C'est au *XII Corps* du général Eddy que *Blood and Guts* confie la mission de prendre Nancy, après avoir franchi la Moselle. Celle-ci est atteinte le 4 septembre 1944, dans le secteur de Toul, mais aucune exploitation n'est possible du fait des pénuries d'essence. Dans les jours qui

suivent, plusieurs têtes de pont sont établies, mais soumises à la pression ennemie, toutes doivent être évacuées. Le 10 septembre 1944, dans le secteur de Bayon, au sud de Nancy, les Américains parviennent enfin à prendre pied sur la rive orientale de la rivière ; « *Tiger* Jack » Wood lance alors sa *4th Armored Division* au-delà de la Moselle, se préparant à foncer dès le lendemain. À la nuit tombée, les fantassins passent la rivière à leur tour, à Dieulouard ; les accrochages sont violents, mais les *GIs* s'accrochent au terrain. Le plus dur a été fait.

35th Infantry Division.

Bayon au sud, Dieulouard au nord, Nancy au centre : Patton dispose de solides bases de départ pour lancer un vaste mouvement en tenaille vers l'ancienne capitale des ducs de Lorraine. Le 14 septembre, les défenses extérieures de la ville sont atteintes par la *35th Infantry Division*, tandis que Wood se positionne en hérisson dans le secteur d'Arracourt, en masquant Lunéville au sud, afin de se garantir d'un retour offensif allemand. Le lendemain, tout est fini et les Sherman débouchent sur la place Stanislas. Déjà, Patton ordonne à Wood de marcher vers Sarreguemines, mais celui-ci n'en aura pas le temps, car la 5e armée de Panzers du baron Hasso-Eccard von Manteuffel se prépare à frapper le flanc droit du *XII Corps*. Du 19 au 25 septembre, une série de batailles de chars a lieu autour d'Arracourt, opposant deux brigades de Panzers à la *4th Armored Division*. Combattant dans un épais brouillard, sur un terrain boisé et vallonné, les adversaires s'affrontent à courte portée, ce qui réduit à néant l'avantage tactique des Panther, qui subissent de lourdes pertes. Harcelés par les *Tank Destroyers* et matraqués par les *Jabos* qui prennent l'air dès que la météo le permet, les

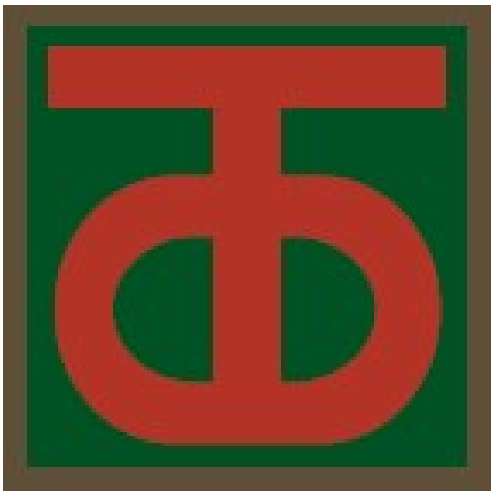
équipages allemands se replient, abandonnant de nombreuses épaves sur le terrain.

Épaves de Panther détruits par la *4th Armored Division* (secteur d' Arracourt).

Au nord, entre Thionville et Pont-à-Mousson, la conquête de Metz est du ressort des trois divisions du *XX Corps* de Walton Walker. Toutefois, à l'inverse de Nancy, la cité-berceau des Carolingiens est ceinturée par une double ligne de défense comptant une quarantaine de forts. Tous datent des guerres précédentes, mais ils ont été réarmés par les Allemands avec de puissantes pièces de forteresse, dont les feux battent les approches de la ville : un périmètre de béton et d'acier, lui-même protégé par des champs de mines et des barbelés, qui relie des points d'appui, des postes d'observation, des casemates d'artillerie et des installations souterraines servis par les 14 000 hommes de la 462e *Volksgrenadier-Division*. Les Allemands ont aussi réquisitionné les populations civiles et des terrassiers pour creuser des fossés antichars. Et ce n'est pas tout, car la garnison compte 1 800 cadets d'une école d'officiers, 2 000 élèves sous-officiers SS animés par l'idéal national-socialiste, des unités de la *Flak* armées de canons à tir rapide et de 88 mm, des « casseurs de chars » des Jeunesses hitlériennes, sans oublier les Waffen-SS de la « Götz von Berlichingen », ainsi que des détachements des 15e et 3e divisions de Panzergrenadiers. Bref, Metz est l'une des

positions les plus solides d'Europe occidentale ; Hitler l'a d'ailleurs déclarée « forteresse à tenir à tout prix ».

Péchant par excès d'optimisme, le général Walker néglige d'étudier les plans des fortifications que Patton a obtenus auprès des archives françaises, et le 7 septembre 1944, il lance sa *5th Infantry Division* à l'assaut de la ville. Bataillant durant sept jours, les *GIs* se font tailler en pièces par les SS et les canons d'assaut de la « Götz von Berlichingen ». Ils parviennent toutefois à établir une tête de pont sur la Moselle, ce qui aura nécessité la participation de la totalité des appuis aériens de la *3rd Army* et de treize bataillons d'artillerie, dont les feux ont été réglés par 70 postes d'observation et 62 avions de reconnaissance ! Mais malgré ce déluge de fer et de feu, les Allemands se déchaînent et contre-attaquent à trente-six reprises en deux jours ! Les Américains se replient pour établir une nouvelle tête de pont ; une passerelle est assemblée, grâce à laquelle les chars la *7th Armored Division* franchissent la rivière. Pilonnés par l'ennemi, les tankistes ne peuvent que protéger l'enclave, en repoussant de nouvelles contre-attaques. Le cauchemar de Metz vient de débuter…



90th Infantry Division.

Le 11 septembre, la *90th Infantry Division* attaque à son tour, à Thionville. Mais confrontés à la résistance acharnée des vétérans de la 48e division d'infanterie, les *GIs* ne parviennent à occuper qu'une partie de la ville. Quatre jours plus tard, deux régiments repartent à l'assaut des forts messins, attaquant sans relâche durant soixante-douze heures ; c'est un nouvel échec, d'autant que les pluies diluviennes détrempent le terrain, ce qui ralentit le rythme des opérations. Pour la première fois de sa carrière,

Patton « le fonceur » est contraint de procéder à un siège : « Metz est difficile à avoir et la pluie nous empêche d'employer les bombardiers. L'ennemi s'accroche, malgré des moyens inférieurs aux nôtres. » Le front se fige jusqu'au 27 septembre, lorsque la *5th Infantry Division* s'élance à l'attaque du fort Driant, clef de voûte du dispositif ennemi ; elle subit de lourdes pertes, sans obtenir le moindre résultat.

Patton laissant éclater sa colère.

Mais *Blood and Guts* s'acharne : ne supportant pas de voir ses troupes immobilisées, il veut prendre Metz à n'importe quel prix et exige des résultats de la part de Walker. Sans imagination, celui-ci organise un nouvel assaut frontal, toujours contre le fort Driant. Et c'est encore la *5th Infantry Division*, dont les pertes atteignent déjà un niveau inquiétant, qui va fournir l'effort principal. Cette fois, elle est appuyée par 23 bataillons d'artillerie,

dont certains alignent des obusiers lourds de 240 mm, une unité de *tankdozers* [222] et deux bataillons cuirassés. En préambule, des bimoteurs lâchent des grappes de bombes incendiaires sur le complexe fortifié, tandis que les chasseurs-bombardiers traitent les bunkers à coups de roquette et au napalm. Mais les fortifications bétonnées et semi-enterrées résistent sans mal à ces pilonnages, et seuls quelques dépôts sont incendiés. Quant à la garnison, tenue d'une main de fer par les SS, elle se réfugie dans ses abris souterrains, avant de regagner ses postes de combat aussitôt les raids terminés.

Déclenchée le 3 octobre, l'attaque américaine commence bien, un régiment d'infanterie parvenant à se faufiler dans le fort et à s'emparer de l'un de ses casernements. Des combats éclatent en surface, mais la garnison allemande se retranche dans les souterrains, les coupoles d'artillerie et les blockhaus, depuis lesquels elle mitraille les *GIs*. Le 6 octobre, malgré des renforts, les assaillants ne parviennent toujours pas à déloger l'ennemi ; les combats sont acharnés et les pertes s'aggravent. Pour une fois, Patton se met à douter : « Les choses vont mal à fort Driant. Peut-être aurions-nous dû abandonner l'attaque lorsque les pertes étaient encore acceptables ? J'étais optimiste en lançant la *5th Division* à l'assaut, mais là… » En visite d'inspection au front, le général Marshall lui demande ce qu'il souhaite. Patton répond : « Prendre avec moi la *3rd Army* et le *XIX TAC* et partir me battre en Chine ! » Une boutade qui en dit long sur le désarroi du général. À fort Driant, le huis clos sanglant ne prend fin que le 13 octobre, lorsque les assaillants, épuisés et démoralisés, décrochent à la faveur de la nuit. Alerté par les pertes, Bradley est intervenu entre-temps pour convaincre le Californien de mettre un terme au carnage : « Pour l'amour de Dieu, George, laisse tomber. Je te promets que tu auras ta chance, et lorsque nous nous remettrons en route [223], il te sera facile de contourner la ville et de la prendre à revers. » Et le chef du *12th Army Group* d'ajouter : « À cette époque, Patton était comme un lion en cage. Il était bien plus difficile à gérer que de coutume. » Et comme pour donner raison à Bradley, *Blood and Guts*, loin de se soumettre aux consignes, lance au début d'octobre sa *90th Infantry Division* à la conquête de Maizières-lès-Metz, qui doit être prise rue après rue ; détruite à 90 %, la petite ville n'est enlevée que le 28 octobre. Au final, il faudra encore à Patton des efforts renouvelés et l'aide de l'aviation stratégique pour venir à bout de Metz, qui ne tombe que le 22 novembre 1944, après avoir été encerclée trois jours plus tôt par les

90th et *5th Infantry Divisions*. La garnison du fort Driant se rendra le 8 décembre, et celle du fort Jeanne d'Arc le 13, après un ultime baroud d'honneur.

Vers le Reich

De son côté, après avoir enlevé Nancy et repoussé plusieurs contre-attaque, le *XII Corps* n'est pas resté inactif : il a conquis Lunéville, préparé des bases de départ en vue d'une poussée vers l'est et participé à l'encerclement de Metz. Patton est donc en bonne position pour marcher vers la Sarre et le *Westwall*, d'autant que son officier de renseignements estime les forces ennemies à moins de 85 000 hommes, alors que la *3rd Army* en aligne plus de 250 000. Reste qu'en raison de l'hémorragie provoquée par le siège de Metz et des retards dans l'arrivée des renforts, il lui manque 11 000 hommes. Pour pallier le problème, il a été contraint de transférer en première ligne des soldats qui n'en sont pas : secrétaires, cuisiniers, mécaniciens, répartis dans les compagnies d'assaut de l'infanterie. Ce n'est pas sans impact sur la combativité de ces troupes, éreintées par des semaines de lutte incessante et qui totalisent à elles seules 89 % des pertes de la *3rd Army* depuis le début de la campagne ! Le moral chute donc dangereusement, au point que l'on enregistre une hausse sensible des désertions. En outre, les *GIs*, équipés de brodequins insuffisamment étanches, subissent les affres de l'humidité, de l'insalubrité et du froid et les cas de « pieds de tranchée [224] » touchent plus de 11 000 soldats.

Tankiste américain.

Il est vrai que cet hiver lorrain est affreusement pluvieux et glacial. Le ciel est bouché et les avions ne peuvent pas voler ; le brouillard réduit la visibilité et le verglas rend les chaussées glissantes ; les précipitations battent des records et les véhicules s'embourbent, tandis que les soldats pataugent dans la fange et que les camps de tentes sont noyés. Même les tanks ne parviennent plus à se mouvoir, et il faut les équiper de crampons et d'extensions de chenille pour les remettre en mouvement ; les cours d'eau sont gonflés par les pluies et les crues se multiplient, emportant tout sur leur passage, y compris les passerelles du génie qu'il faut sans cesse

reconstruire. Dans ces conditions, la poussée américaine est canalisée sur les routes, ce qui facilite la tâche d'un ennemi qui se contente de les barrer avec des abattis ou de procéder à des destructions ciblées. Quant aux villages, leurs approches sont systématiquement minées et protégées par des canons antichars, tandis que les Allemands font un grand usage de leurs *Panzerfaust* [225].

Frustré par cette guerre d'attrition, irrité par la lenteur de sa progression vers le bassin sarrois, Patton fulmine : « Lorsque cette guerre sera terminée, télégraphie-t-il au général Marshall, il faudra tout faire pour que les Allemands gardent la Lorraine, car je ne peux imaginer plus terrible fardeau que d'administrer une région aussi affreuse, où il pleut sans cesse et où la seule richesse de la population se résume à des tas de fumier ! » Vivant un véritable calvaire, le Californien s'adresse aussi à Dieu : « Combien de temps, Seigneur, combien de temps cela va-t-il encore durer ? »

Au front, le 3 décembre 1944, la *95th Infantry Division* capture un pont intact enjambant la Sarre. Le 6 décembre, à Dillingen, c'est au tour de la *90th* de forcer le passage : un peu partout, la *3rd Army* s'engage en Allemagne, tandis que « Georgie » a déjà planifié sa prochaine offensive pour le 19 décembre. Objectif ? Franchir le Rhin. La campagne de Lorraine lui aura coûté 50 000 hommes [226] et trois mois de durs combats ; l'ennemi, lui, a perdu 180 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Voyant ses adversaires aux abois, *Blood and Guts* a repris confiance.

Un *Medium Tank* Sherman et un automoteur d' artillerie M7 Priest près d' une ferme sarroise.

Ce n'est pas le cas du colonel Koch. Étudiant l'ordre de bataille adverse, l'officier de renseignements a constaté que la 5e armée de Panzers avait mystérieusement disparu du champ de bataille, alors même que la *3rd Army* pénétrait en Allemagne : « Pourquoi l'ennemi affaiblit-il son dispositif défensif au moment précis où il est attaqué ? », s'interroge le G2, qui soupçonne les Allemands de préparer une opération de grande envergure. Mais où et quand ?

15

GLOIRE ET TRIOMPHES

Ultime pari

Dans la nuit du 13 décembre 1944, au cœur des montagnes du Taunus, se tient une réunion secrète à l'*Adlerhorst*, l'un des QG du Führer [227]. C'est là, devant un parterre de généraux, qu'Hitler s'apprête à dévoiler le scénario de son ultime coup de dés à l'Ouest. « Vouté, pâle, tassé dans son fauteuil, les mains agitées d'un tremblement nerveux [228] », le Führer se lance dans un exposé saisissant : cartes à l'appui, il annonce qu'il veut reprendre l'initiative à l'Ouest, au moyen d'une puissante offensive blindée. Après avoir traversé les Ardennes, comme en mai 1940, ses Panzers franchiront la Meuse, puis avanceront vers Bruxelles et Anvers. Un nouveau « coup de faux » qui débouchera sur un second « Dunkerque », car Montgomery, isolé aux Pays-Bas, sera contraint de rembarquer. Ce revers ne manquera pas de choquer les opinions publiques des « démocraties dégénérées » et de provoquer une crise politique majeure : Londres et Washington négocieront alors une paix séparée avec le Reich, ce qui permettra à la Wehrmacht de se retourner contre l'Armée rouge. Et le dictateur de conclure en rappelant le « miracle de la Maison de Brandebourg [229] ». Imparable !

Dans l'auditoire, la stupéfaction le dispute à la consternation ; car si le plan hitlérien est ambitieux, les moyens prévus sont insuffisants, les aléas nombreux et l'exécution hasardeuse. Programmée pour novembre, la grande offensive est repoussée au 16 décembre 1944 ; initialement connue sous le nom de code de *Garde sur le Rhin* [230], elle devient *Brouillard d'automne*. Schématiquement, il s'agira d'attaquer sur un front de 110 km, depuis Monschau, au sud d'Aix-la-Chapelle, jusqu'à Echternach au Luxembourg. Au nord, la 6e armée de Panzers du général SS « Sepp » Dietrich doit fournir l'effort principal : ses neuf divisions, dont quatre de Panzers, s'élanceront vers Stavelot et Malmedy, enlèveront Liège et prendront Anvers. En guise de fer de lance, Dietrich a confié au lieutenant-colonel SS « Jochen » Peiper [231] une puissante colonne mécanisée de 4 800 vétérans et 600 véhicules, dont une quarantaine de Panther, ainsi que

45 chars lourds Tiger II. Ses ordres sont simples : atteindre la Meuse coûte que coûte ! Au centre, la 5e armée de Panzers du baron von Manteuffel, qui aligne sept divisions, partira du massif de l'Eifel pour marcher vers les nœuds routiers de Saint-Vith et Bastogne, franchira la Meuse à Givet, puis poussera en direction de Namur, avant de pivoter vers Bruxelles et de flanquer Dietrich. Au sud, enfin, la 7e armée du général Erich Brandenberger assurera la flanc-garde du dispositif allemand, en alignant ses six divisions sur une ligne Echternach-Neufchâteau-Givet.

Outre le choc, le Führer table sur l'effet de surprise, et pour entretenir la confusion et semer l'effroi chez l'ennemi, plusieurs opérations spéciales ont été imaginées. C'est ainsi que des Allemands parlant l'anglais et grimés en *GIs* s'infiltreront dans les lignes adverses pour y mener des sabotages ; dans un registre similaire, une unité d'un genre particulier a été mise sur pied par Otto Skorzeny : utilisant des véhicules américains capturés, les « imposteurs » de la 150e brigade ont pour mission de s'emparer de dépôts de carburant et de plusieurs ponts sur la Meuse. De même, les parachutistes du colonel von der Heydte, un héros de l'assaut aéroporté sur la Crète en mai 1941, doivent sécuriser le carrefour de Barraque-Michel pour le compte de la 6e armée de Panzers.

Toutefois, si le Führer semble avoir minutieusement préparé son affaire, deux questions demeurent. D'une part, les Allemands ne disposent que de cinq jours de carburant, après quoi ce sera la panne sèche : pour Hitler, les troupes n'auront qu'à se ravitailler dans des dépôts ennemis capturés, ce qui est plus facile à dire qu'à faire. Autre problème : comment se prémunir des ravages causés par l'aviation alliée ? Là encore, la réponse du dictateur a de quoi faire frémir ses généraux les plus endurcis : il suffira d'attendre que les conditions météorologiques se dégradent, ce qui neutralisera les *Jabos*. Personne n'a osé faire remarquer au maître du Reich que le mauvais temps immobilisera également sa Luftwaffe [232] ! Si Hitler pèche par un excès d'optimisme et un manque évident de réalisme, les Américains, eux, se montrent bien trop confiants : persuadé que la Wehrmacht est exsangue, Hodges n'a déployé que quatre divisions dans les Ardennes. Au nord, face aux vétérans de Dietrich, les positions alliées sont gardées par les *Rookies* de la *99th Infantry Division*, une unité si inexpérimentée qu'on la surnomme la *Babies'Division*. Au centre, en porte-à-faux dans l'Eifel et bloquées entre les rivières Our et Prüm, les *28th* et *106th Infantry Divisions* tiennent à elles seules un front de 50 km. Au sud, Echternach et ses

environs sont sous la responsabilité de la *4th Infantry Division*. Quant aux réserves, elles se résument à quelques bataillons du génie, à la *9th Armored Division* et aux chars légers du *14th Cavalry Group*, une unité conçue pour la reconnaissance, mais nullement pour les combats de mêlée.

14th Cavalry Group.

4th Infantry Division.

106th Infantry Division.

Le fait est que Hodges ne sait pas grand-chose de l'ennemi : si la 6e armée de Panzers a bien été repérée, les Américains sont persuadés que sa mission se borne à protéger Bonn et Cologne. La 5e armée de Panzers, retirée de Lorraine pour gagner l'Eifel, est quant à elle considérée comme faible, au même titre que la 7e armée déployée face au Luxembourg. Au total, Hodges estime que de 80 000 à 100 000 Allemands lui font face, et qu'ils sont appuyés par 200 chars et 500 pièces d'artillerie. En réalité, ce sont 300 000 hommes, appuyés par 2 500 engins blindés et 1 700 canons, qui vont bientôt passer à l'attaque. En dépit d'*Ultra*, la faillite du renseignement américain est totale ! Et ni Eisenhower ni Bradley ne sont alertés par la faiblesse du dispositif allié dans les Ardennes. Quant à Patton, il est obsédé par son offensive du 19 décembre, et rien d'autre n'a d'importance pour lui.

Périls

Pour les sentinelles américaines postées dans les Ardennes, ce samedi 16 décembre 1944 s'annonce semblable aux jours précédents ; le ciel est couvert, le brouillard omniprésent, il fait froid et humide, et un calme plat règne sur la ligne de front. Mais voici que soudain, le paysage s'éclaire d'une étrange lumière blafarde : des centaines de projecteurs de la *Flak* viennent de braquer leurs puissants faisceaux sur les nuages, créant une aube artificielle au-dessus de la forêt. Au loin, un grondement sinistre se fait entendre, et au concert assourdissant des obusiers lourds se mêlent bientôt

les miaulements des lance-roquettes et les rafales des mitrailleuses. En quelques minutes, les avant-postes de la *1st Army* sont noyés sous un déluge d'acier. Il est 5 h 30, et la bataille des Ardennes vient de commencer.

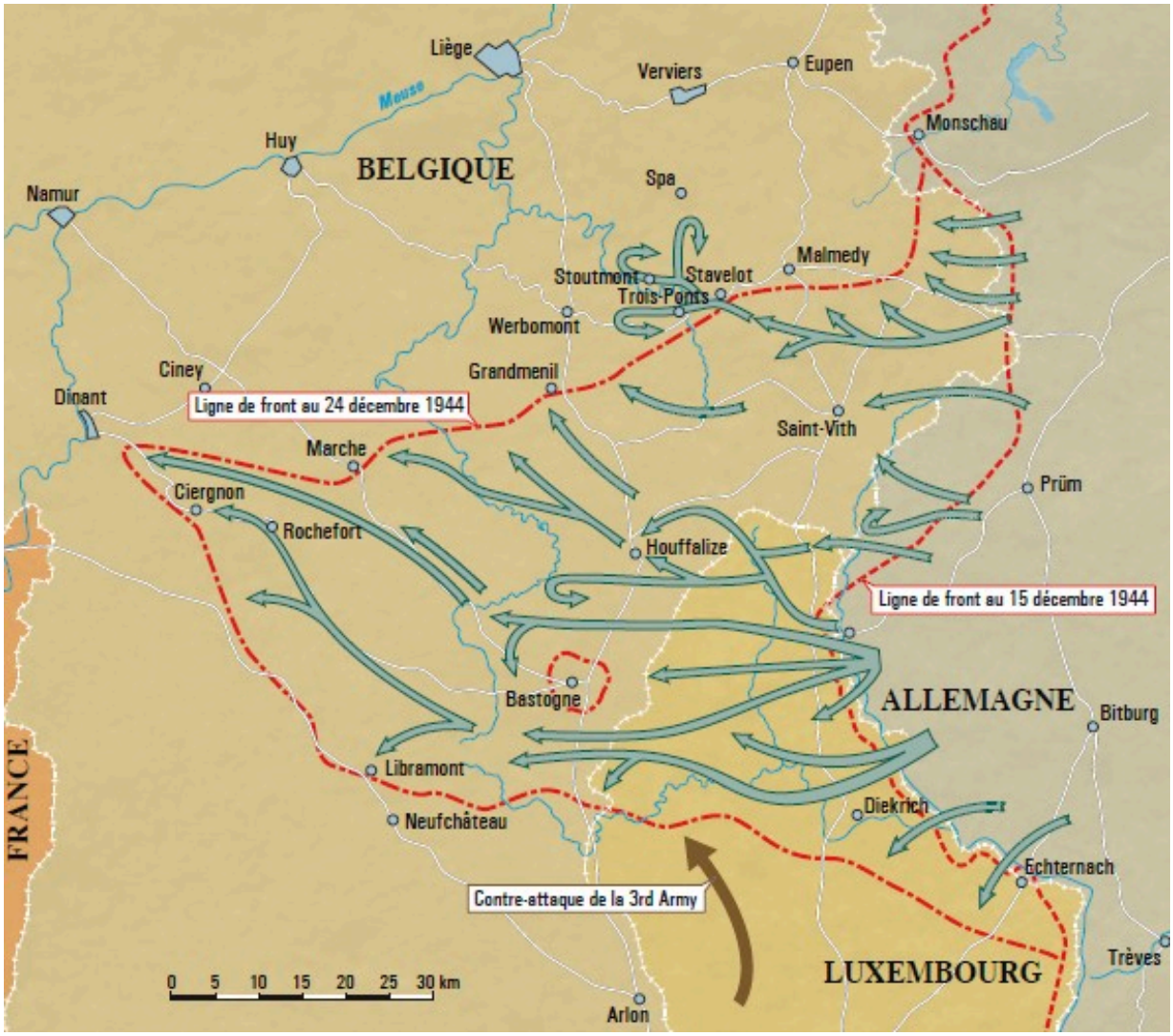
Waffen-SS à l'attaque.

À 6 heures, surgissant de la brume, les troupes de choc allemandes déferlent sur les lignes américaines ; la surprise est totale. Au nord, Peiper fonce déjà vers l'ouest, mais les routes sont étroites et sinueuses, les rivières sauvages, les ponts abîmés et plusieurs points de passage ont été minés.

Rapidement, ses itinéraires sont engorgés par des centaines de véhicules qui se mêlent aux convois hippomobiles des unités d'infanterie ; le désordre est complet et les retards s'accumulent. D'autant que l'ennemi raidit sa résistance, ce qui contraint Peiper à rouler et combattre de nuit. Au centre, le baron von Manteuffel a lâché sa 5e armée de Panzers sur les *28th* et *106th Infantry Divisions*, qui sont culbutées en quelques heures. Les prisonniers se comptent par centaines ; d'ici peu, ils seront des milliers. Mais là encore, les Allemands sont confrontés à de sévères difficultés : ralentis par des bouchons antichars, les Panzers doivent s'aventurer en tout-terrain pour contourner les résistances. Au sud, la 7e armée entre dans Echternach, mais la percée est de faible ampleur et les Allemands sont contenus sur la ligne Echternach-Diekirch, ils n'iront guère plus loin.

Eisenhower est informé de « légères pénétrations ennemies dans le secteur des Ardennes (sic) » dans l'après-midi du 16 décembre, alors qu'il joue aux cartes avec Bradley. Il se contente d'ordonner l'envoi de deux divisions à Hodges, dont la *10th Armored Division* prélevée sur la *3rd Army*. Bradley est chargé de téléphoner à Patton : « George, je crains que tu n'aimes pas beaucoup ce que nous allons faire, mais je pense que c'est nécessaire. » De fait, « Georgie » renâcle et se lance dans une argumentation sans fin : « Merde, Brad, tu sais bien que les Boches font du cinéma pour m'empêcher d'attaquer ! » Excédé, Eisenhower met un point final à la conversation : « Brad, dis-lui que c'est "Ike" qui mène cette putain de guerre ! » Et Patton de rentrer dans le rang.

Le 17 décembre, Peiper approche de Spa et du gigantesque dépôt d'essence de Francorchamps. Ce même jour, ses troupes massacrent 84 *GIs* désarmés à Baugnez [233], premier crime d'une longue série qui coûtera la vie à des civils autant qu'à des militaires. Le lendemain, après avoir pris Stavelot et s'être engagé dans la vallée encaissée de l'Amblève, le SS est bloqué à Trois-Ponts. Contraint de rebrousser chemin, il regroupe ses forces à La Gleize, avant de buter sur les défenses de Stoumont, où Allemands et Américains s'affrontent dans de terribles corps-à-corps. Coupé de ses arrières et à court d'essence, Peiper finira par décrocher, après avoir saboté ses engins. L'offensive de la 6e armée de Panzer se solde donc par un échec, et désormais tout va dépendre des progrès de Manteuffel. Celui-ci est en passe de s'emparer de Saint-Vith et de s'ouvrir la route d'Houffalize et de Bastogne, un nœud routier de première importance.



Les Ardennes, décembre 1944.

Cette fois, Eisenhower mesure pleinement le danger qui guette la *1st Army* : le 17 décembre, à 20 h 30, il ordonne aux *Screaming Eagles* [234] de se porter vers Bastogne. Au repos à Reims, l'unité fait mouvement de nuit, afin de rejoindre la cité ardennaise avant que l'ennemi ne l'atteigne ; dans le même temps, la *82nd Airborne* est envoyée dans le nord du saillant. Dans ses carnets, Patton écrit : « L'attaque ennemie se développe sur un front large et progresse rapidement. C'est peut-être une feinte, mais ça n'y ressemble pas. Si la *1st Army* avait été plus agressive, l'ennemi n'aurait pas pu préparer une telle opération. À la guerre, on ne doit jamais demeurer inactif ! » Le 18 décembre, il est convoqué au QG de Bradley : « Brad m'a montré sur une carte la pénétration allemande, qui était bien plus importante que ce que j'avais imaginé. Il m'a demandé ce que je pouvais faire. Je lui ai

répondu que j'étais en mesure de regrouper la *4th Armored Division* dans le secteur de Longwy dès minuit [pour qu'elle se prépare à marcher vers le nord], que la *80th Infantry Division* pourrait avancer vers le Luxembourg dès le lendemain matin, et que la *26th* suivrait dans un délai de vingt-quatre heures. Il a paru satisfait. »

Le lendemain, Eisenhower organise une réunion de crise à Verdun ; outre Bradley et Patton, Bedell Smith, Devers et Tedder y participent. Montgomery, lui, s'est fait excuser et a délégué « Freddie » de Guingand, son fidèle bras droit et chef d'état-major depuis El-Alamein. Après avoir fait un point sur l'offensive « von Rundstedt [235] », Eisenhower cherche maladroitement à remonter le moral de ses généraux : « Notre situation doit être vue comme une opportunité et non un désastre, et il ne devrait y avoir que des mines réjouies autour de cette table. » Et « Georgie » de renchérir, un cigare à la main et le regard malicieux : « Merde, nous devrions avoir les couilles de laisser ces fils de pute aller jusqu'à Paris. Ensuite, on les couperait de leurs arrières et on les réduirait en miettes ! » C'est évidemment une boutade, mais personne ne rit.

Il est vrai que la situation est alarmante : les Alliés n'ont pas de réserves à jeter rapidement dans la bataille et les villes ardennaises tombent les unes après les autres. « Monty » faisant savoir qu'il n'est pas en mesure de réagir avant huit jours [236], il reste Patton, qui est heureusement arrivé à Verdun avec un plan qu'il résume ainsi : « Les Boches ont fourré leur tête dans un hachoir à barbaque, et c'est moi qui vais tourner la manivelle ! » Eisenhower le questionne : « George, quand seras-tu en mesure d'attaquer ? » Ayant laissé des instructions à son état-major, le général répond sans hésiter : « À l'aube du 21, et avec trois divisions ! » Patton, qui est au sommet de son art, notera dans ses carnets : « Lorsque j'ai annoncé que je pouvais attaquer dans les quarante-huit heures, une sorte d'agitation s'est brutalement propagée dans l'assemblée : certains étaient médusés mais ravis, d'autres sceptiques et ironiques. "Ike" m'a répondu qu'il craignait que trois divisions ne suffisent pas [237], mais je lui ai expliqué que je pouvais battre les Allemands, à condition que je ne perde pas l'effet de surprise. Ce qui risquait fort d'arriver si nous devions attendre plus longtemps pour regrouper nos forces. »

Par prudence, « Ike » préfère fixer le début des opérations au 22 décembre, à 4 heures du matin. Il commande aussi à Devers d'élargir le front de son groupe d'armées vers la Sarre, pour que la *3rd Army* puisse

regrouper ses unités et opérer un pivot à 90 degrés vers le nord – du jamais vu en si peu de temps ! Enfin, c'est aussi à Verdun qu'Eisenhower prend une décision qui alimentera l'acrimonie de ses généraux à son égard comme à celui de Montgomery : considérant que la *1st Army* est coupée en deux par la percée ennemie, il confie le commandement des troupes situées au nord de la ligne Givet-Prüm à Montgomery, celles du sud demeurant sous la responsabilité de Bradley. Pour ce dernier, c'est un véritable camouflet, au point qu'il envisagera de démissionner, tout comme Hodges et Patton. Mais pour le moment, ce dernier n'a qu'un seul objectif : « Prendre von Rundstedt par le col, et lui montrer le cul de "Monty" ! » Dans un langage plus martial, cela revient à opérer une percée vers le nord, afin de rejeter les assaillants vers les unités anglo-américaines, et ainsi réduire le saillant.

Course contre la montre

De son côté, Manteuffel poursuit sa progression vers l'ouest : Saint-Vith tombe le 21 décembre ; Hotton et Marche-en-Famenne sont atteintes le lendemain, ce qui place la 5e armée de Panzers à 50 km de la Meuse, soit deux jours de marche. Reste Bastogne : dépassée par les avant-gardes allemandes, la ville est encerclée à l'aube du 22 décembre. Mais malgré plusieurs assauts vigoureux et un pilonnage en règle, les défenseurs tiennent leurs positions ; un plénipotentiaire, venu proposer à la garnison de capituler, reçoit pour unique réponse du général McAuliffe : « *Nuts* [238] ! » Une réplique qui force l'admiration de Patton : « Un homme ayant une telle éloquence doit impérativement être sauvé ! »

Place du Carré, à Bastogne : *GIs* et civils ont été piégés par l'attaque allemande.

Préparant sa contre-attaque, « Georgie » écrit à son épouse : « Bien que ce soit la journée la plus courte de l'année, elle m'a paru une éternité. Je suis confiant, le succès sera au rendez-vous : nous allons rentrer dans le lard de l'ennemi et couper ses lignes de ravitaillement. Hier, j'ai visité sept divisions, regroupant une armée entière à moi seul. Ça a été une sacrée journée, mais j'aime ça. Les Boches ont envoyé des parachutistes portant des uniformes américains pour assassiner Eisenhower, Bradley, moi et quelques autres [239]. »

« Ike » et Patton après une réunion d'état-major. Eisenhower est-il préoccupé par les commandos parachutistes allemands ?

Le 22 décembre, il passe à l'attaque : « Nous nous sommes mis en route à 6 h 30, et nous avons progressé de 7 km. J'espérais que nous ferions mieux et plus vite, mais nous avons été pris dans une violente tempête de neige et l'ennemi a opéré de nombreuses destructions. Je devrais donc m'estimer heureux de nos progrès, mais évidemment, je ne le suis pas. Je

crois que le mouvement entamé par la *3rd Army* est le plus rapide de l'Histoire : nous avons fait un bond de plus de 100 km entre le 19 et le 21, et voici que nous attaquons dès le lendemain. Mon talon d'Achille réside dans les renforts, qui tardent à arriver. J'ai encore été obligé de prélever 8 000 hommes sur mes échelons de soutien [240] pour les transformer en *Doeboys* [241]. Heureusement, je dispose de 108 bataillons d'artillerie, soit 1 296 canons de 105 mm et plus : je ne vois vraiment pas comment les Boches pourront résister à une telle puissance de feu ! La situation de Bastogne est grave, mais pas désespérée. »

Pourtant, Patton est terriblement gêné par le mauvais temps. Le brouillard, le froid, le verglas, la pluie et la neige, qui tombe depuis quelques heures, transforment les forêts ardennaises en un véritable enfer : les véhicules dérapent, les chars se traînent, les hommes grelottent et le ravitaillement est bloqué. Découragé, Patton décide alors de s'adresser à Dieu ! Il commande spécialement une prière à l'aumônier général de la *3rd Army*, le colonel James O'Neill. La voici dans son intégralité :

« Seigneur, ici Patton qui vous parle. Les quatorze derniers jours ont été affreux : de la pluie, de la neige, encore de la pluie, encore de la neige. Je commence à me demander ce qui se passe dans votre QG. De quel côté êtes-vous, en définitive ? Depuis trois ans, vos aumôniers m'expliquent que nous menons une guerre sainte. Ils disent que c'est une croisade, à la seule différence que nous utilisons des chars au lieu de chevaux, et ils insistent pour que nous détruisions l'armée de cet athée d'Hitler. Jusqu'à présent, je les ai suivis, d'autant que vous nous avez aidés sans réserve. Ciel bleu et mer calme en Afrique ont facilité notre débarquement et l'élimination de Rommel. La campagne de Sicile a été relativement facile, et vous nous avez offert une météo idéale pour notre offensive blindée à travers la France, la plus grande victoire que vous m'ayez accordée. Vous m'avez souvent donné d'excellents conseils lorsque j'avais une décision difficile à prendre. Mais voici que vous semblez miser sur un autre cheval et que vous avantagez von Rundstedt. Mes troupes ne sont ni entraînées ni équipées pour mener une guerre d'hiver. Vous le savez, ce temps convient à des Esquimaux, pas à des Sudistes. En fait, Seigneur, je commence à croire que je vous ai offensé d'une manière ou d'une autre ; que vous avez perdu toute sympathie pour notre cause ; que vous êtes de connivence avec ce von Rundstedt et son pantin de chef [Hitler].

Sherman et *GIs* de la *3rd Army* pressent le mouvement pour secourir la garnison de Bastogne, mais la neige et le froid sont des adversaires aussi coriaces que les Allemands !

« Vous savez que notre situation est désespérée. Évidemment, je dis à mon état-major que tout va bien, mais la *101 Airborne Division* est confrontée à de puissantes forces ennemies à Bastogne, et ces tempêtes continuelles nous empêchent de la ravitailler par air. J'ai envoyé Hugh Gaffey, le plus capable de mes généraux, avec la *4th Armored Division*, vers ce nœud routier pour briser l'encerclement de la garnison, mais il se débat davantage avec les conditions atmosphériques que vous nous imposez qu'avec les Boches !

« Je n'aime pas me plaindre, mais mes soldats ont vraiment souffert le martyre depuis la Meuse jusqu'à Echternach. Aujourd'hui, j'ai encore visité plusieurs hôpitaux remplis de soldats souffrant d'engelures, et nos blessés agonisent dans les champs, faute de pouvoir être évacués. Et ce n'est pas le pire, car le manque de visibilité et les pluies continuelles clouent mon aviation au sol. Mon plan repose sur l'emploi des chasseurs-bombardiers : s'ils ne peuvent pas voler, dites-moi comment je dois faire ? Mes appareils de reconnaissance n'ont pas pris l'air depuis quatorze jours, et je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe derrière les lignes allemandes. Seigneur, je ne puis me battre contre une ombre ! Sans votre aide, comment puis-je lancer une contre-attaque efficace ? Tout cela vous paraîtra probablement bizarre, mais je perds patience lorsque j'entends vos prêtres me dire qu'un tel hiver est normal dans les Ardennes, et que je dois garder la foi.

« Au diable ces histoires de confiance et de patience ! Vous n'avez qu'à choisir votre camp. Vous devez m'aider, afin que je puisse liquider l'armée allemande au grand complet, et l'offrir en cadeau au Christ. Seigneur, je n'ai jamais été déraisonnable, je ne vous demande pas l'impossible, je ne demande même pas un miracle, je demande juste quatre jours de beau temps. Donnez-moi quatre belles journées, et mes avions pourront attaquer les Boches (en leur administrant une sévère correction) et guider mes artilleurs. Donnez-moi quatre jours ensoleillés pour que la boue sèche, pour que mes chars roulent et pour que munitions et rations puissent enfin parvenir jusqu'à mes troupes affamées. J'ai besoin de quatre jours pour expédier von Rundstedt et son armée d'infidèles au Walhalla. Le massacre inutile de tous ces jeunes Américains me rend malade. En échange de quatre jours de beau temps, je vous fournirai suffisamment de Boches pour occuper vos comptables pendant des mois. Ainsi soit-il ! Amen ! »

Le 23 décembre, Bastogne est de nouveau la cible de violents bombardements, mais Dieu semble avoir entendu la mise en demeure de

Patton, car le soleil fait brusquement son apparition au-dessus des Ardennes. Et tandis que des C47 parachutent des tonnes de ravitaillement aux assiégés, les P47 se déchaînent contre l'ennemi, qui n'est plus qu'à quelques kilomètres de Dinant. « Georgie », lui, s'impatiente : « Nous n'avançons pas assez vite ! Partout, l'ennemi est battu, mais nous nous traînons et nous n'avons pas encore pu atteindre Bastogne. Heureusement, ils ont été ravitaillés par air. » Pour activer le mouvement, Patton va d'unité en unité, actionnant sa corne de brume, arborant sa *war face*, encourageant ses soldats et sermonnant ses officiers.

Bradley, Eisenhower et Patton dans les ruines de Bastogne.

À la veille de Noël, la 2e division de Panzers s'empare de Celles, dernière étape avant la Meuse. Mais face à elle vient de se déployer la « Hell on Wheels », qui lui assène un violent coup d'arrêt : les Panzers n'iront pas plus loin. De fait, l'offensive allemande marque le pas, d'autant que ses difficultés logistiques deviennent criantes. Pourtant, l'ennemi n'a pas dit son dernier mot : progressant sur la route de la Bastogne, la *4th Armored Division* subit « une série de contre-attaques ennemies, qui la repousse d'une douzaine de kilomètres, note le général. C'est de ma faute,

car j'insiste pour que nous attaquions jour et nuit. De plus, le mauvais temps complique les opérations nocturnes ». Le 25 décembre est « une journée radieuse et idéale pour tuer des Allemands ». Afin de doper le moral des troupes, le général fait distribuer une carte de vœux imprimée à des dizaines de milliers d'exemplaires, sur laquelle on peut lire : « J'ai une confiance absolue en votre courage, votre détermination et votre combativité. Nous marchons vers une victoire totale. Que Dieu bénisse chacun d'entre vous en ce jour de Noël. » Il n'empêche que la *4th Armored Division* est toujours bloquée au sud de Bastogne. Pour dégager la ville, elle doit engager une manœuvre d'enveloppement. L'opération est risquée, mais le temps presse et Patton « le fonceur » donne son accord. Le lendemain à 18 h 45, débouchant de la route d'Assenois, les Sherman opèrent leur jonction avec la garnison de Bastogne, « après une percée audacieuse mais parfaitement maîtrisée ». Le 27 décembre, le corridor menant au camp retranché est consolidé et les premiers blessés sont évacués. Fier de son armée et vivant son heure de gloire, « Georgie » écrit à « Bee » : « Le dégagement de Bastogne est la plus brillante opération que nous ayons jamais réalisée, et certainement l'une des plus spectaculaires de toute la guerre. Maintenant, c'est nous qui imposons le rythme de la bataille à l'ennemi, et non l'inverse. Ce matin, nous avons lancé de nouvelles attaques qui, je l'espère, seront décisives. C'est ma plus grosse bataille : j'ai seize divisions sous mes ordres ! » Aux États-Unis, l'exploit de *Blood and Guts* est salué par tous les journaux, le *Washington Post* lui consacrant même un éditorial intitulé « Patton, bien sûr ! ». On y fait l'apologie du général, présenté comme un sauveur et un stratège génial, ce qui alimente encore un peu plus la « légende Patton »

À l'*Adlerhorst*, Hitler exige que le terrain perdu soit reconquis. C'est insensé, mais personne n'osant remettre en cause les oukases du Führer, ils seront appliqués à la lettre. Ce qui débouchera sur le gaspillage inutile de troupes valeureuses, et ne fera que retarder l'inéluctable : le 3 janvier 1945, après avoir rassemblé des renforts, les Alliés déclenchent une contre-attaque générale. Patton avance vers les ruines d'Houffalize, où est prévue la jonction des *GIs* arrivant du sud et de l'ouest. Le 8, alors qu'Hitler se prépare à rejoindre son bunker berlinois pour y livrer son ultime bataille, Manteuffel entame le repli progressif de ses unités. Quant à la 6e armée de Panzers de « Sepp » Dietrich, elle est retirée du front pour être envoyée en Hongrie.

Le 15 janvier, « Georgie » note dans ses carnets : « Les Allemands sont en fuite. Je crois que nos “super-stratèges” ont été bien plus effrayés par l’attaque ennemie que les soldats eux-mêmes. » Le lendemain, il exulte : « La *11th Armored Division* a établi le contact avec la *2nd*, à Houffalize. Voici qui restaure l’autorité de Bradley sur la 1*st Army* et qui met un point final à l’offensive allemande. Nous avons liquidé plus de 80 000 ennemis [242] et les bois débordent de cadavres. Ça risque d’empester au printemps. » Deux jours plus tard, Montgomery décide de rapatrier ses troupes aux Pays-Bas, où il prépare l’opération *Plunder* : le franchissement du Rhin. Saignée à blanc, la Wehrmacht est rejetée sur ses positions de départ le 28 janvier. L’ultime pari du Führer lui aura coûté 84 000 hommes, dont 13 000 morts et 38 000 blessés [243], ainsi que 700 chars : des pertes qu’elle n’est plus en mesure de combler.

Le grand rush !

L’offensive « von Rundstedt » s’achève donc par un succès allié, dont le mérite revient principalement à Patton, ainsi qu’en témoigne Omar Bradley : « Ce fut l’une des plus brillantes manœuvres de toute la Seconde Guerre mondiale. Patton était dans son élément : une opération mobilisant des unités interarmes, devant remplir une noble mission et atteindre des objectifs difficiles en un minimum de temps. Il a dégusté chaque minute de cette bataille, sachant pertinemment que le succès lui garantirait une place privilégiée dans les annales de l’*Army*. »

Mais Patton n’en oublie pas ses hommes pour autant, et lors d’une conférence de presse, il déclare : « Nos soldats ont réalisé un exploit dont je ne connais aucun équivalent dans l’Histoire. Je leur tire mon chapeau ! » À quelques jours d’intervalle, « Monty » reçoit lui aussi les correspondants de guerre ; une occasion rêvée pour faire sa publicité, quitte à travestir la réalité : « Le général Eisenhower m’a placé à la tête du front septentrional. Dès que j’ai compris ce qui était en train de se passer, j’ai pris les mesures qui s’imposaient pour empêcher les Allemands de franchir la Meuse, puis j’ai planifié les mouvements nécessaires pour faire face au danger. J’ai employé toute la puissance du groupe d’armées britannique [244], et les troupes anglaises ont combattu aux côtés des forces américaines qui venaient de subir un important revers. Ce fut l’une des plus intéressantes

batailles auxquelles j'ai participé en tant que commandant en chef. » Une arrogance et un manque de tact qui révoltent les généraux américains et qui incitent *Blood and Guts* à donner une nouvelle leçon au « Singe ».

Les Ardennes sécurisées, Patton reprend sa marche vers l'est. Le 2 mars, deux de ses divisions s'emparent de Trèves, à la surprise générale ; surtout celle de Bradley, qui lui avait vivement « conseillé » d'attaquer la ville avec quatre divisions. Ce à quoi *Blood and Guts* répondra avec humour : « Dois-je rendre Trèves aux Allemands ? » Une semaine plus tard, la *4th Armored Division* atteint le Rhin près d'Andernach, au nord de Coblence ; la ville tombera le 19 mars. Dans le même temps, les chars américains nettoient la Rhénanie, faisant des milliers de prisonniers. Mais une seule chose obsède Patton : franchir le Rhin en premier et battre de vitesse Montgomery, qui s'y prépare à grand renfort de troupes, de journalistes et de photographes ! Prévue pour le 23 mars, l'opération du Britannique est la plus importante depuis le débarquement de Normandie.

Le rituel du général…

Dans la nuit du 22 mars, à la faveur de l'obscurité, les *GIs* traversent le Rhin, sans rencontrer d'opposition. Ils établissent deux têtes de pont : l'une à Oppenheim, l'autre à Nierstein, entre Worms et Mayence. En pleine nuit, le général téléphone à Bradley, qui s'entend annoncer par un Patton plus exubérant que jamais : « Brad, n'en parle à personne, mais je suis de l'autre côté ! » Abasourdi et à peine réveillé, Bradley bafouille :

« Tu veux dire que tu as franchi le Rhin ? » « C'est exactement ça ! J'ai réussi à faire passer une division entière de l'autre côté, et il y a si peu d'Allemands dans le coin qu'ils ne savent même pas que nous sommes là.

Aussi, je te demande de ne rien dire pour le moment, le temps de voir venir. » Mais du côté des Allemands, le secret est rapidement éventé et une trentaine d'avions s'en prend aux passerelles du génie, sans marquer le moindre coup au but. L'ennemi étant désormais informé, Patton rappelle son supérieur : « Brad, pour l'amour de Dieu, dis au monde entier que nous avons traversé le fleuve. Je veux que le monde sache que la *3rd Army* l'a fait avant "Monty" ! » Le 24, *Blood and Guts* traverse le fleuve à son tour, en sacrifiant à l'un de ses rituels : « J'ai pissé dans le Rhin, un moment que j'attendais depuis très longtemps ! » Le soir, le général croule sous les télégrammes de félicitations ; seul Montgomery « omettra » de lui présenter ses compliments.

Dans les galeries minières de Merkers-Kieselbach.

Le Rhin franchi, la *3rd Army* poursuit sa chevauchée au cœur du Reich. À l'exception de rares poches tenues par des fanatiques, les résistances s'effondrent en quelques heures et les grandes villes tombent les unes après les autres. Le 11 avril, après avoir visité la mine de sel de Merkers-Kieselbach, dont les galeries abritent une partie du trésor des nazis [245], Eisenhower, Bradley et Patton se rendent à Ohrdruf pour y visiter un camp de concentration – le premier à avoir été libéré par les Alliés occidentaux en

Allemagne. Dans ses carnets, Patton écrit : « C'est l'une des choses les plus affreuses qu'il m'ait été donné de voir. Un survivant nous a montré comment les nazis punissaient les captifs qui avaient tenté de fuir : les malheureux étaient pendus avec une corde à piano, pour que la mort soit la plus lente possible. Les exécutions étaient réalisées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance des SS. Plus loin, il y avait des cadavres dénudés, tous ces malheureux avaient été tués d'une balle dans la tête, tirée à bout portant. Épuisés, incapables de travailler, ils étaient devenus inutiles… Dans un réduit, nous avons trouvé une quarantaine de corps décharnés, aux visages émaciés. Lorsque nos troupes se sont approchées, les SS ont essayé de faire disparaître les preuves de leur crime. Ils ont fait déterrer les cadavres par leurs travailleurs-esclaves, puis les ont fait déposer sur une sorte de gigantesque "grille" faite avec des rails de chemin de fer reposant sur des fondations en briques rouges. Ils ont versé de l'essence sur les corps, puis ils ont allumé le bûcher, en l'alimentant avec des branches d'arbres et du charbon. Mais la chaleur n'avait pas suffi, et il y restait encore des centaines d'ossements humains, des crânes et des torses carbonisés. À côté gisaient des jambes, des bras et des corps disloqués que les nazis n'avaient pas eu le temps de brûler. J'ai décidé de faire visiter le camp aux Allemands des alentours, ainsi qu'à un maximum de soldats de la *3rd Army*, pour qu'ils voient tout ça de leurs propres yeux. Le jour même, j'ai confronté le maire de la ville et sa femme à ces horreurs macabres. De retour chez eux, ils se sont pendus. »

Le camp de concentration d'Ohrdruf.

Le 14 avril, *Blood and Guts* est promu général quatre étoiles. C'est l'aboutissement de toute une vie, la réalisation d'un rêve d'enfant, mais le cœur n'y est pas vraiment : outre le fait que la guerre touche à sa fin, Patton est écœuré par l'ignoble spectacle des camps. Au sujet de Buchenwald, il écrit : « Sincèrement, les mots me manquent pour décrire l'horreur de ces lieux. J'ai convoqué la presse pour que les journalistes rapportent au monde entier la sauvagerie dont les Boches ont fait preuve. » Un jeune officier, Steven Kentridge, témoigne de l'impact de la bestialité nazie sur Patton : « Il ne pouvait pas encaisser la vue de tout ça, au point d'en être malade à vomir. Je l'ai vu pleurer lorsqu'un survivant, si décharné qu'il ressemblait à un mort vivant, s'est mis au garde-à-vous devant lui et l'a salué. Le général lui a rendu son salut, mais il n'a pas osé lui serrer la main, de peur de la lui briser. »

Enfants-soldats du nazisme.

Le 27 avril, la *3rd Army* enregistre son 600 000e prisonnier depuis son activation le 1er août 1944 ! Quelques jours plus tard, alors que les Soviétiques combattent dans les ruines berlinoises, qu'Hitler s'est suicidé [246] et que le Reich millénaire vit ses derniers jours, les unités de Patton se déploient en Europe centrale : deux de ses corps d'armée sont sur la frontière tchécoslovaque, un autre est en Autriche, tandis qu'un quatrième avance en Bavière. Le 3 mai 1945, le général écrit à Beatrice : « La nuit dernière, les armées allemandes d'Italie ont capitulé. Celles qui me font

face ne tarderont pas à en faire autant, et je me retrouverai bientôt au chômage. J'aime la guerre pour les responsabilités qu'elle m'offre et l'excitation qu'elle me procure. La paix va être un enfer pour moi et je serai probablement un grand emmerdeur pour les autres. » Il ne croit pas si bien dire.

Les *Black Panthers* en Allemagne. Patton aura pu compter sur eux jusqu'au bout.

Le 6 mai 1945, la progression de Patton se poursuit, notamment en Tchécoslovaquie, car il a décidé de foncer vers Prague, où la population s'est révoltée contre l'occupant. Le bâtiment de la radio nationale a été pris et un appel à l'aide adressé aux Alliés. « Le *V* Corps, écrit Patton, ne doit pas dépasser Pilsen, mais il a été autorisé à lancer des reconnaissances vers Prague. » Pour l'inventeur de la méthode *rock soup*, cela revient à jouir d'un blanc-seing pour lancer une nouvelle offensive… Mais ignorant tout des accords passés entre les « Trois Grands » à Yalta [247], qui font de la Tchécoslovaquie une chasse gardée soviétique, *Blood and Guts* ne comprend pas l'acharnement d'Eisenhower à le stopper : « George, nom de

Dieu, arrête-toi tout de suite ! Halte ! » Patton obéit à contrecœur. Le 8 mai 1945, isolée et aux prises avec des forces supérieures, la résistance tchèque négocie un cessez-le-feu. Le lendemain, les Soviétiques entrent dans la ville ; ils ne la quitteront que bien des décennies plus tard.

Quant l'Ouest rencontre l'Est : le IIIe Reich a cessé d'exister.

Entre-temps, la Seconde Guerre mondiale a pris fin en Europe. Patton a alors 18 divisions et 500 000 hommes sous ses ordres, et il rêve de les lancer contre les Soviétiques, avec lesquels la *3rd Army* vient de faire sa jonction.

16

L'ULTIME COMBAT

Un gouverneur ingouvernable

Patton n'a jamais fait mystère de sa méfiance et de sa haine viscérale à l'égard des Russes ; persuadé qu'un conflit opposera bientôt les États-Unis à l'Union soviétique, il va tout faire pour maintenir les troupes américaines en état de combattre, à défaut de pouvoir se lancer seul dans une croisade anticommuniste.

C'est ainsi que le 7 mai 1945, alors que la Wehrmacht capitule à Reims [248] et que se profile la démobilisation, *Blood and Guts* déclare à Robert Patterson [249] : « Monsieur le Secrétaire, pour l'amour de Dieu, lorsque vous serez de retour au pays, empêchez la démobilisation des troupes. Que 30 % des hommes retournent à la vie civile si vous le voulez, mais qu'on nous envoie des recrues que nous pourrons entraîner ici, afin que nos forces demeurent intactes. Laissez-nous astiquer nos bottes, aiguiser nos baïonnettes et présenter aux Russes une image de force et de fermeté, car c'est le seul langage qu'ils connaissent et qu'ils respectent. Sinon, laissez-moi vous dire que notre victoire sur les Allemands n'aura servi à rien et que nous aurons perdu la guerre. J'ai vu les Russes, leur système de ravitaillement est inadapté au type de bataille auquel je peux les contraindre. Ils ont des poulets dans des cages et du bétail sur pied, voilà leur logistique ; ils vivent sur le pays depuis leur arrivée. Au mieux, ils tiendraient le coup pendant cinq jours, ensuite, peu importe combien de millions d'hommes ils ont, si vous voulez Moscou, je peux vous l'offrir. Ne leur laissons pas le temps de constituer des stocks. Si nous le faisons, nous aurons battu et désarmé les Allemands, mais nous aurons échoué à libérer l'Europe et nous aurons perdu la guerre. La guerre n'a rien de démocratique, c'est même ce qu'il y a de plus dictatorial : l'usage de la force pour atteindre un but politique. Nous, les forces armées des États-Unis d'Amérique, avons mis notre gouvernement en situation de dicter les conditions de la paix. Nous ne sommes pas venus ici pour imposer notre volonté aux autres peuples. Nous sommes venus leur rendre le droit de se

gouverner par eux-mêmes. Nous devons finir le boulot, maintenant, tant que nous sommes là et que nous pouvons le faire, ou alors, nous aurons à le faire plus tard, dans des circonstances nettement moins favorables. »

Le général anticipe sur ce que Bernard Baruch [250] baptisera en 1947 la « guerre froide ». Mais l'attitude belliqueuse de Patton, « la bête de guerre », s'explique aussi par sa difficulté à admettre la fin des hostilités. Ayant acquis la certitude qu'il n'ira pas se battre en Chine et que les combats sont définitivement terminés pour lui, il estime qu'il n'a plus rien à perdre. Dès lors, il va multiplier les déclarations fracassantes aux journalistes, comme celle du 8 mai 1945 : « Nos politiciens à Washington et Paris ont réussi à se débarrasser d'un salopard [Hitler], tout en facilitant l'installation d'un autre, encore plus maléfique que le premier. Nous aurons besoin de toute l'aide du Seigneur pour pouvoir vivre dans le même monde que Staline et ses égorgeurs. » Évidemment, on peut faire mieux en matière de diplomatie.

Patton n'en est pas moins contraint de participer aux cérémonies de la victoire aux côtés de ces Soviétiques qu'il déteste : « Ils n'ont aucun respect pour la vie humaine, ce sont des fils de putes, des barbares et des alcooliques. » Du maréchal Tolboukhine, qui commande les troupes d'occupation russes en Autriche, il retient qu'il « transpire à profusion et en permanence ». Quant à Joukov, « qui est petit, gras et a un menton de singe, il arbore un uniforme couvert de médailles, faisant penser à un costume d'opérette ». Globalement, les officiers soviétiques « ont l'allure de bandits mongols récemment civilisés ». Quant à l'infortuné Nikonor Zahwataeff, commandant la 4e armée de la Garde, il finira ivre mort, saoulé au bourbon par « Georgie ».

Tout cela peut sembler cocasse, mais la Maison-Blanche frôle à plusieurs reprises l'incident diplomatique avec le Kremlin, notamment lorsque Patton chasse un général russe venu exiger des bateaux saisis par les *GIs* sur le Danube ; menaçant son visiteur de ses Colts, le Californien hurle à l'un de ses aides de camp : « Putain de merde, foutez-moi ce fils de pute dehors ! Comment est-il entré ici ? Je ne veux plus voir un seul de ces bâtards de Russes dans mon QG ! Mettez en alerte les *4th* et *11th Armored*, ainsi que la *65th Infantry Division* : qu'elles se préparent à une attaque vers l'Est ! » C'est évidemment de la comédie, mais plus aucun Soviétique n'entrera dans le bureau de Patton sans y avoir été convié ! Et lorsque les Russes se plaindront de la lenteur avec laquelle Patton démobilise les troupes

allemandes, l'intéressé expliquera ceci au téléphone à un bras droit d'Eisenhower : « Mais pourquoi craignez-vous ces connards de Russes ? Nous aurons à les affronter tôt ou tard. Pourquoi ne pas le faire maintenant, tant que notre armée est intacte ? Nous pouvons le faire facilement avec l'aide des troupes allemandes ; nous n'avons qu'à les armer et à les emmener avec nous. Ils détestent ces salopards. En dix jours, je peux provoquer suffisamment d'incidents pour que nous soyons en guerre avec ces fils de putes, tout en donnant l'impression que ce sera de leur faute. » Et l'interlocuteur de Patton de raccrocher, pétrifié d'effroi par ce qu'il vient d'entendre.

Nikonor Zahwataeff et George Patton à Linz, Autriche, 12 mai 1945.

Tout cela n'a pas empêché Eisenhower [251] de nommer « Georgie » gouverneur de Bavière, région qui fut le creuset du nazisme. Responsable d'un territoire de 62 000 km^2 et de 9 millions d'habitants, *Blood and Guts* installe son QG à Bad Tolz, dans une ancienne académie militaire SS. C'est

de là qu'il doit conduire la dénazification [252] de la région dévastée, tout en réglant les innombrables problèmes liés aux destructions et aux déplacements des populations. Le général exprime d'emblée son désaccord avec « certaines idées stupides », à commencer par la non-fraternisation [253] avec les Allemands, car il considère que « tous les nazis sont mauvais, mais tous les Allemands ne sont pas nazis ». À son beau-frère, il écrit : « Cette histoire de non-fraternisation est une idiotie. Si nous devons laisser des soldats américains dans ce pays, ils doivent pouvoir parler aux civils. En outre, je pense que nous pourrions faire beaucoup pour les Allemands, en laissant nos hommes discuter avec leurs jeunes. »

Deux complices : Patton et Doolittle, à Los Angeles.

Début juin, Patton rentre aux États-Unis pour participer à un *War Bond Tour* [254] avec son ami Jimmy Doolittle. La tournée est triomphale, et ils sont 750 000 à ovationner « le héros aux 24 étoiles [255] » le long des avenues de Boston. À Los Angeles, l'enfant du pays est fêté par une foule gigantesque ; on se presse pour l'apercevoir, et plus encore pour écouter ses *pep talks* : cent mille spectateurs s'entassent sur les gradins du *Los Angeles Coliseum*, où la « superstar » est longuement applaudie. « *Blood and Guts* » est plus populaire que jamais, ce qui lui vaut de faire la une des journaux et

de s'exprimer sur les grandes radios du pays. À l'un de ses amis qui lui conseille de se lancer en politique, Patton répond : « Je suis un soldat, je l'ai toujours été, je n'appartiens à aucun parti et je n'ai même jamais voté. La politique ne m'intéresse pas. Je ne suis pas "Ike" ! » Une fois encore, « Georgie » fait preuve d'une étonnante clairvoyance.

Los Angeles fête sont héros, qui n' a jamais été aussi populaire !

Ces semaines américaines sont aussi l'occasion de retrouver les siens ; mais même en famille, Patton est préoccupé : la guerre et ses soldats lui manquent cruellement, et il s'interroge sur son avenir. Quel sens va-t-il maintenant donner à sa vie ? L'idée de quitter l'armée fait son chemin dans son esprit, mais que faire ensuite ? A-t-il pleinement vécu son destin de grand chef de guerre ? Et ce n'est pas tout, car celui qui a toujours cru en la réincarnation a fait un songe étrange, et au moment de quitter ses filles, il leur déclare : « Adieu, je ne vous reverrai plus jamais. Prenez soin de George. » Un rêve prémonitoire ?

De retour en Bavière, Patton s'attelle à sa mission, mais il interprète les consignes d'Eisenhower à sa manière, notamment pour ce qui concerne la

dénazification. La priorité du général consistant à rétablir les infrastructures et les administrations bavaroises, il néglige le passé politique de certains Allemands, et des nazis notoires retrouvent leur poste. « Ike » le rappelle à l'ordre, mais le général n'en tient pas grand compte : épuisé, dépressif et découragé par la démobilisation de ses troupes, il pense être le seul à comprendre les risques que les Soviétiques font peser sur la liberté en Europe de l'Est. Le 21 juillet, il confie à sa sœur « Nita » : « Je suis effrayé à l'idée que l'Europe tout entière puisse basculer dans le bolchevisme, car si cela devait arriver, notre pays pourrait être contaminé [256]. » À la mi-août, après les apocalypses atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, le Japon capitule à son tour, ce qui plonge le général dans un profond désarroi : « Cette fois, la guerre est bel et bien terminée. Les horreurs de la paix et du pacifisme vont avoir une emprise illimitée sur le monde. J'espère être assez jeune pour pouvoir me battre lors de la prochaine guerre. Il pourrait être amusant de tuer des Mongols. » Dans ses carnets, il note : « Me voilà sans aucune utilité pour le monde. C'est une idée qu'il m'est difficile d'admettre. »

En Bavière, les progrès sont incontestables : les centraux téléphoniques ont été remis en état, l'eau courante et l'électricité reviennent dans certaines villes, des dispensaires ouvrent leurs portes, les voies de chemin de fer sont reconstruites. Toutefois, Patton continue à remettre en question les ordres d'Eisenhower : le 26 août 1945, il demande que les anciens nazis ayant eu des responsabilités limitées ne soient pas systématiquement emprisonnés ; parallèlement, il propose de remettre en liberté ceux qui attendent leur procès en cellule. Évidemment, de telles requêtes ne risquent pas d'aplanir les rapports difficiles que le général entretient déjà avec son supérieur. D'autant que *Blood and Guts* se déchaîne également. contre les Juifs ! Il est vrai que ses opinions antisémites ne s'expriment que dans sa correspondance privée et ses carnets intimes, mais elles sont probablement connues d'Eisenhower ou de certains de ses proches conseillers. Le 29 août, « Georgie » écrit à son épouse : « Aujourd'hui, nous avons reçu un courrier nous ordonnant de fournir des logements aux Juifs. Si on le fait pour eux, pourquoi ne pas le faire pour les catholiques, les mormons, etc. ? Bien sûr, j'ai l'intention de faire le nécessaire dans la limite de mes possibilités, en dépit de mes sentiments personnels à leur égard. » Peu après, il ajoute : « Les Juifs écrivent toutes sortes d'articles [257] pour avoir leur revanche. En réalité, les Allemands sont le seul peuple décent restant en Europe. Si j'ai le choix entre eux et les Russes, je préfère les Allemands. Nous sommes en

train de détruire le seul État semi-moderne d'Europe, pour que la Russie puisse dévorer le tout. » Voilà qui ressemble fort à un certain « complot judéo-bolchevique ».

Le 22 septembre 1945, lors d'une conférence de presse à Bad Tolz, *Blood and Guts* dérape à nouveau : reprenant l'une de ses déclarations du 8 mai 1945, il compare les nazis aux républicains et aux démocrates ! Dès le lendemain, ses déclarations font la une des principaux journaux américains. Cette fois, c'en est trop ! Le 28 septembre, Eisenhower décide de lui retirer le commandement de la *3rd Army*, pour le mettre à la tête de la *15th Army*, une entité purement administrative, chargée d'écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale du point de vue de l'armée américaine. Pour Patton, c'est un véritable camouflet, et sa décision est prise : il démissionnera de l'*Army* dans les premiers mois de 1946. En attendant, il s'apprête à retourner aux États-Unis pour passer les fêtes de fin d'année en famille.

Coup du sort

Depuis son arrivée à la *15th Army*, Patton est conduit par Horace « Woody » Woodring, un engagé de dix-neuf ans passionné d'automobile, qui voue un véritable culte au général [258] ; celui-ci apprécie également le jeune homme, pour sa conduite sportive, son sens de l'humour et sa vivacité d'esprit. Aussi, lorsque le dimanche 9 décembre 1945, Patton décide d'aller chasser le faisan avec le général Gay, il fait logiquement appel à Woodring, qui racontera la suite en ces termes : « Je les ai pris à bord de la limousine, une Cadillac 75 de 1938. Le général avait prévu de partir en permission aux États-Unis le lendemain, en empruntant l'avion du général Eisenhower. Ses bagages étaient déjà à bord de l'appareil et cette partie de chasse devait être la dernière avant son départ. Ce matin-là, il m'a proposé de devenir son chauffeur dans le civil, ce que j'ai accepté. Après avoir quitté le QG, il a voulu visiter des ruines [259] situées au sommet d'une colline. Le temps était clair mais froid, et il y avait de la neige sur les hauteurs. Nous avons ensuite emprunté l'*Autobahn*, avant de rejoindre la route nationale 38. Parvenus dans les faubourgs de Mannheim, nous avons stoppé au check-point de la *Military Police*. C'est à ce moment-là que le général a décidé de s'installer à l'arrière, à côté du général Gay ; auparavant, il était assis à l'avant, pour

profiter du chauffage, car il avait froid aux pieds. Un peu plus loin, près de l'entrée d'un dépôt de l'intendance, je me suis arrêté à un passage à niveau, pour laisser passer un train. Lorsque j'ai redémarré, j'ai vu à environ 400 mètres deux camions roulant en sens inverse. Au moment où nous avons croisé le premier GMC, il s'est déporté et nous a coupé la route pour tourner à gauche et entrer dans le dépôt. Le conducteur n'a pas signalé sa manœuvre. Je l'ai vu à temps pour freiner et virer à gauche, mais je n'ai rien pu faire d'autre, car nous étions à moins de cinq mètres l'un de l'autre. Le GMC nous a heurtés avec son aile droite. Le général Patton a été projeté vers l'avant [260] et son crâne a heurté le logement en acier de la vitre de séparation, juste derrière mon siège. »

Ce que confirme le général Gay : « Patton a basculé en avant lors du freinage, puis a été rejeté en arrière par le choc. Sa tête était tournée vers la gauche, et je le soutenais sur mon épaule droite. Blessé au front et au cuir chevelu, il saignait en abondance. » Les véhicules roulaient à moins de 50 km/h, mais le choc a été violent, et le cuir chevelu du général est déchiré sur plusieurs centimètres, la plaie laissant apparaître l'os frontal et le pariétal. Rapidement, *Blood and Guts* se rend compte qu'il est paralysé : « C'est une manière idiote de mourir », murmure-t-il à Gay et Woodring, avant de s'évanouir.

Le blessé est conduit à l'hôpital militaire d'Heidelberg, où il est admis à 12 h 45, une heure environ après l'accident. Tandis que Patton est perfusé et qu'il reprend conscience, les médecins diagnostiquent une fracture des troisième et quatrième vertèbres cervicales, ainsi qu'une lésion de la moelle épinière. Le rapport médical indique que « le général a perdu beaucoup de sang. Il souffre de troubles sévères de la fonction motrice de ses deux jambes et de ses deux bras ». Autrement dit, Patton est tétraplégique : « S'il ne fait aucun doute dans vos esprits que je serai paralysé pour le restant de mes jours, déclare-t-il aux médecins, alors autant débrancher ce merdier [le goutte-à-goutte] tout de suite et me laisser mourir. »

Compte tenu de la gravité de ses blessures, il est décidé de constituer une équipe de quatorze médecins et de faire appel à Glen Spurling, l'un des meilleurs neurochirurgiens au monde. Le médecin s'envole immédiatement pour l'Allemagne en compagnie d'une Beatrice Patton admirable de courage ; ils arriveront à Heidelberg le 12 décembre. Le docteur Cairns, professeur de neurochirurgie à l'université d'Oxford, est également appelé au chevet de Patton. Les deux experts se concertent et décident la pose de

crochets zygomatiques, dans l'espoir de favoriser une reconnexion des fibres nerveuses en maintenant la nuque au repos. En dépit de ce dispositif extrêmement douloureux, « Georgie » est un patient calme, qui conserve son sens de l'humour ; à de jeunes infirmiers intimidés par sa réputation sulfureuse, il déclare : « Relax, Messieurs, je ne suis pas en état de jouer les terreurs ! » Mais la jovialité de Patton n'est qu'apparente. « Son moral n'est pas bon, et il est terrifié à l'idée de rester paralysé », écrira un membre de l'équipe soignante. Il est vrai que de l'avis même de Spurling, l'espoir d'une guérison est mince : « Il est paralysé à partir de la nuque. Ses jambes et ses muscles respiratoires et abdominaux le sont totalement. La paralysie de ses bras est partielle [261]. Il ne respire qu'avec la moitié de son diaphragme. Sa vessie et ses intestins sont inertes. Son état de santé est précaire. Je doute qu'il puisse vivre encore longtemps avec de tels problèmes respiratoires. Les chances pour qu'il retrouve le contrôle de ses membres sont infimes. Nous ne pouvons rien faire de plus. Une opération lui serait fatale. » Le professeur expose la situation au général, qui le remercie de sa franchise. Entre-temps, des milliers de lettres d'encouragements sont parvenues à Heidelberg, et des dizaines de journalistes délaissent le procès de Nuremberg pour tenter de glaner la moindre nouvelle de l'illustre patient.

Les 14 et 15 décembre 1945, son état semble s'améliorer, à tel point qu'on envisage de le rapatrier aux États-Unis en avion sanitaire. Mais ces progrès sont de courte durée, et le 18 décembre, Patton éprouve des difficultés à parler ; il ne s'alimente quasiment plus, ses examens indiquent une chute du taux d'oxygène sanguin et des cyanoses apparaissent sur son corps. De l'avis de l'équipe médicale, le général risque une embolie pulmonaire, et le 19 décembre, les radiographies révèlent un caillot de sang circulant dans les artères qui irriguent le poumon droit. Respirant avec peine et se plaignant de vives douleurs dans la cage thoracique, « Georgie » agonise. Privé d'oxygène, il manque mourir dans l'après-midi du 20 décembre ; au cours de la nuit, son état continue de se dégrader, mais il demeure conscient.

Le 21 décembre 1945, comme chaque jour, Beatrice fait la lecture à son mari. Vers 16 heures, il s'assoupit. En fin d'après-midi, sa respiration est relativement régulière, ce qui rassure « Bee », qui part se restaurer en compagnie du professeur Spurling. Peu après son départ, à 17 h 55, « l'enfant terrible » de l'Army perd son ultime bataille : George Smith

Patton Jr., troisième du nom, l'homme qui rêvait « d'être tué par la dernière balle de la dernière bataille de la dernière guerre », meurt d'un œdème du poumon ayant entraîné une défaillance cardiaque.

Recouvert de son drapeau de général, le corps de Patton est conduit dans les sous-sols de l'hôpital, où il est veillé par une garde d'honneur, en présence de Beatrice et du sergent Meeks [262]. Un peu plus tard, on le transfère dans une villa, où des milliers de *GIs* viennent saluer une dernière fois leur général ; des vétérans bardés de médailles éclatent en sanglots, certains s'agenouillent pour prier. Aux États-Unis, l'émotion est intense ; à West Point et au *Virginia Military institute*, les drapeaux sont en berne.

« Georgie » entame son ultime voyage…

Le 23 décembre, un service funèbre se tient en la *Christuskirche* d'Heidelberg ; des représentants des nations alliées sont présents, ainsi que les commandants de toutes les armées américaines stationnées en Europe. Après une cérémonie militaire mobilisant plus de 5 000 hommes et ponctuée de coups de canon, le cercueil du général gagne le Luxembourg en train. En France, des détachements rendent les honneurs dans chaque gare traversée, tandis que retentit la sonnerie aux morts ; des milliers d'anonymes, civils et militaires, se rassemblent en pleine nuit le long du parcours pour rendre un ultime hommage à l'homme qui était venu deux fois au secours de leur pays. Le 24 décembre 1945, conformément à ses dernières volontés, « Georgie » est inhumé au cimetière militaire américain de Hamm, au Luxembourg : « Ce fichu pays, où il pleut tout le temps ». Il y repose toujours, aux côtés des soldats de sa *3rd Army* tombés lors de la bataille des Ardennes.

Notes

[1]. Catholique, Mary Scally baptisera secrètement l'enfant. Quelques mois plus tard, ses parents le feront à leur tour, selon les rites de l'Église épiscopale américaine. L'âme de « Georgie » aura ainsi été recommandée à Dieu à deux reprises, ce qui est une manière assez originale de débuter son existence.

[2]. Une variante du diminutif de Patrick, parfois orthographiée Paton.

[3]. Hugh Mercer, chirurgien écossais, baroudeur ayant guerroyé contre les coureurs des bois français et les Indiens, franc-maçon fortuné et influent, a été nommé général en 1776 par Washington. Il est devenu un symbole de la guerre d'Indépendance américaine, lorsqu'il s'est sacrifié à la tête de ses miliciens, durant la bataille de Princeton, en 1777.

[4]. Elle est la fille unique d'un planteur de coton de l'Alabama, qui affirme descendre en droite ligne des familles royales française et britannique, rien de moins !

[5]. Originaire du Tennessee, cet ancien trappeur et braconnier est devenu éclaireur pour l'armée, négociant, éleveur, orpailleur, cow-boy, explorateur, guide pour les pionniers, agriculteur, producteur de vin, d'huile et de limonade, dirigeant d'une compagnie de chemin de fer, d'une entreprise d'extraction de pétrole, d'une société de travaux publics et d'une exploitation forestière ! L'argent ne suffisant pas à son bonheur, il devient aussi le premier maire de Los Angeles et siège à deux reprises au sénat de Californie. Veuf puis remarié à Margaret Hereford, il aura eu quatre enfants, dont deux filles : Ruth et Annie.

[6]. Après son décès en 1878, l'immense patrimoine de « Don Benito » sera très mal géré par l'un de ses gendres, et Ruth et Annie ne pourront en récupérer que la propriété de Lake Vineyard.

[7]. Avec sa petite sœur Anne, surnommée « Anita » ou « Nita », née en août 1887.

[8]. Jusqu'à la veille du mariage, « Nannie » était persuadée que George courtisait sa sœur à seule fin de la séduire, elle. Après le mariage, elle tentera désespérément de s'inviter au voyage de noces, allant jusqu'à se présenter sur le quai de la gare avec ses bagages, pour prendre le train en compagnie des jeunes mariés !

[9]. La mère se soumet, par peur ou par manque de confiance en elle. Lorsque Ruth accouchera de sa fille, elle la prénommera Anne, en hommage à sa sœur. Mais celle-ci s'en désintéressera, se consacrant exclusivement à son neveu, manifestement pour se rapprocher de George, qui, lui aussi, n'a d'yeux que pour son héritier.

[10]. De même que les mathématiques, une autre de ses bêtes noires.

[11]. L'île est située à 35 km au large de Los Angeles.

[12]. *White Anglo-Saxon Protestant*.

[13]. Et incidemment satisfait de constater les effets de son influence…

[14]. Et de « Tante Nannie », qui a décidé de s'installer provisoirement dans l'Est pour rester proche de son neveu adoré.

[15]. Terme argotique propre au VMI, désignant les cadets de première année.

[16]. Bâtiment sans chauffage l'hiver et infesté de moustiques l'été.

[17]. La « longue ligne grise » : surnom du corps des cadets de West Point du fait de la couleur de leur uniforme.

[18]. Cours de tactique et d'instruction militaire.

[19]. « Lèche-bottes. »

[20]. Et pour cause, puisqu'il peut en changer jusqu'à six fois par jour, afin d'être toujours impeccablement vêtu !

[21]. C'est ainsi qu'il s'adonne aussi au poker.

[22]. Patton n'a évidemment pas résisté à l'envie de s'offrir une puissante automobile après son arrivée à Fort Sheridan. Un bolide qu'il fait transporter dans les cales du paquebot l'amenant en Europe.

[23]. Le pentathlon moderne se compose de cinq épreuves : l'escrime, le tir au pistolet, la natation, l'équitation et le cross country.

[24]. En réalité, un pygargue à tête blanche.

[25]. Le transatlantique britannique est coulé le 7 mai 1915 par l'*U 20* au large de l'Irlande ; 128 passagers américains perdent la vie dans le drame, ce qui provoque une vive émotion aux États-Unis.

[26]. Cette fois, « Georgie » se garde bien d'assister à la naissance de l'enfant, attendant patiemment la délivrance de « Bee » dans le salon familial !

[27]. La révolution mexicaine éclate en novembre 1910 et dure jusqu'à l'exil du président Díaz en mai 1911. Toutefois, loin de calmer la situation, ce départ engendre une guerre civile entre conservateurs et révolutionnaires, mais aussi au sein des différents courants rebelles !

[28]. Boucher illettré reconverti en hors-la-loi sanguinaire, responsable de nombreux crimes crapuleux, José Arámbula *alias* Pancho Villa va profiter de la révolution mexicaine pour devenir général des troupes rebelles.

[29]. Bien qu'issus du même creuset révolutionnaire, Venustiano Carranza et Pancho Villa se sont vigoureusement opposés en 1914-1915, au point de devenir des ennemis intimes.

[30]. Escadrille expérimentale de reconnaissance.

[31]. Transmissions.

[32]. À l'époque, à West Point comme dans toutes les académies militaires du monde, on inculque aux cadets qu'un général ne doit jamais prendre de risques pour sa vie, qu'il doit se tenir en retrait de la ligne de front et commander ses troupes à distance, depuis un QG abrité.

[33]. Le fuyard est évidemment Julio Cárdenas. Il est tué alors qu'il faisait mine de se rendre, tout en se préparant à faire usage d'une arme camouflée derrière son dos.

[34]. Patton fait référence à Pancho Villa.

[35]. Conclusion symbolique du discours prononcé par le capitaine américain Stanton sur la sépulture du marquis de La Fayette, le 4 juillet

1917, en présence de Pershing et des plus hautes autorités militaires et politiques françaises.

[36]. Dès 1915, des saboteurs allemands cherchent à entraver la livraison de matériels de guerre aux Français et aux Britanniques en procédant à des attentats sur le territoire des États-Unis, ce qui renforce l'animosité des Américains à l'égard du Reich.

[37]. En 1917, la coalition des Empires centraux était formée de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de l'Empire ottoman (octobre 1914) et du royaume de Bulgarie (octobre 1915).

[38]. Terme argotique désignant un fonctionnaire en apparence très occupé et se donnant grande importance, mais qui en réalité brille par son incompétence et son désœuvrement.

[39]. 1st Infantry Division, ainsi surnommée car son insigne d'épaule est formé d'un grand « 1 » rouge.

[40]. Alors Premier Lord de l'Amirauté, Churchill va former en février 1915 un *Landships Committee* pour étudier les propositions du colonel Ernest Swinton visant à doter l'armée de véhicules blindés, armés et chenillés. On parlera alors de « cuirassés terrestres » (*landships*).

[41]. Jean-Baptiste Estienne, général et polytechnicien, est considéré comme le « père des chars » français.

[42]. À Flers-Courcelette en 1916, pour les Britanniques et à Berry-au-Bac, en 1917, pour les Français.

[43]. L'assaut « motorisé » évoqué est celui conduit par Patton contre le ranch mexicain San Miguelito. Le scénario de cette action relativise quelque peu la part du « moteur combattant » dans cette affaire…

[44]. La relation unissant *Black Jack* à « Nita » va cependant s'étioler progressivement, lorsque Pershing interdira à sa promise de le rejoindre en France, ce qu'elle n'admettra pas.

[45]. Ou artillerie spéciale. C'est l'ancêtre de l'Arme blindée cavalerie moderne.

[46]. Ce qui est alors la norme doctrinale chez les Britanniques et les Français.

[47]. À la mi-octobre 1917, 3 500 chars avaient été commandés par Paris. Les usines Renault n'étant pas en mesure d'assembler les appareils dans les délais, la commande sera répartie entre différents constructeurs. Il faudra attendre avril 1918 pour que la production de masse soit enfin lancée.

[48]. Outre une carrière de légionnaire, Patton est aussi persuadé d'avoir été soldat de Guillaume le Conquérant, guerrier viking ou encore hussard de Napoléon. Accessoirement, il croit aux anges gardiens.

[49]. À titre provisoire, comme ce sera le cas pour toutes ses promotions durant la Grande Guerre.

[50]. « Traitez-les à la dure ! » Tout un programme : reste à savoir s'il s'applique aux Allemands, aux équipages de Patton, ou bien aux deux…

[51]. À l'été 1918, de 7 000 à 10 000 soldats américains débarquent chaque jour en France.

[52]. Près de Commercy et de Pont-à-Mousson.

[53]. En avril 1915, les Français tenteront de réduire le saillant de Saint-Mihiel, notamment dans le secteur de la crête des Éparges, mais ces assauts tourneront au bain de sang et ne déboucheront sur rien.

[54]. Fusil antichar tirant des projectiles capables de percer la cuirasse d'un tank.

[55]. En mai 1918, dans la Somme, la division avait été appuyée par des chars français. Ils étaient donc habitués à manœuvrer avec des tanks.

[56]. Division « arc-en-ciel », car ses soldats venaient de 26 États fédérés.

[57]. Mortiers de tranchée allemands.

[58]. Du haut de sa superbe, MacArthur livrera une relation différente de l'événement, insistant sur le fait que Patton était effrayé, alors que lui demeurait de marbre face au danger, en fumant une pipe…

[59]. Au soir du 12 septembre, le bilan s'établit comme suit : trois chars ont été détruits, trois sont indisponibles pour cause de panne mécanique, une quarantaine sont embourbés et treize autres sont abandonnés sur le terrain, réservoir à sec. Il faudra plusieurs jours pour remettre en état le parc blindé de la *304th Tank Brigade*. En revanche, avec cinq tués et dix-neuf blessés, les pertes humaines sont légères.

[60]. Informés dans le détail de l'offensive franco-américaine et estimant ne pas avoir les moyens de défendre le saillant, les Allemands avaient organisé le repli partiel de leurs unités pour raccourcir la ligne de front. Ce retrait avait débuté la veille de l'assaut. De ce fait, l'ennemi n'avait opposé qu'une résistance de principe aux troupes de Pershing.

[61]. Nom de code signifiant « imbécile », ce qui montre que Patton pouvait faire preuve d'autodérision.

[62]. Le soldat « Joe » Angelo parviendra à juguler l'hémorragie de Patton, lui sauvant ainsi la vie. Les deux hommes se retrouveront en 1932, dans d'autres circonstances.

[63]. Au nombre de vingt-cinq ; on comprend l'effroi des *Doughboys* lorsqu'il s'est agi de monter à l'assaut d'une telle position.

[64]. Infectée, la plaie de Patton aura nécessité un traitement de choc pour éviter une gangrène.

[65]. L'unité combattra jusqu'au 1er novembre 1918, avant d'être placée en réserve pour être reconstituée.

[66]. La DSC lui est attribuée en décembre 1918, la DSM en juin 1919. Le 30 juin 1920, comme tant d'autres officiers américains ayant combattu lors de la Grande Guerre, Patton perdra le bénéfice de ses grades temporaires.

[67]. Dans un premier temps, les occupants ne pourront compter que sur une vieille « roulante » installée dans le jardin, sous une tente.

[68]. Une machine diabolique construite en abouchant de vieux tuyaux de plomberie et qui finira par exploser, manquant de peu de mettre le feu à la maison !

[69]. En tant que commandant du *Tank Training Center* de Camp Colt, en Pennsylvanie, il n'a pu rejoindre la France avant la fin des hostilités.

[70]. Les 125 « Liberty » assemblés seront maintenus en service jusqu'en 1934, alors même que le chef de l'état-major de l'armée, Douglas MacArthur, les jugeait « sans aucune utilité et inaptes à affronter n'importe quelle armée moderne sur un champ de bataille ».

[71]. Car déclassé de colonel à capitaine. Patton sera promu commandant, à titre définitif cette fois, le 1er juillet 1920.

[72]. Qu'il baptise *« soldier talk »*.

[73]. Le troisième enfant de Patton, George quatrième du nom, a vu le jour le 24 décembre 1923, à Boston. Il fera West Point, combattra en Corée puis au Vietnam et deviendra à son tour général.

[74]. Alors ministre des Affaires étrangères, il sera ensuite secrétaire d'État à la Guerre de 1940 à 1945.

[75]. Patton entendra encore parler de Joe Angelo en 1939 ; le sachant dans le besoin, il lui fera discrètement transmettre une poignée de dollars. Après cela, il ne se sentira plus redevable vis-à-vis de son sauveur.

[76]. Lors d'une cérémonie militaire, ivre mort, il va notamment se faire remarquer en invectivant les musiciens d'une fanfare : « Sapristi, cessez de jouer cette fichue musique ! » En l'occurrence, l'hymne des États-Unis…

[77]. Île de l'archipel des Hawaii sur laquelle sont situés la capitale Honolulu ainsi que le port militaire de Pearl Harbor, où mouille la flotte américaine du Pacifique.

[78]. Japonais de deuxième génération, devenus citoyens américains.

[79]. Après l'attaque de Pearl Harbor, Roosevelt fera pourtant prendre des dispositions presque identiques à celles préconisées par Patton, en les étendant même à tous les Japonais ou descendants de Japonais résidant sur l'ensemble du territoire fédéral. Ils seront ainsi des dizaines de milliers, femmes, enfants et vieillards compris, à être placés sous bonne garde dans des camps de rétention.

[80]. Une relation amicale scellée par une passion commune pour l'histoire, mais qui n'est pas du goût de tous et qui s'étiolera avec le temps, à l'initiative de l'Allemand, soucieux de ne pas nuire à la carrière de Patton.

[81]. C'est en ces termes flatteurs que Churchill parlera de Marshall en 1945.

[82]. En comparaison, l'*Army* totalisera 7,5 millions d'hommes à la fin de la guerre !

[83]. En fait, les généraux européens sont restés attachés aux méthodes de la Grande Guerre, mais en Allemagne, et plus tardivement en Union

soviétique, les régimes ont favorisé les officiers partisans de la guerre de mouvement.

[84]. Au point de passer lui-même derrière les fourneaux, ce qui n'est guère dans ses habitudes.

[85]. Ou que l'on croit tel ! En fait, il avait échoué, tous les parachutistes ayant été capturés…

[86]. Constituée en raclant les fonds de tiroir, elle réunit 382 chars, tous modèles confondus.

[87]. Fort justement surnommé *« Vinegar Joe »*, « Joe le Vinaigre ».

[88]. « Des Panzers pour nous aussi ! » C'est la une d'une édition de la mi-mai 1940 du *New York Times*.

[89]. Le texte a été rédigé en secret dans les sous-sols du lycée d'Alexandria, alors même que les manœuvres de Louisiane n'étaient pas encore achevées. Son paraphe n'apparaissant pas sur le document, il est improbable que Patton ait été convié à cette entrevue confidentielle : se serait-on méfié de sa « grande gueule » ?

[90]. « Fils de pute », formule que l'on retrouve couramment dans les écrits de Patton, surtout sous sa forme abrégée de SOB.

[91]. Nommé chef d'état-major du nouveau *General Headquarters* de l'*Army*, McNair sera notamment responsable de la refonte des divisions américaines qui passeront de quatre à trois régiments, ce qui permettra d'accroître artificiellement le nombre d'unités en attendant de disposer de nouvelles troupes.

[92]. « L'enfer sur roues. »

[93]. De fait, les installations de cette ancienne fonderie de canons, datant des années 1880 et construite sur les rives du Mississippi, sont inadaptées pour produire en grande série les engins attendus.

[94]. La gigantesque usine est érigée dans un style résolument moderne par un architecte de renommée mondiale : Albert Kahn. Réalisée en béton armé, un matériau nouveau pour l'époque, son coût est de 21 millions de dollars.

[95]. Institution avec laquelle Patton entretient depuis toujours les pires rapports, du fait de ses excès de vitesse en voiture sur des bases de l'*Army !*

[96]. Ce qui lui vaut le surnom de *« Old Man »*.

[97]. Marche forcée chronométrée.

[98]. Le général perdra son ultime bataille contre le cancer le 22 août 1941.

[99]. La légende voudrait que ce casque ait été subtilisé par Patton dans les vestiaires des *Washington Redskins*, mais en réalité, l'objet lui a été fourni par la firme Riddell, spécialisée dans la production d'équipements sportifs.

[100]. Du jus de citron vert, du sucre de canne, une bonne rasade de whisky, une dose généreuse de bourbon, du vin blanc et de la glace pilée, le tout mélangé dans un bidon d'essence ! Heureusement, nul n'a conservé les proportions exactes de ce tord-boyaux !

[101]. En référence à une histoire populaire européenne, racontant comment des voyageurs désargentés parviennent à berner avec malice des villageois pour obtenir de la nourriture.

[102]. Bradley est il totalement objectif ? S'il est vrai que Patton ne badine pas avec la discipline, il est en revanche proche de ses hommes, comme en témoigne le soldat Luttrell : « J'étais motocycliste durant les manœuvres de Louisiane et du Tennessee, et j'ai amené de nombreux messages au général Patton. Il n'a jamais manqué de m'offrir un verre d'eau, du Bull Durham (tabac) ou de me proposer de me reposer dix minutes. »

[103]. Le pays est sous tutelle britannique.

[104]. Avec les troupes italiennes, il forme la *Panzerarmee Afrika*.

[105]. Churchill et Roosevelt prennent deux décisions fondamentales lors de cette réunion : battre le Reich en premier (stratégie *Germany First*) et unifier le commandement de leurs troupes.

[106]. Un mess, mais sans cuisiniers ni serveurs, les officiers devant eux aussi se contenter de rations de combat.

[107]. À bord des chars, un record de chaleur sera établi en juillet 1942 avec 75 °C !

[108]. Radio de la Grande Allemagne.

[109]. Seconde conférence de Washington (20 au 25 juin 1942). L'ouverture d'un front en Europe étant pour l'instant impossible, Churchill convainc

Roosevelt de débarquer en Afrique du Nord française, territoire administré par le gouvernement de Vichy.

[110]. Le 24 juin 1942, Eisenhower est nommé commandant en chef de l'*European Theater of Operations* (*ETO*). Le 7 juillet, il devient général de corps d'armée, ce qui le place en position de supériorité hiérarchique vis-à-vis de Patton. Ce dernier félicitera son ami pour sa promotion, sans pour autant parvenir à cacher une certaine jalousie à son égard.

[111]. La logistique étant étrangère à Patton, il refuse d'admettre que les États-Unis ne disposent pas d'une centaine de cargos pour convoyer deux divisions en Afrique, *via* le cap de Bonne-Espérance

[112]. Cellule de cryptanalyse installée à Bletchley Park, en Grande-Bretagne, dont les experts sont parvenus à casser les codes allemands et italiens.

[113]. Il existe chez les Britanniques une profonde admiration pour la capacité de Rommel à renverser à son profit des situations désespérées, au point que des officiers anglais le compareront à un magicien ayant toujours un (sale) tour dans son sac !

[114]. Appuyés par 200 blindés et 450 avions, parmi lesquels de nombreux Curtiss, Douglas et Glenn-Martin américains achetés par la France en 1939-1940 !

[115]. La *Central Task Force* de l'Américain Fredendall débarquera à Oran, tandis que l'*Eastern Task Force* du Britannique Anderson opérera à Alger. Bien que ce groupement soit composé d'unités anglaises et américaines, il est prévu que les *GIs* débarquent en premier, pour éviter une réaction trop brutale de la part des Français, dont on suppose qu'ils n'ont pas oublié Dakar et Mers-el Kébir !

[116]. Une conjonction complexe de courants marins et de vents contraires provoque souvent de violentes tempêtes au large de ces côtes. En outre, le ressac sur les plages est puissant et les mouvements tourbillonnaires fréquents.

[117]. Les *3rd* et *9th Infantry Divisions*, ainsi que la « Hell on Wheels » et plusieurs bataillons.

[118]. Surnom des *U Boote* allemands qui opéraient « en meutes » pour attaquer les convois alliés.

[119]. « Monty » attaque à 2 contre 1 pour l'infanterie, 3 contre 1 pour les chars et 4 contre 1 pour l'artillerie, sans oublier la supériorité aérienne absolue de la *Desert Air Force*.

[120]. Deux jours auparavant, une tempête ravageait les côtes et les plages étaient inondées.

[121]. L'amiral commande la place militaire de Casablanca, y compris les unités terrestres.

[122]. Bien qu'immobilisé car inachevé, le croiseur de bataille *Jean-Bart* (48 000 tonnes) se prépare lui aussi à combattre. Avec quatre canons de 380 mm (les quatre autres tubes n'étant pas opérationnels) et neuf pièces de 152 mm, le bâtiment dispose d'une redoutable puissance de feu. Les Américains le savent, c'est pourquoi le cuirassé *Massachusetts* et ses canons de 406 mm vont s'acharner sur lui.

[123]. Noguès est un fidèle du maréchal Pétain. Commandant du théâtre d'opérations d'Afrique du Nord en 1939-1940, il avait fait arrêter les parlementaires débarquant du paquebot *Massilia* à Casablanca, parmi lesquels Édouard Daladier, Georges Mandel et Pierre Mendès France. De 1940 à 1942, il réprime les mouvements de dissidence, tout en faisant appliquer le statut des Juifs du gouvernement de Vichy dans le royaume.

[124]. Un effectif surévalué par Patton, en toute connaissance de cause…

[125]. Darlan sera assassiné quelques semaines plus tard par le jeune Fernand Bonnier de La Chapelle.

[126]. Précisément aux ordres de Kenneth Anderson.

[127]. Les 1re et 8e armées anglaises constituent le 18e groupe d'armées placé sous la responsabilité du général Harold Alexander, lui aussi anglais. Une situation que ne ravit ni Patton, ni les autres généraux américains qui, de fait, n'ont aucun commandement d'envergure. « Ike » est certes le commandant en chef allié en Afrique du Nord, mais il n'intervient pas dans les aspects opérationnels.

[128]. Construite de 1936 à 1940, la ligne Mareth est inachevée.

[129]. Il prend en revanche un plaisir partagé à régulièrement rencontrer le roi du Maroc, Mohammed V, dont il fait la connaissance le 18 novembre 1942.

[130]. *Tiffin : Lunch* (déjeuner) ; *Petrol : Gasoline* (essence) ; *Flak : Antiaircraft* (antiaérien), à l'origine un mot allemand, mais très usité par les Britanniques durant la guerre.

[131]. Malgré ce que Patton semble croire, Eisenhower n'est pas né à Abilene, mais à Denison, Texas.

[132]. Ce qui est faux, au regard de son savoir-faire en matière d'entraînement des troupes, mais son obsession du combat et des promotions prédomine.

[133]. Il s'agit des noms de code imaginés par Patton en prévision de la conférence : Roosevelt est *American one*, Churchill *British one*.

[134]. Dans le cadre du *Lend-Lease* ou « prêt-bail », l'Amérique capitaliste fournira à la Russie communiste 15 000 avions, 7 500 chars, 425 000 véhicules, 8 000 canons, 120 000 mitrailleuses, 1 900 locomotives, 12 000 wagons, 90 cargos, 4,5 millions de tonnes de nourriture, 2,7 millions de tonnes de produits pétroliers, 14 millions de paires de bottes, 3,9 millions de pneumatiques, etc.

[135]. Omar Bradley.

[136]. Les généraux Lucian Truscott et Ernest Harmon commanderont une division en Tunisie. Walter Bedell Smith est le chef d'état-major d'Eisenhower.

[137]. Situé à 110 km du front, près de Tébessa, en Algérie, ce QG a été creusé dans un djebel par un bataillon du génie. Trois semaines de travaux herculéens, des kilos de dynamite et des tonnes de béton ont été nécessaires pour construire l'antre de Fredendall. Son entrée est située dans une ravine protégée par des barbelés, des mines, des mitrailleuses et des canons !

[138]. Pour se réchauffer, les *GIs* brûlaient des dizaines de litres d'essence toutes les nuits, ce qui indiquait clairement leurs positions à l'ennemi.

[139]. Traumatisme psychologique lié au stress du combat. Il pouvait aussi s'agir d'un moyen de se soustraire à son service au front.

[140]. En janvier 1943, apprenant que le IIe Corps allait être placé sous commandement britannique, Patton avait déclaré : « Je suis choqué et attristé. Nous bradons nos troupes. »

[141]. Rommel compte en effet s'emparer de Constantine et de Bône, ce qui le placerait sur les arrières d'Anderson. Le général von Arnim, lui, est beaucoup plus mesuré quant aux capacités offensives et logistiques des troupes de l'Axe.

[142]. « Claquement-impact » : onomatopée employée dans l'argot des tankistes anglo-américains pour désigner le bruit des obus perforants des Panzers. Leur vitesse initiale était si élevée que le coup de départ se confondait avec l'impact sur la cible.

[143]. Plus dangereux pour leurs équipages que pour l'ennemi, ces half-tracks étaient surnommés *Purple Heart Wagon*. (La *Purple Heart* est une décoration américaine décernée aux soldats blessés ou tués au combat.)

[144]. Ce qui n'est pas le cas de Fredendall, puisqu'il ne s'y est jamais rendu ! Cette zone du champ de bataille est en effet très compartimentée, du fait de la présence d'oueds et de ravines. En outre, le sol y est parsemé de roches aux arêtes tranchantes, pouvant endommager les trains de roulement des chars. Des particularités qui vont contraindre les Américains à progresser avec prudence, ce qui en fera des cibles de choix pour leurs adversaires.

[145]. Seule la tourelle du char émerge d'un repli du terrain, ce qui le rend plus difficile à repérer. En outre, châssis, moteur et train de roulement sont abrités derrière l'obstacle. C'est la posture idéale pour tendre une embuscade avec un char.

[146]. Parmi les prisonniers américains se trouve le lieutenant-colonel John Waters, qui est l'époux de Beatrice Patton, l'une des filles du général. L'officier sera interné à l'*Oflag* XIII-B, à Hammelburg, en Bavière.

[147]. Harmon affirmera même que Fredendall était ivre après la chute de la passe de Kasserine. L'intéressé démentira, expliquant qu'il était épuisé par le manque de sommeil.

[148]. Quant à Fredendall, il rentrera aux États-Unis, où il n'occupera plus que des postes administratifs. En juin 1943, il sera promu général de corps d'armée et se verra même décerner une décoration.

[149]. Bradley devient l'adjoint de Patton, tout en restant le « représentant » d'Eisenhower. Un statut ambigu qui finira par poser des problèmes entre Patton et lui.

[150]. Dès son arrivée, Patton écumera aussi les infirmeries pour y traquer les *GI*s simulant des cas de *battle exhaustion* et les renvoyer au front.

[151]. Bradley ignore que Patton avait été informé de l'imminence de sa promotion par « Ike » à Alger, le 3 février 1943.

[152]. Commandée par le général Messe, elle est renforcée par les 90e et 164e divisions allemandes, ainsi que par des éléments de la 15e division de Panzers.

[153]. La majeure partie de l'aviation alliée opère dans le Sud tunisien au profit de « Monty », ce qui offre la supériorité aérienne à la Luftwaffe sur les autres secteurs du front. En outre, les pilotes américains, manquant d'expérience, perdent régulièrement leurs duels contre les *Experten* allemands. Tout cela donne le sentiment récurrent aux GIs que la chasse alliée néglige de les protéger.

[154]. Dieu de la mythologie nordique, auquel Patton fait souvent référence, en l'opposant au Dieu des chrétiens.

[155]. Suite au départ définitif de Rommel le 9 mars 1943, Hans-Jürgen von Arnim commande le groupe d'armées *Afrika*, formé le 22 février, pour encadrer les forces de l'Axe en Tunisie.

[156]. Chasseurs de chars remplaçant les *Purple Heart Wagons*, au plus grand soulagement des équipages américains.

[157]. En apprenant que Rommel n'était pas à El-Guettar, Patton sera profondément déçu et frustré.

[158]. Richard Jenson est tué le 1er avril 1943, dans le secteur d'El-Guettar. Aide de camp de Patton depuis 1941, il était très proche du général. En apprenant le décès de son fils, madame Jenson écrira à Patton : « Vous lui avez offert ses plus belles années. Vous avez remplacé son défunt père. L'admiration et l'affection de Richard pour vous étaient sans limites. »

[159]. Les Américains Spaatz et Kuter sont respectivement à la tête de la 12th Air Force et de sa composante tactique qui opèrent en Tunisie.

[160]. Chasseurs-bombardiers allemands, rapides et bien armés.

[161]. Messine est protégée par les monts Nébrodes et surtout par le massif volcanique de l'Etna, qui culmine à 3 330 mètres d'altitude.

[162]. La conquête de ces aérodromes conditionne la réussite de l'opération Husky, non seulement pour neutraliser l'aviation de l'Axe, mais aussi pour permettre à la chasse alliée de prendre pied sur l'île.

[163]. Patton fait évidemment référence à « Ike »

[164]. Réunies au sein du 15th Army Group, qui encadre les armées de Patton et Montgomery.

[165]. Six divisions côtières statiques et quatre d'infanterie : « Aosta », « Assietta », « Napoli » et « Livorno ».

[166]. Canons d'assaut. C'est un char sans tourelle, l'armement principal étant monté en casemate.

[167]. Depuis 1925 et l'envoi sur l'île du préfet Cesare Mori pour la nettoyer de ses parrains, la mafia sicilienne nourrit une haine tenace à l'égard de Mussolini. Bien que traqué, Calogero Vizzini, *Capo di tutti i capi*, était resté à Palerme pour gérer ses affaires, en liaison avec son cousin d'Amérique « Lucky » Luciano. Cette passerelle entre la Sicile et les États-Unis permettra à l'OSS (agence de renseignements, ancêtre de la CIA) d'établir des contacts avec Vizzini et de constituer un vaste réseau d'informateurs.

[168]. La 15e division de Panzergrenadiers et l'ancienne 15e division de Panzers de l'Afrika-Korps, reconstituée après le désastre tunisien. Quant à la « Hermann Goering », née de la mégalomanie du maréchal du Reich, elle n'a de parachutiste que le nom ! En revanche, elle dispose d'une puissance de feu considérable et jouit du renfort de 17 Tiger appartenant au 504e bataillon lourd.

[169]. Dans la nuit, les Sherman avaient été renvoyés vers les plages pour y refaire le plein.

[170]. Harcelés par les Stuka depuis deux jours, les artilleurs ont confondu les avions américains avec des bombardiers ennemis.

[171]. À un journaliste l'interrogeant au sujet de son époux, Beatrice déclarera : « Mon mari a toujours su qu'un jour son pays aurait besoin de lui, et toute sa vie, il a fait en sorte d'être prêt pour ce jour-là. »

[172]. Le 19 juillet 1943, pour la première fois, Rome subit un raid aérien. Palerme tombe trois jours plus tard : pour les hiérarques fascistes, qui adjurent en vain le Duce de négocier une paix de compromis avec les Alliés, c'en est trop. Dans la nuit du 24 au 25, une révolution de palais destitue Mussolini. Le dictateur est arrêté et le maréchal Badoglio forme un gouvernement qui s'efforce de rassurer les Allemands, tout en négociant avec les Alliés. Méfiant, le Führer fait occuper l'Italie par une vingtaine de divisions, dont des unités SS politiquement sûres. Le 12 septembre, il fera libérer Mussolini par des parachutistes et l'installera à la tête d'un État fantoche : la république de Salo.

[173]. Curieuse réflexion, peut-être liée à la rencontre de Patton avec le cardinal Luigi Lavitrano, évêque de Palerme.

[174]. Bientôt remplacée par la « Rock of the Marne ».

[175]. L'A36 est la version d'attaque au sol du célèbre P51 Mustang, tandis que le « Hurribomber » est un chasseur-bombardier britannique armé de quatre canons de 20 mm et emportant deux bombes de 250 kg.

[176]. Mais tenue sous le feu de l'artillerie ennemie, qui la pilonne par-delà le détroit.

[177]. Les Américains, encore inexpérimentés, avaient subi de lourdes pertes en Tunisie du fait des ruses ennemies.

[178]. Dégradé, West sera libéré après la guerre. Acquitté et renvoyé sur le terrain, Compton mourra en Italie en 1943.

[179]. Puissant fusil de chasse à canons sciés typiquement sicilien.

[180]. Charles Kuhl, du *26th Infantry Regiment*, a été admis à l'hôpital de campagne n° 15 pour *battle exhaustion.*

[181]. Paul Bennett, vétéran de quatre ans de service au sein du 17th Artillery Regiment, avait été admis à l'hôpital de campagne n° 93 pour battle exhaustion. Son dossier médical indiquait : « Patient en état de choc, déshydraté, épuisé et tenant des propos confus. »

[182]. Équivalent américain du « téléphone arabe ».

[183]. Les Britanniques.

[184]. Haut commandement de l'armée de Terre allemande.

[185]. Malheureusement, leurs offensives échoueront et la Ville éternelle ne sera libérée que le 5 juin 1944.

[186]. Fondée en 1935, *Gallup Poll* est la première société au monde spécialisée dans les sondages d'opinion.

[187]. La notion de surhomme repose sur deux idées très séduisantes pour Patton : la volonté de puissance humaine et l'éternel retour. Il n'est guère étonnant que Nietzsche soit le philosophe favori du général.

[188]. *7th Army* réduite à une peau de chagrin mais qui, reformée et aux ordres du général Patch, débarquera en Provence, le 15 août 1944.

[189]. Bradley commandera la *1st Army* qui doit débarquer sur les plages Utah et Omaha. Une fois la *3rd Army* arrivée en Normandie, il laissera son commandement au général Courtney Hodges pour prendre la tête du *12th Army Group*, réunissant les deux armées américaines.

[190]. Diminutif de William, pour Guillaume le Conquérant.

[191]. Humour typiquement britannique, mais qui ne fera pas rire un Patton très vexé.

[192]. De mars à juin 1944, Patton prononcera ce discours à six reprises, en Grande-Bretagne et en Irlande du Nord, devant des unités de la *3rd Army*. Il n'existe aucune archive de ce *pep talk* d'environ une heure et les extraits présentés ont été reconstitués à partir de plusieurs témoignages.

[193]. Supplétifs recrutés parmi les prisonniers soviétiques.

[194]. Blessé lors d'une attaque aérienne, il ne jouera plus aucun rôle dans la bataille de Normandie à compter du 17 juillet. Le 14 octobre, il sera contraint au suicide par Hitler. Patton n'aura donc jamais eu l'occasion de l'affronter…

[195]. 57 % des 10 000 tués, blessés et disparus alliés du 6 juin 1944.

[196]. Deux unités aéroportées : la *101st Airborne* américaine et le 6e régiment parachutiste allemand, également surnommé les « Lions de

Carentan ».

[197]. L'été 1944 est l'un des plus pluvieux depuis le début du siècle.

[198]. Unité SS de sinistre mémoire, responsable des massacres de Tulle (99 victimes), Argenton-sur-Creuse (67 victimes) et Oradour-sur-Glane (642 victimes).

[199]. Une division blindée d'élite lourdement équipée, mais qui sera réduite après le raid à 2 500 combattants.

[200]. « Pur produit » de l'école Patton, dont il a été l'un des adjoints à la « Hell on Wheels », Wood est l'archétype du général de chars : rapide et impétueux. En France, sa division gagnera le surnom de « bouchers de Roosevelt », ce qui dénote une certaine efficacité sur le terrain…

[201]. Abréviation de *Jagdbomber :* chasseur-bombardier.

[202]. Le *XIX TAC* est l'unité aérienne d'appui tactique affectée à la *3rd Army*. Son commandant est « Opie » Weyland, un Californien que Patton considère comme « le putain de meilleur général de l'*Air Corps »*, ce qui est suffisamment éloquent !

[203]. Les *VIII* (Middleton), *XV* (Haislip), *XX* (Walker) et *XII Corps* (Cook).

[204]. En revanche, Brest ne tombera que le 19 septembre 1944. Pris au piège sur la façade atlantique, par ordre d'Hitler, l'ennemi s'est en effet fortifié dans les grands ports afin de les interdire aux Alliés. C'est ainsi que naîtront les poches de l'Atlantique, à La Rochelle, Lorient, Saint-Nazaire et Royan, qui ne seront réduites ou ne capituleront qu'en 1945.

[205]. Conçue par Hitler, qui n'a plus confiance en ses généraux depuis l'attentat de juillet, *Lüttich* doit permettre de couper le Cotentin à sa base et d'isoler Patton en Bretagne. Mis en application le 7 août 1944, c'est en vérité un plan démentiel, que la Wehrmacht exsangue n'a aucunement les moyens de mener à bien…

[206]. L'Allemagne a perdu 295 000 hommes, 17 000 véhicules, 2 100 chars et 1 800 canons en Normandie.

[207]. Paris est libérée le 25 août 1944.

[208]. Débarquées dans le Var le 15 août 1944 et commandées par Alexander Patch et Jean de Lattre de Tassigny, ces armées dépendent du *6th Army Group* de Jacob Devers.

[209]. Les Alliés disposent d'une supériorité de 3 contre 1 en infanterie, 20 contre 1 en chars et 25 contre 1 en artillerie.

[210]. Cargos préfabriqués et produits à la chaîne par les Américains.

[211]. « Bleusaille. »

[212]. Déclenchée le 17 septembre 1944, *Market Garden* se soldera huit jours plus tard par un semi-échec : 12 000 hommes aéroportés seront perdus et le pont d'Arnhem restera allemand.

[213]. La consommation moyenne d'essence d'une *Armored Division* est de 360 000 litres par jour, celle d'une *Infantry Division* de 175 000 litres.

[214]. Un expert en logistique américain si énergique qu'il gagnera vite le surnom de « petit Patton ».

[215]. Le 1er septembre 1944, la *3rd Army* reçoit moins de 100 000 litres d'essence. Les trois jours suivants, les livraisons cessent purement et simplement.

[216]. « Monty » a terminé de constituer ses stocks stratégiques.

[217]. Canons allemands de 105 mm et de 88 mm, pièces russes de 76, 2 mm ou françaises de 155 mm (capturées par la Wehrmacht) : Patton va faire feu de tout bois. En octobre et novembre, dans certains secteurs, 80 % des obus tirés par la *3rd Army* seront allemands !

[218]. Patton va alors s'adresser à des industriels français, notamment le motoriste Gnome et Rhône, pour faire usiner les pièces qui lui font défaut.

[219]. Surnom officiel de l'unité.

[220]. Obstacles antichars.

[221]. Divisions de grenadiers du Peuple : une désignation politique renvoyant à la notion hitlérienne de « guerre totale ». Ces unités ne doivent pas être confondues avec le *Volkssturm*, une milice populaire formée d'enfants et de vieillards, que les nazis sacrifieront en vain dans les ultimes mois de la guerre.

[222]. Des chars équipés d'une lame de bulldozer.

[223]. Bradley fait référence aux multiples pénuries qui frappent toujours les armées alliées et qui les contraignent à une progression lente.

[224]. Maladie due au froid et à l'humidité : les pieds sont insensibles, des nécroses se développent, des abcès et des plaies ouvertes apparaissent, avec des risques importants de gangrène.

[225]. Lance-roquette antichar à usage unique.

[226]. Soit un tiers des pertes de la *3rd Army* durant la guerre !

[227]. Le « Nid d'aigle » de Ziegenberg, près de Bad Nauheim.

[228]. Selon le général Manteuffel.

[229]. Confronté à une puissante coalition lors de la guerre de Sept Ans, Frédéric II de Prusse avait été sauvé *in extremis* en 1762 par un retournement d'alliance dû à la montée sur le trône russe du prussophile Pierre III, après la mort de la tsarine Élisabeth.

[230]. Pour intoxiquer les Alliés, en laissant croire à une opération défensive.

[231]. Aide de camp d'Himmler en 1938, il a combattu sur tous les fronts. Icône du national-socialisme et soldat politique, il est responsable de nombreux crimes de guerre.

[232]. Goering s'est en effet engagé à conquérir la supériorité aérienne au-dessus du champ de bataille. Mais du fait du mauvais temps, ses avions ne pourront pas décoller. Il lancera tout de même l'opération *Bodenplatte* le 1er janvier 1945, qui sera le chant du cygne de la Luftwaffe, puisqu'elle perdra un tiers des 900 appareils engagés…

[233]. Massacre dit « de Malmedy ».

[234]. Les « Aigles hurlants » de la *101st Airborne Division*, que commande par intérim le général McAuliffe, le général Taylor étant en permission.

[235]. Du nom du commandant en chef allemand à l'Ouest, le maréchal Gerd von Rundstedt. C'est ainsi que l'offensive allemande est appelée par les Américains.

[236]. Le *Field Marshal* se contentera de protéger les rives occidentales de la Meuse avec le *XXX Corps*.

[237]. Eisenhower estime qu'il lui faudrait six divisions.

[238]. Une expression qui pourrait être traduite par « des clous », ou le célèbre mot de Cambronne…

[239]. En réalité, rien de tel n'a été prévu par les Allemands, cette rumeur étant née lors de l'interrogatoire d'un prisonnier allemand.

[240]. Logistique et ravitaillement.

[241]. Surnom des fantassins américains lors de la Grande Guerre.

[242]. Une estimation très exagérée.

[243]. Dans le même temps, les Américains comptent 19 000 tués, 47 000 blessés et 20 000 prisonniers.

[244]. « Toute la puissance du groupe d'armées britannique » qui, de fait, se limite à une brigade blindée et à quelques bataillons de fantassins.

[245]. Soit 3 682 sacs contenant des Reichsmarks, 80 sacs de devises étrangères, 8 307 lingots d'or, 3 389 sacs de pièces d'or et d'argent, des barres de platine, 8 sacs de bagues et d'or dentaire (en provenance des camps d'extermination) et 207 sacs de pierres précieuses, sans oublier des œuvres d'art, l'ensemble étant estimé à 713 millions de dollars (actuels).

[246]. Le lundi 30 avril 1945, l'amiral Dönitz lui succédant.

[247]. Qui s'est tenue du 4 au 11 février 1945. Le président Roosevelt décédera deux mois plus tard, le 12 avril 1945, et sera remplacé par le vice-président Harry Truman.

[248]. La fin des hostilités est prévue pour le 8 mai 1945, à 23 h 01. Le 9 mai, peu après minuit, un second acte de capitulation sera ratifié à Berlin, à la demande de Staline.

[249]. Secrétaire d'État à la Guerre en remplacement d'Henry Stimson, démissionnaire.

[250]. Économiste et homme politique américain.

[251]. Devenu gouverneur général de la zone d'occupation américaine en Allemagne.

[252]. Processus visant à éradiquer le nazisme dans les institutions et la vie publique allemandes.

[253]. Cette mesure sera abolie par Eisenhower le 14 juillet 1945.

[254]. Tournée de promotion pour les bons de guerre.

[255]. C'est le titre d'un article du *Time Magazine* du 18 juin 1945. De fait, Patton arbore 24 étoiles sur son uniforme (en incluant son casque et ses Colts) !

[256]. On se souviendra que Patton était déjà persuadé que les groupes de vétérans étaient infiltrés par des agents communistes lors de la *Bonus March*, en 1932.

[257]. Patton fait référence à la presse américaine.

[258]. Woodring est si attaché à Patton qu'il s'est réengagé dans l'*Army* pour rester à son service.

[259]. Il s'agit des vestiges du camp romain de Saalburg, un avant-poste du *Limes Germanicus*.

[260]. La limousine n'était pas équipée de ceintures de sécurité. Ce dispositif avait bien été inventé en 1903 (on parlait alors de « bretelles protectrices »), mais il faudra attendre 1959 pour que les ceintures modernes soient conçues par un ingénieur suédois.

[261]. En fait, le général parvient péniblement à bouger les doigts de sa main gauche.

[262]. Son ordonnance depuis 1941.